LA MORT SOURIANTE

PAR

FRANCIS D. GRIERSON

LE MASQUE
Collection de romans d'aventures
créée et dirigée par
ALBERT PIGASSE

LA MORT SOURIANTE

FRANCIS D. GRIERSON

LA MORT SOURIANTE

(The Smiling death.)

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR

Maurice B. ENDREBE

PARIS

LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

2 BIS, RUE DE MARIGNAN, 2 BIS

Copyright by LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES, 1939.
Tous droits de traduction, reproduction, adaptation et représentation réservés pour tous pays, y compris l'U. R. S. S.

LA MORT SOURIANTE

I

Le brouillard noyait Londres.

Deux jeunes gens, sortant d'un club de nuit de Tottenham Court Road, s'arrêtèrent sur le seuil brillamment éclairé et essayèrent de percer du regard l'obscurité environnante.

Le portier, tout d'or et de pourpre, s'approcha.

— Quelle purée de pois, messieurs! Et c'est venu subitement! A dix heures, il n'y en avait pas trace; à dix heures et quart, vous ne pouviez plus voir l'autre côté de la rue.

Peter Felle ajusta son haut de forme selon l'angle à la mode, croisa son écharpe de soie blanche sur sa gorge et mit ses gants.

— Roger, mon vieux, un taxi est tout indiqué, dit-il à son compagnon, aussi élégant que lui mais un peu plus âgé.

Le portier secoua la tête.

— Impossible, monsieur. J'ai déjà essayé d'en trouver pour d'autres gentlemen, il n'y en a aucun qui roule par une nuit pareille.

Peter retira sa cigarette de sa bouche, envoya vers les ténèbres extérieures un rond de fumée impeccable, puis se tourna vers son ami :

— Qu'allons-nous faire?

— Aller à pied, répondit Roger en souriant.

Les deux amis s'enfoncèrent dans l'obscurité, tournèrent à droite et poursuivirent leur chemin le long de la rue silencieuse.

— Au fait, j'aime assez les brouillards, dit Peter au bout d'un moment. Ils me font croire que je suis un pillard écossais d'autrefois allant en expédition sur les frontières...

Il s'interrompit; Roger lui posait la main sur le bras et s'arrêtait, scrutant le brouillard. Un réverbère éclairait faiblement l'endroit où ils se trouvaient, rendant, par contraste, l'obscurité environnante encore plus profonde.

Roger se remettait en marche, lorsque soudain une silhouette se dressa à quelques mètres devant lui. Une seconde, il eut la vision d'une jeune fille, au visage intensément pâle et horrifié, qui passait dans la lueur du réverbère. L'instant d'après, elle s'était évanouie dans le brouillard.

Roger tressaillit. Ce visage épouvanté, émergeant, des ténèbres, tel celui d'un fantôme, l'avait surpris et ému. Il s'élança en avant, mais trébucha avec une sourde exclamation. Il avait failli tomber sur une forme vague gisant devant une porte.

Peter, qui avait suivi son ami, fit craquer une allumette et, à sa lueur vacillante, Roger se pencha sur le corps inanimé d'un homme d'un certain âge.

— Ivre? demanda Peter, froidement.

Roger se redressa.

— Mort, j'en ai bien peur.

Le visage de Peter devint grave.

— Vais-je chercher un policeman?

Roger réfléchit un instant.

— Non, va directement au poste de police. C'est à deux pas du club, sur le même trottoir. Ils enverront une civière.

Peter partit aussitôt. Resté seul, Roger considéra pensivement le corps qui gisait à ses pieds. Il éprouvait une sensation de malaise assez inexplicable pour un homme comme lui. Les années passées dans la boue et le sang des tranchées de France et des Flandres lui avaient rendu familière la mort sous des aspects bien plus affreux que celui-ci, et la victime lui était, somme toute, complètement étrangère. Mais il ne pouvait arriver à secouer l'impression causée par ce visage de jeune fille, pâle et horrifié, et pourtant si séduisant. Il ne l'avait qu'entrevu, vision fugitive dans le brouillard, et pourtant il s'en rappelait chaque trait avec une parfaite netteté. Roger Kent était loin d'avoir une nature impressionnable et aucune femme n'avait jamais tenu grande place dans sa vie. Ce fut avec un haussement d'épaule impatienté qu'il chassa de son esprit l'image de la jeune fille.

Il se retourna, en entendant un bruit de pas ouatés par le brouillard. Deux lampes électriques formaient un cercle de clarté au milieu duquel marchait Peter, accompagné d'un homme vigoureux, en habit de soirée, et d'un sergent. Derrière eux, venaient deux constables remorquant une civière montée sur roues.

— Hello, Roger ! dit Peter. Voici l'inspecteur Sims qui venait d'arriver au poste de police. Capitaine Kent, ajouta-t-il en présentant son ami à l'homme en habit.

Roger regarda avec intérêt l'inspecteur dont il avait lu plus d'une fois le nom dans les journaux, car Sims était l'un des as de Scotland-Yard. Il n'y avait rien de commun, se dit Roger avec amusement, entre cet homme impeccablement vêtu, d'allure distinguée, de visage aimable, et le traditionnel

policier d'aspect brutal... Rien, sauf, peut-être, les larges épaules et les yeux inquisiteurs qui rencontrèrent ceux de Roger en un rapide regard.

L'inspecteurs Sims, prenant une lampe des mains du sergent, se pencha vers la forme étendue. La lumière éclatante révéla un homme d'une cinquantaine d'années, assez maigre, au teint bronzé. Ses vêtements étaient de coupe anglaise, mais il y avait quelque chose en lui qui décelait l'étranger. La mort était venue à lui sous une forme amène, semblait-il, car ses traits étaient paisibles et ses lèvres esquissaient une sorte de sourire, comme adressé à quelque rêve intérieur.

L'examen de Sims ne dura pas longtemps. Au bout d'un instant, il se redressa et donna un ordre bref au sergent. Puis, se tournant vers les deux amis, il les invita à l'accompagner au poste de police où leur déposition serait consignée. Sans un mot de plus, il se mit à remonter la rue et, tandis que Roger et Peter lui emboîtaient le pas, les deux constables soulevèrent le cadavre avec précaution et le placèrent sur la civière.

Après un court trajet, ils arrivèrent au poste où l'inspecteur les introduisit dans une pièce meublée en cabinet de travail, dans laquelle brûlait un feu joyeux. Un sergent d'âge mûr, assis derrière un bureau, écrivait avec une grave attention qui, jointe à la calvitie du sommet de son crâne, le faisait ressembler à un moine occupé à enluminer un missel.

Il leur jeta un coup d'œil, posa avec soin son porte-plume sur l'encrier, sécha la note d'entrée qu'il venait d'écrire dans un épais registre et se leva.

— Un sténographe, dit brièvement l'inspecteur Sims.

Le sergent pressa un bouton sur son bureau et Sims continua :

— Ces gentlemen vont nous dire...

Mais il s'interrompit et dévisagea avec surprise le capitaine Kent, car ce dernier, effaré, regardait fixement un homme replet, à barbe grise, allongé dans un fauteuil près du feu, une vaste pipe à la bouche. Lui aussi était en habit ; un chapeau haut de forme, un pardessus et un cache-col reposaient sur une banquette près de la fenêtre.

— Hello, mon oncle! s'exclama Roger, au comble de l'étonnement. Que diable faites-vous ici?

Les yeux bleus du gros homme clignèrent derrière les lunettes à monture d'or et il lança un nuage de fumée en l'air.

— Hello, mon neveu ! répondit-il avec calme. L'âge impose des droits; aussi, dites-moi donc d'abord, toi et ton ami, ce que diable vous faites ici?

— J'ai... c'est-à-dire Peter et moi, avons trouvé un mort, expliqua Roger.

— Fort bien, et pourquoi donc n'en aurais-je pas trouvé un, moi aussi? répondit l'oncle. Vous n'avez pas, tous deux, que je sache, le monopole exclusif de la découverte des morts? Maintenant, mes garçons, racontez à l'inspecteur Sims exactement ce qui s'est passé et je suis sûr qu'il fera son possible pour vous. Il vaut toujours mieux avoir un clair aperçu des faits.

Peter se mit à rire et Roger était sur le point de parler, mais la porte s'ouvrit. Un jeune constable entra, tenant à la main un bloc-notes et un crayon. Il s'assit près du bureau du sergent.

Alors fut dûment consigné sur le bloc comment le capitaine Kent, officier en retraite du Royal

Regiment of Artillery et résidant actuellement avec sa mère veuve à Lancaster Gate, avait découvert le corps, apparemment sans vie, d'un homme à lui inconnu, gisant devant la porte d'une boutique dans Tottenham Court Road, vers la demie de la onzième heure de la nuit en cours.

On consigna ensuite que l'honorable (1) Peter Felle, deuxième fils du comte de Fellemere, lui aussi du Royal Regiment of Artillery, était présent quand le capitaine Kent fit sa découverte et qu'il s'était rendu au poste de police pour demander de l'aide tandis que le capitaine Kent restait près du corps. Tout ceci avait eu lieu tandis que sévissait un brouillard d'une intensité toute particulière.

Ces faits et certaines autres choses étant bien établis, le jeune constable se retira dans son réduit voisin pour transcrire sa sténo et en taper trois exemplaires pour la signature des témoins.

Roger, sa première surprise passée, se conduisit avec son habituelle discrétion et ne fit plus aucune allusion à la présence de son oncle.

Peter offrit une cigarette à l'inspecteur Sims qui accepta et dit à Roger :

— Ainsi vous êtes parent du professeur Wells?

Ce fut le professeur qui répondit :

— Vous remarquerez, inspecteur, que ce jeune homme m'a appelé « oncle ». Je ne suis pas son oncle. Mais parce que son père et moi étions amis intimes, il me considère comme une sorte d'oncle non officiel et j'y consens parce qu'il est moins ennuyeux et plus intelligent que certains neveux pourraient l'être.

Roger rit et rajusta son monocle.

---

(1) Honorable : Titre de noblesse.

— Très bien, dit Sims. Je ne pense pas que nous ayons besoin de retenir plus longtemps votre non-officiel neveu.

— Si nous pouvons vous être d'une aide quelconque? intervint Peter.

Le détective secoua la tête :

— Nous aurons à imposer à l'un de vous la corvée d'assister à l'enquête, mais cela dépendra du rapport du médecin légiste et de la décision du coroner. Maintenant...

— Maintenant, interrompit le professeur Wells, je suppose que je peux faire montre d'un peu d'hospitalité, ne serait-ce que pour arracher ces innocents enfants de vos griffes. Venez chez moi boire quelque chose.

Il se leva et mit son pardessus, mais Sims posa la main sur son bras :

— Un moment. Je désire attendre le médecin légiste pour lui dire deux mots. Peut-être voudrez-vous l'attendre aussi? Sans doute le capitaine Kent connaît-il le chemin de votre demeure? Lui et Mr. Felle pourraient partir en avant. Est-ce que ces rapports sont prêts, sergent?

Un instant après, Roger et son ami, ayant donné leurs signatures, se retrouvèrent côte à côte dans le brouillard de la rue, derrière un constable qui, sa torche à la main, leur montra obligeamment le chemin jusqu'à Russel Square et la vaste vieille maison où habitait depuis plusieurs années le professeur Wells.

II

Le professeur Wells était une célébrité internationale et aurait pu, s'il avait voulu, écrire la moitié des lettres de l'alphabet après son nom (1). Mais il répugnait à la réclame et préférait laisser parler pour lui ses livres où il consignait les résultats des recherches qui l'avaient placé au tout premier rang du monde savant.

Il était toutefois un aspect des activités du professeur que peu de gens connaissaient. Jadis, au collège, il s'était lié d'amitié avec un de ses camarades nommé Merivale et cette amitié s'était fortifiée d'année en année. Après le collège, Wells avait étudié la médecine et avait pratiqué jusqu'à ce qu'un legs important lui eût donné la liberté de se consacrer à ces recherches de toxicologie qui l'avaient rapidement rendu célèbre,

Charles Merivale, lui, était entré au Civil Service. Il y avait développé des qualités d'initiative et de perspicacité qui l'avaient aiguillé vers le département des Recherches Criminelles. Il y avait très bien réussi et fut choisi pour enquêter sur une affaire importante et mystérieuse où, si l'on voulait éviter des complications internationales, la plus

(1) En Angleterre, on indique, s'il y a lieu, après son nom les initiales des distinctions qui vous ont été conférées. (N. du T.)

grande adresse était nécessaire. Merivale, assez hésitant devant certains aspects du problème qu'il avait à résoudre, demanda conseil à Wells dont il connaissait la haute valeur intellectuelle, la lucide habileté pratique et ce qui, dans le cas, était encore plus important, la discrétion. Le professeur non seulement décela l'emploi d'un poison peu connu, mais aussi indiqua une ligne d'investigation que Merivale suivit avec un complet succès. Merivale, mis ainsi en vedette, fut récompensé par le titre de chevalier et la direction d'une section spéciale du Criminal Investigation Department de Scotland-Yard. Quant à Wells, en dépit des supplications de son ami, il se refusa absolument à ce que son nom fût prononcé. Il préférait, dit-il, être connu seulement en tant que savant. Il fit remarquer en outre que l'aide qu'il pourrait encore être appelé à donner serait beaucoup plus efficace si les criminels ne soupçonnaient pas ses accointances avec la police. Merivale dut reconnaître la justesse de cet argument.

Cependant, le professeur avait éprouvé la subtile fascination de l'étude du crime et des criminels, étude pour laquelle son entraînement professionnel à l'observation très poussée et à la déduction le désignait tout particulièrement.

Cette affaire fut le début d'une collaboration avec Scotland-Yard, où Wells était devenu le conseiller le plus écouté. Mais cette collaboration ne fut connue que d'un très petit nombre de hauts policiers.

Parmi ces derniers se trouvait l'inspecteur Sims pour lequel Wells avait une préférence marquée. Sims était de très bonne famille. Certaines circonstances, d'un caractère intime et affligeant mais nul-

lement déshonorant, l'avaient conduit à entrer dans la police sous un faux nom. Merivale, qui connaissait son histoire, l'avait fait attacher au service qu'il dirigeait et Sims n'avait pas tardé à y montrer sa valeur. Rapidement, il avait atteint le grade d'inspecteur et son chef eût voulu le voir occuper une situation encore plus élevée, mais, pour des raisons privées, Sims préférait rester dans un poste où la confiance toute spéciale dont il jouissait lui donnait plus d'autorité et de privilèges que n'en avaient des fonctionnaires d'un rang supérieur.

La présence du professeur Wells au poste de police — présence qui avait provoqué la surprise de Roger Kent — était donc fort naturelle. Sims avait dîné chez le professeur et avait ensuite décidé de se rendre au poste de police de Tottenham Court Road pour faire quelques recherches au sujet d'une affaire qui l'occupait. Wells avait voulu l'accompagner en dépit du brouillard humide et ils étaient sur le point de s'en retourner à Russel Square quand Peter Felle était venu pour demander de l'aide. Sims l'avait suivi, laissant le professeur dans le bureau.

Le professeur et l'inspecteur ne tardèrent pas à retrouver à Russel Square les deux jeunes gens et tous quatre s'installèrent confortablement devant un bon feu, dans la bibliothèque, avec du whisky et du tabac.

Wells bourra une vaste pipe en écume, l'alluma soigneusement. Alors, il se tourna vers son pseudo-neveu :

— Roger, puisque je ne suis pas ivre et que j'ai assez d'argent pour ne pas être obligé d'exercer la profession de pickpocket, tu dois te demander pour-

quoi je me trouvais dans un poste de police, au milieu de la nuit?

Roger sourit.

— Ce n'est pas mon affaire, mon oncle.

— Exact, reconnut Wells, et c'est précisément parce que tu n'es pas curieux que je vais te renseigner. J'ai expliqué à l'inspecteur Sims que tu n'étais pas complètement fou et, je suis enclin à penser que ton ami Felle a quelques prétentions à la raison.

— Merci beaucoup, sir, dit gravement Peter.

Et Roger se mit à rire.

— Maintenant, écoutez tous deux, reprit le professeur, en abandonnant son ton de raillerie, je vais vous faire une suggestion. Vous l'accepterez ou non, c'est votre affaire. Mais je veux que vous me promettiez que ce que je vais vous dire restera entre nous jusqu'à ce que Sims ou moi vous déliions de votre engagement. Je veux dire que vous ne devez rien communiquer à personne, en n'importe quelle circonstance, de ce que vous allez entendre. Ai-je votre parole?

— Vous avez la mienne, sir, dit Peter vivement.

Roger acquiesça avec une légère hésitation que Wells remarqua.

— Roger, dit-il, ne me considère pas comme un vieux fou théâtral parce que je vous demande cette promesse. J'ai entièrement confiance en vous, mais — comme tu vas le voir — je dois répondre devant d'autres personnes de votre discrétion comme de la mienne et je désire que vous compreniez la gravité de cette affaire.

— C'est très bien, mon oncle, vous pouvez parler, dit Roger.

— Je parle donc. Voici la situation : l'inspecteur

Sims, qui permet que je vous mette dans notre secret, est très intéressé par cet homme que vous venez de découvrir mort dans Tottenham Court Road et il va vous dire lui-même la raison de cet intérêt. Je dois vous apprendre que je collabore secrètement avec Scotland-Yard depuis plusieurs années. Mes connaissances en toxicologie lui sont utiles. Très peu de personnes connaissent cet aspect particulier de mon activité, c'est donc une des choses que je vous demanderai de garder strictement secrètes. C'est tout ce que j'avais à dire pour l'instant. Maintenant, Sims, à votre tour.

L'inspecteur retira son cigare de la bouche et resta un moment silencieux, classant ses idées avec méthode selon son habitude, et il eut un léger sourire.

— J'ai peur, professeur Wells, commença-t-il, que nous ne tombions du piédestal de nos hautes fonctions, moi comme représentant de la loi, et vous comme conseiller ès mystères. Le capitaine Kent et Mr. Felle, lorsqu'ils verront quelques-unes des erreurs et des bêtises que nous commettons, perdront, je le crains, ce salutaire respect des détectives qui, je l'espère, règne parmi la majorité du public.

Wells éclata de rire:

— A vous entendre parler, mon cher ami, on croirait que vous êtes atteint de débilité mentale, alors qu'au contraire... je m'arrête pour ne pas vous rendre vaniteux, mais vous savez bien que je suis constamment émerveillé par votre sagacité...

Le détective se mit à rire.

— A vous entendre, professeur, on croirait que vous êtes un disciple assis à mes pieds, alors que vous me sauvez constamment des pires gaffes. Mais

ne continuons pas sur ce ton, nos amis vont croire que nous faisons partie d'une secte prêchant l'admiration mutuelle. Revenons à l'homme mort de Tottenham Court Road. Il m'intéresse, en effet, beaucoup. Mes suppositions à son sujet sont peut-être totalement fausses, mais c'est un risque que nous courons sans cesse; si nous ne devions tabler que sur des certitudes, nous n'agirions presque jamais. C'est vous, capitaine, qui avez, le premier, découvert le corps, n'est-ce pas?

— Oui.

— Vous l'avez regardé quand j'ai dirigé ma lampe sur son visage. Vous avez vu, je pense, pas mal d'hommes morts. Avez-vous remarqué l'expression de celui-ci?

— Très calme, répondit Roger. Je dirai même souriante.

— Souriante... c'est bien cela, approuva l'inspecteur.

Il retira d'une de ses poches un carnet qu'il feuilleta tout en continuant :

— Cela vous intéressera sans doute d'apprendre que ce n'est pas la première fois que nous sommes amenés à examiner des morts souriants. Le professeur vous dira qu'une semblable contraction des muscles de la face est facile à expliquer. Les empoisonnements provoqués par la strychnine, par exemple, produisent un sourire effrayant, connu sous le nom de « rictus sardonicus », mais ils sont aussi accompagnés de convulsions qui tordent absolument les membres. Nous en reparlerons plus tard.

« A Scotland-Yard, nous avons l'habitude de désigner par un simple titre facile à retenir les affaires ou les séries d'événements similaires. Je me

demande si le cas actuel n'appartient pas à ce que nous appellons « La Mort Souriante ». En 1908, une femme fut trouvée morte dans Hyde-Park, avec, sur son visage, une sorte de demi-sourire. La mort fut attribuée à un arrêt du cœur. Le cas suivant se place en 1909. Un homme fut trouvé gisant la nuit devant une boutique de Regent Street; verdict : arrêt mortel du cœur. En 1911, il y en eut encore un autre cas, de même qu'en 1912, puis en 1919 et 1923. Dans chaque affaire, le même verdict fut rendu. Le point à noter, divulgué par les enquêtes, est que, dans chaque cas, la victime possédait une fortune considérable ou devait en hériter. Je dois d'ailleurs avouer que nous ne trouvâmes jamais rien qui pût permettre d'affirmer qu'il y ait eu crime. Mais, peut-être, si nous parvenions à rattacher cette dernière découverte aux morts précédentes, nous pourrions arriver à quelque chose d'intéressant. Vous devez vous demander pourquoi je vous raconte tout cela? D'abord, nous avons pensé qu'il valait mieux vous mettre au courant de l'association du professeur avec le Yard. C'est un fait qui ne doit pas être révélé, comme il vous l'a dit, mais, ce qu'il ne vous a pas dit, c'est que nous le considérons comme notre plus précieux collaborateur secret. Il m'a suggéré qu'il serait bon de faire appel à votre concours, si vous vouliez bien nous l'accorder. Vous comprenez, vous êtes tous deux des civils; personne ne se doutera que vous collaborez avec nous et il est tout à fait possible que vous nous soyez d'un très grand secours. Mais il est juste de vous prévenir que nous pouvons aussi, tout simplement, vous faire perdre votre temps et ne pas arriver à des résultats satisfaisants; il est même possible, d'un autre côté, que vous couriez des dan-

gers. Voilà la situation. Dites franchement si cela vous intéresse ou non.

Un silence suivit. Ils formaient un groupe qu'un physionomiste eût étudié avec intérêt, ces quatre hommes assis devant le feu pétillant. Le professeur, ses grandes jambes allongées et sa pipe à la bouche, paraissait un pacifique bourgeois jouissant d'un repos bien gagné. Sims, avec ses cheveux bien ordonnés, sa tenue de soirée impeccable et son calme visage semblait un homme du monde affable. Mais un observateur attentif eût remarqué une étrange vivacité dans le regard pénétrant et l'indice d'une force athlétique dans les larges épaules et les puissantes mains.

Roger Kent, encore dans la trentaine, avait cet air de maturité qui marque ceux qui ont eu une part d'autorité dans la Grande Guerre. Cadet à Sandhurs quand celle-ci éclata, il passa par Woolwich et rejoignit une brigade d'artillerie de campagne en France avec le galon de sous-lieutenant. Trois ans de danger et de souffrance apportèrent plusieurs choses à Roger, entre autres la Military Cross, des muscles d'acier, un esprit actif, la confiance en soi et la connaissance des hommes. Il avait le commandemant d'une batterie depuis un mois quand un éclat d'obus vint se loger dans son œil gauche. A Londres, un spécialiste fameux lui dit brusquement qu'il avait de la chance d'être encore en vie et lui mit un œil de verre dans l'orbite. La bouche dure de Roger devint encore plus dure; peu bavard, il devint encore plus silencieux. Il acheta un monocle teinté, suffisant pour dissimuler le regard fixe de l'œil artificiel, et il accepta le poste d'instructeur d'artillerie qui lui était offert.

Parmi les jeunes gens dont il s'occupa était Peter

Felle, sorti fraîchement de l'Officer's Training Corps et plein d'un martial enthousiasme. Roger plus vieux de siècles d'expérience, mais en réalité de cinq années à peine, prit ce garçon en amitié. Quand Peter partit pour la France, Roger vit que son élève avait bien appris sa leçon. Leur amitié née pendant la guerre se continua dans la paix. Roger retourna auprès de sa mère, trop heureuse de le retrouver sauf. Il avait toujours eu la passion des livres et, désormais, put s'y consacrer, se résignant à l'abandon forcé de ses ambitions. Il connut alors l'émotion du collectionneur qui chasse dans les minables boutiques de second ordre les exemplaires rares et curieux, de tout genre et de toute époque, qu'il choisissait pour la joie de la trouvaille et non pour un profit possible.

Peter l'accompagnait souvent dans ces expéditions, attendant patiemment tandis que son ami se salissait les doigts en fouillant parmi les volumes poussiéreux des boîtes de bouquinistes. En retour, Roger se laissait conduire parfois dans les domaines du jazz ou de la danse. Fixant solidement son monocle teinté, il évoluait au rythme de l'orchestre sans s'occuper des coquetteries des demoiselles en âge de se marier et éprises tout à la fois de sa mâle prestance et du beau domaine du pays de Galles qui lui appartiendrait à la mort de sa mère ou quand il prendrait femme.

Voilà pourquoi les deux amis s'étaient trouvés dans Tottenham Court Road par cette nuit de brouillard et y avaient fait une découverte qui devait les entraîner dans une aventure bien plus étrange que celles de nombre des romans policiers que Roger avait lus avec une incrédulité amusée.

Le professeur Wells et l'inspecteur Sims atten-

daient sans montre d'impatience, tandis que Roger examinait leur proposition avec son habituelle impartialité. Peter, bien que plein d'enthousiasme, restait silencieux, dans l'attitude d'un subalterne attendant la décision de son chef.

— Très heureux de vous aider, si je puis vous être utile, dit enfin Roger.

— Allons-y! cria Peter ravi. Dois-je prêter serment?

— Je ne pense pas que cette formalité soit indispensable pour le moment, répondit gaiement le professeur.

Roger sourit.

— Excusez Peter. Il dit parfois des bêtises, mais quoi qu'il dise, il sait agir.

— Je sais aussi obéir à mes supérieurs, déclara gravement Peter. Je suis prêt à faire ce que vous voudrez, depuis balayer le parquet jusqu'à réglementer la circulation à Mansion House, le jour de la sortie du lord-maire.

L'inspecteur Sims sourit.

— J'espère que votre activité trouvera à s'exercer autrement. Nous vous ferons connaître où et quand vous pourrez nous aider et je suis sûr que vous n'oublierez pas l'importance qu'il y a à ne souffler mot de cette affaire à personne.

Il se levait pour partir quand Roger l'arrêta du geste :

— J'ai à parler.

— Nous écoutons, répondit le détective un peu surpris, mais qui s'était déjà rendu compte que le jeune homme ne prononçait guère de paroles inutiles.

— Je ne sais pas, dit lentement Roger, si je vous aurais mentionné ce fait si vous ne m'aviez pas

demandé de vous aider. Cela ne me regardait pas alors, mais je suppose que cela me regarde à présent. Juste avant de trouver l'homme mort, j'ai vu... une jeune fille. Elle me frôla en courant, dans le brouillard.

— Pouvez-vous la décrire? demanda Sims après un temps.

— Je ne l'ai vue que la durée d'une seconde, mais elle paraissait effrayée, terrifiée...

— Cela n'a rien d'étonnant si elle venait de trébucher sur le corps, fit remarquer Peter. C'est bizarre que je ne l'aie pas vue...

— Tu étais au bord du trottoir et tu ne pouvais voir de mon côté, dit Roger.

— Elle paraissait effrayée, répéta Sims pensivement. Comme vient de le dire votre ami, c'était tout naturel si elle avait vu le corps.

Roger acquiesça et le détective lui jeta un regard aigu.

— Pensez-vous qu'elle était plus que *normalement* effrayée? demanda-t-il.

Roger acquiesça de nouveau :

— Je n'ai jamais vu une pareille expression de terreur.

— Curieux qu'elle ne se soit pas arrêtée pour demander du secours, observa le professeur.

Roger le regarda en face :

— Vous pensez qu'elle a quelque chose à voir avec la mort de l'homme? Cela semble logique, mais je vous affirme qu'elle n'avait rien d'une... criminelle.

L'inspecteur jeta un vif regard à Roger.

— Très bien, dit-il d'un ton détaché. Je suis quand même heureux que vous ayez fait mention de cet incident quoiqu'il y ait cent chances contre

une pour que la jeune fille ait été simplement épouvantée par la vue du corps et n'ait eu qu'une idée : fuir, aussi vite que possible. Maintenant, il est tard, partons. Je vous tiendrai au courant...

Quand Roger, rentrant chez lui, se retrouva seul dans la rue, il réfléchit à ce qui s'était passé. Il aurait été bien étonné si quelqu'un lui avait dit qu'il était sur le point de devenir amoureux d'une jeune fille, pâle et horrifiée, entrevue dans le brouillard, à la lueur d'un réverbère.

III

Lorsque Roger Kent descendit pour prendre son breakfast, le lendemain matin, le brouillard de la nuit s'était dissipé et un clair soleil brillait dans l'air vif.

Mrs. Kent prenait d'ordinaire son petit déjeuner dans sa chambre et Roger s'assit seul à table sous la surveillance de Ah Fong, son « boy » chinois, lequel n'était d'ailleurs nullement un boy, mais un homme fait, d'aspect impassible et capable des terribles silences de l'Oriental. Roger s'était attaché Ah Fong en France où le jaune était venu avec le Chinese Labour Corps; puis l'avait emmené à Lancaster Gate en qualité de valet de chambre et d'homme de confiance, sûr de son dévouement et de son intelligente adresse.

Tout en déjeunant, Roger parcourait le *Daily Mail* où il découvrit enfin un petit paragraphe relatant la découverte du corps d'un homme mort dans Tottenham Court Road, la nuit précédente. Il remarqua avec satisfaction que la police, pleine de tact, avait évité de mentionner son nom et celui de Peter Felle, mais donnait une description aussi complète que possible du mort, afin, sans aucun doute, d'obtenir un témoignage susceptible de l'identifier.

Roger alluma une cigarette et resta pensif. Ce

n'était pas à ce mort inconnu qu'il songeait, mais à un visage féminin, pâle et épouvanté, apparaissant dans le brouillard, tel un fantôme. Il savait que l'on pouvait aussi bien croire que la jeune fille avait ou n'avait pas de relation avec la mort de l'homme : les deux hypothèses se valaient. C'est pourquoi il en avait parlé à l'inspecteur Sims, mais il avait éprouvé une étrange répugnance à le faire. Cependant Roger n'avait pas l'habitude de fuir devant un devoir, même désagréable... Mais voyons, cette jeune fille au charmant visage presque enfantin dans sa terreur pouvait-elle vraiment...

— Oh! zut! je ne la reverrai jamais et que m'importe ! s'exclama Roger avec impatience.

Il se leva et regarda un moment par la fenêtre. Puis il sonna.

— Fong, dit-il au Chinois, je vais sortir; si Mr. Felle me téléphone, dis-lui que je l'appellerai vers une heure.

Il allait quitter la pièce, quand il ajouta :

— Si quelqu'un d'autre téléphonait, prends le message et tu me le communiqueras à mon retour.

— Vous allez chez le marchand de livres? questionna Fong.

L'anglais que parlait Fong était spécial; il avait un faible pour les mots longs et sonores dont il se servait dans de curieuses phrases qui, disait Peter Felle, le faisaient ressembler à un homme essayant de résoudre des mots croisés sans dictionnaire.

Roger répondit que les bouquinistes étaient, en effet, le but de sa sortie, endossa le pardessus que lui tendait Fong, prit son chapeau, ses gants et sa canne et s'en alla.

Il parcourut d'un pas vif Bayswater Road jusqu'à

Marble Arch, se disant à lui-même qu'aucune raison particulière ne lui faisait préférer le West Central District à un autre.

Un omnibus le convoya dans Oxford Street. Il le quitta près de Frascati's et tourna dans Tottenham Court Road. C'était son but qu'il ne voulait pas s'avouer à lui-même.

Roger ralentit le pas comme il arrivait à hauteur de l'endroit où il avait trouvé l'homme mort et traversa la rue juste avant d'atteindre le poste de police, feignant un intérêt profond pour les devantures des magasins.

Arrivé au carrefour animé où les taxis passent, transportant des voyageurs pressés au terminus des grandes lignes, Roger hésita. Il erra aux alentours pendant une demi-heure environ et entra chez divers bouquinistes mais n'y acheta rien. Il se retrouva au carrefour. Alor, tournant à gauche, il s'avança en flânant dans Euston Road. Comme il arrivait en vue de la station de métro à la jonction de Great Portland Street, il vit une boutique portant le mot magique :

LIVRES

La devanture, qui n'était qu'une large baie, révélait qu'il s'agissait d'une maison particulière transformée pour la vente. La façade était peinte en gris et une plaque de cuivre placée au-dessous de la baie indiquait en gros caractères :

GREGORY MARLE

Derrière la vitre, s'empilaient des livres marqués de prix divers. La porte était étroite, moitié en bois, moitié en verre dépoli.

Roger, repris par son ardeur de bibliophile, s'apprêta à passer une heure délicieuse dans ce temple des livres. Ouvrant la porte qu'un piston automatique referma doucement derrière lui, il entra. La boutique était vaste; deux ou trois tables étaient placées au centre et il y avait quelques fauteuils de cuir qui montraient que les habitués de la maison avaient coutume d'y séjourner et d'examiner les livres à loisir.

Dans un coin de la boutique, un jeune homme de vingt-cinq ans environ, au visage avenant, aux épais cheveux ondés était assis devant un petit bureau, dans un coin, corrigeant les épreuves d'un catalogue. Quand Roger entra, il leva la tête, mais ne lui accorda qu'un regard rapide et se remit à son travail.

Roger s'épanouit. Cette boutique était le genre d'endroit où l'on peut vagabonder d'un rayon à l'autre, feuilleter un livre de place en place, sans crainte d'être dérangé. Il remarqua que les volumes étaient rangés avec méthode, chaque genre avait sa place ; au fond de la boutique était une issue sans porte au-dessus de laquelle se trouvait une pancarte:

Section étrangère..... 1er étage.
Divers ..... 2e étage.
Bureau ..... 3e étage.

Roger commença à faire le tour des rayons. Comme il arrivait devant le petit bureau, son regard rencontra celui du jeune homme.

— Bonjour, dit Roger aimablement.

— Bonjour, répondit le jeune homme du même ton.

— On trouve des choses intéressantes ici? poursuivit Roger.

Le jeune homme jeta un coup d'œil aux étagères :

— Oui, assez, admit-il. Il y a mieux en haut. Cherchez-vous un livre particulièrement ?

— Non, je n'ai pas d'idée, répondit Roger.

— La plupart des clients préfèrent explorer eux-mêmes, dit le jeune homme. Toutefois, si je puis vous êtes d'une aide quelconque... ou bien Mr. Marle?... Ne vous gênez pas, monsieur.

Il fit un geste vers un tuyau acoustique marqué « Bureau ».

— Merci beaucoup, monsieur...? hésita Roger, se rendant compte que ce n'était pas un vendeur vulgaire.

— Foster, répondit le jeune homme.

— Merci, monsieur Foster, répéta Roger; je vais explorer, comme vous dites.

Foster approuva et reprit sa plume.

Comme Roger passait à l'étagère voisine, la porte s'ouvrit et un homme âgé, portant des lunettes d'écaille, entra dans la boutique. Foster le salua amicalement.

— Nous avons le livre que vous désirez, dit-il. Je vais appeler Mr. Marle.

Il appela dans le cornet acoustique.

— Mr. Selby est ici, monsieur Marle.

Bientôt on entendit descendre l'escalier et, par l'ouverture du fond, entra Mr. Gregory Marle.

Regardant discrètement par-dessus le livre qu'il venait de prendre sur une étagère, Roger vit un homme d'une soixantaine d'années, très grand mais légèrement voûté, au front haut et dégarni, aux sourcils gris dominant des yeux noirs perçants et au long nez mince. Il portait un ample complet gris, sa cravate noire faisait deux fois le tour de son col

à l'ancienne mode et il tenait dans sa main gauche une tabatière d'argent.

— Bonjour, monsieur Selby, dit-il, en souriant avec urbanité. J'ai été assez heureux pour me procurer ce que vous désiriez à un prix plus raisonnable que je ne l'escomptais. En fait, cinq guinées.

— Excellent, excellent! s'écria monsieur Selby satisfait. Je crois bien que vous connaissez tous les livres qui ont été imprimés, monsieur Marle!

Le libraire parut flatté du compliment.

— Pas tout à fait, monsieur Selby. Mais je suis depuis de longues années dans la librairie et cela m'a permis de vous satisfaire. Je vais vous remettre le volume tout de suite. Foster, veuillez appeler miss Fayne... ou plutôt non, ne bougez pas, vous êtes occupé, ne vous dérangez pas.

Il prit le cornet acoustique :

— Pamela, dit-il, Mr. Selby est ici. Voulez-vous m'apporter le livre qui est pour lui?

Reposant le cornet, il ouvrit sa tabatière et y prit délicatement une prise, après l'avoir tendue à son client qui déclina l'offre.

— Une mauvaise habitude, et bien démodée, avoua Mr. Marle de sa voix onctueuse. Mais, j'en ai peur, je suis moi-même un vieux bonhomme bien démodé.

Une jeune fille parut, tenant un livre à la main. Elle était vêtue d'une blouse bleue. Ses cheveux châtains étaient ondulés et de grands yeux gris paraient son visage à l'ovale parfait. Sa peau avait la teinte exquise des vieux ivoires.

Roger étreignit son livre entre ses doigts crispés et retint son souffle. Là, dans cette paisible librairie, était la jeune fille qui, épouvantée, l'avait frôlé la nuit dernière, dans le brouillard.

IV

Roger, essayant en vain de dominer son agitation, descendit rapidement Great Portland Street, tourna dans Oxford Street et prit le chemin du Frascati's. Il entra dans le restaurant et déposa son manteau et son chapeau au vestiaire. Il eut la chance de trouver une petite table dans un coin paisible du balcon. Il choisit au hasard son menu et commanda un cocktail qu'il but d'un trait. Puis il se mit sérieusement à réfléchir.

Pourquoi le fait d'avoir découvert que la jeune fille qu'il avait vue dans le brouillard était employée dans une librairie, lui causait-il une telle surprise? Pourquoi, en vérité, s'intéressait-il autant à elle? En fait, le pâle visage de la jeune fille n'avait plus quitté son esprit depuis l'instant où elle lui était apparue une seconde.

Elle se nommait Pamela Fayne. Pamela!... Ce nom s'harmonisait bien avec ses yeux gris, ses cheveux châtains, son délicat visage. Elle avait aussi une voix musicale. Car il l'avait entendue parler à Mr. Selby pendant que lui-même sortait de la librairie. Pourquoi, au fait, était-il parti aussi précipitamment? Ce n'était pas par crainte qu'elle le reconnaisse : son regard avait croisé le sien et elle n'avait témoigné d'aucun émoi. Et quand bien même

elle l'eût reconnu, quelle importance pour lui ? Et pour elle? Elle était innocente de toute faute, il en était certain... Et cependant...

Roger termina rapidement son repas, reprit manteau et chapeau, et permit au magnifique chasseur de héler un taxi. Il se fit conduire à Whitehall et, de là, gagna à pied Scotland-Yard où il demanda l'inspecteur Sims à un policeman. Le policeman insinua que l'inspecteur Sims était très occupé. Pourtant si le gentleman avait une carte sur lui...

Le gentleman avait une carte et il la produisit. Après une seconde d'hésitation, son crayon y traça le seul mot « Nouvelles ». Le policeman la fit passer à un collègue qui disparut dans les profondeurs de l'édifice.

Roger, en attendant, essaya de paraître à l'aise, mais il ne pouvait secouer l'impression désagréable que tous les passants le classaient mentalement comme un élégant pickpocket ou une « mouche ».

Au bout de quelques minutes, le messager fut de retour et invita Roger à le suivre. Roger, le long d'un enchevêtrement de couloirs tortueux, perdit complètement le sens de la direction et songea que, sans son guide, il pourrait errer durant des heures dans ce labyrinthe.

Le policeman finit par s'arrêter devant une porte où il frappa. Roger reconnut la voix qui cria d'entrer.

— Bonjour, dit l'inspecteur Sims, en serrant la main de Roger. Il y a ici quelqu'un que vous connaissez.

Roger avait déjà remarqué le professeur Wells affalé dans un immense fauteuil de cuir d'où il lui cria :

— Hello, Roger ! Comment va, mon garçon ?

Roger répondit que ça allait assez bien et accepta la cigarette que Sims lui offrait.

— Vous arrivez bien, dit l'inspecteur, nous parlions justement de l'affaire de Tottenham Court Road, et je comprends d'après votre carte que vous m'apportez quelque information.

— J'ignore si cela a la moindre importance, répondit Roger avec un effort pour paraître indifférent. Mais quoi qu'il en soit, je veux vous en faire part.

— Je vous écoute, dit Sims encourageant.

Le jeune nomme rougit sans pouvoir s'en empêcher.

— J'ai vu la jeune fille ce matin, dit-il.

— Vous voulez dire la jeune fille que vous avez rencontrée dans Tottenham Court Road, juste avant de trouver le corps? demanda Sims.

— Oui, répondit Roger. J'ai pensé que je devais vous en prévenir.

— Très bien, fit Sims. On ne sait jamais ce qui peut être utile. Où l'avez-vous vue?

— Il vaut mieux que je vous raconte tout, dit Roger.

Et il fit le récit de ses aventures de la matinée.

— Très intéressant, déclara l'inspecteur, quand le jeune homme eut fini. Vous serez sans doute surpris d'apprendre que j'attends ici Mr. Gregory Marle dans quelques minutes.

— Le libraire? s'exclama Roger ahuri. Qu'a-t-il à voir là dedans?

— Très peu de chose, apparemment, répondit Sims. Mais il s'est rendu au poste de Tottenham Court Road ce matin, faire une déposition au sujet

de la victime. Ils m'ont téléphoné et je me suis arrangé pour qu'il vienne cet après-midi.

— Pourquoi pas ce matin? demanda Roger.

L'inspecteur sourit.

— Cet après-midi convenait mieux.

Roger réfléchit.

— Vous voulez dire par là que vous désiriez vérifier s'il avait dit la vérité? suggéra-t-il, choqué.

Sims haussa les épaules.

— Nous ne devons jamais prendre les choses à la lettre dans notre métier. J'ajoute que, selon notre enquête, je crois que Mr. Marle est un vieillard tout à fait respectable.

— Vous n'aviez pas beaucoup de temps pour faire ces recherches, dit Roger.

Le professeur se mit à rire.

— Tu ne connais pas Sims, Roger, et tu ne connais pas le Yard...

Le professeur Wells s'interrompit. Le téléphone qui était sur le bureau de l'inspecteur sonnait.

Sims prit le récepteur, parla brièvement et raccrocha.

— Mr. Marle est arrivé, dit-il.

Roger se leva.

— Il vaut mieux que je m'en aille...

Sims le força à se rasseoir.

— Pas du tout. Restez. Marle est venu ici de sa propre volonté; il n'y a aucune raison pour qu'il ne vous rencontre pas. Et même, comme il a pu vous avoir remarqué ce matin dans sa boutique, je trouve préférable qu'il sache que vous vous intéressez à cette affaire.

Il se tut; on frappait à la porte. Un planton introduisit Mr. Gregory Marle.

Le vieux libraire était habillé comme Roger

l'avait vu le matin. Il portait un chapeau de feutre noir à large bord et tenait à la main une canne d'ébène dont la poignée était en forme de béquille.

— Comment allez-vous, monsieur Marle? dit Sims. Je suis l'inspecteur Sims. C'est très aimable à vous de vous être dérangé pour nous aider.

Le libraire s'inclina.

— Je serai très heureux. s'il est en mon pouvoir de vous rendre service, mais, en réalité, comme je l'ai indiqué aux policiers du poste, j'ai très peu de choses à dire.

— Mais non, dit Sims avec cordialité. D'abord, laissez-moi vous présenter ces gentlemen. Voici le capitaine Kent qui a trouvé le corps la nuit dernière et voici son ami, le professeur Wells, avec qui il passa une partie de la soirée.

Le libraire s'inclina et regarda le professeur avec intérêt :

— Ai-je l'honneur de parler au célèbre auteur de...

Wells leva la main en signe de protestation.

— Je vous en prie, monsieur Marle.

— Les rayons de ma librairie ne sont pas étrangers à vos écrits, monsieur, continua ce dernier avec déférence. Je me suis même hasardé à étudier quelques-unes de vos pages si remarquables. Malheureusement, mon manque de connaissances scientifiques m'a empêché de tout comprendre, néanmoins, j'ai été passionnément intéressé.

Mr. Marle parlait avec une sincérité exempte de flatterie. Sims l'installa dans un fauteuil et lui offrit une cigarette. Le libraire secoua la tête :

— Excusez-moi, j'use du tabac autrement.

Il sortit sa tabatière d'argent, l'ouvrit et la tendit à la ronde. Sims saisit une prise avec l'air d'un

homme habitué à tout, mais les autres déclinèrent l'offre.

— Et maintenant, monsieur Marle, dit l'inspecteur, si vous voulez avoir l'obligeance de recommencer la déposition que vous avez faite au poste de police ce matin, j'en serai très heureux car je n'ai pas encore parlé de votre théorie au professeur Wells et au capitaine Kent.

— Je ne m'aventurerai pas à appeler cela une théorie, protesta le libraire. C'est bon pour des experts comme vous de bâtir des théories. Dans cette affaire, en vérité, j'eusse préféré que ce soit n'importe qui, excepté moi, qui vienne vous trouver. Mais je suis encore assez de la vieille école pour observer les devoirs de tout citoyen.

Il marqua un temps d'arrêt et Sims hocha la tête avec sympathie.

— Je comprends, monsieur Marle. Votre déposition au poste montre combien votre devoir était douloureux.

— Merci, inspecteur. Il est pénible d'être obligé de suspecter une personne en qui l'on a mis sa confiance. Je vais essayer de vous dire le peu que je sais aussi brièvement que possible. (Il s'arrêta, tapota sa tabatière et prit une prise.) Quand j'ouvris mon journal ce matin et y lus la découverte du cadavre, je ne réalisai pas immédiatement l'intérêt que cela présentait pour mon petit cercle. Mais en relisant la description de la victime, je fus forcé d'arriver à cette conclusion : je connaissais le mort. Cette conclusion, hélas! était exacte, comme je m'en rendis compte au poste de police où me fut montré le corps. Cet homme était le senor Manuel Garcia, natif, je pense, d'un Etat de l'Amérique du Sud.

— C'était un de vos amis, je crois? demanda Sims.

— Pas tout à fait, inspecteur. Je le connaissais depuis un certain temps; nous avions un faible commun : l'amour des livres. Le senor Garcia était un homme d'une grande érudition. Mais il y avait un autre aspect de cet homme qui était moins plaisant : un dur mépris de toute émotion humaine, si je puis m'exprimer ainsi. Le senor Garcia semblait avoir peu de pitié pour les gens moins heureux que lui.

— Par exemple? interrogea Sims qui avait écouté avec un profond intérêt.

Mr. Marle hésita :

— Il est difficile de se rappeler des cas particuliers, expliqua-t-il. Mais son attitude envers les pauvres, entre autres, était odieuse. A ses yeux, ils ne méritaient ni pitié, ni secours. Je me rappelle aussi une allusion railleuse à ce qu'il appelait « la folie de ceux qui ont risqué leur peau » en s'engageant comme volontaires durant la dernière guerre. Je ne suis pas d'ordinaire un homme querelleur, mais je me souviens que je fus indigné par ses paroles et le lui dis sans ambage. J'en gardai une impression pénible.

— Je n'en suis pas étonné, remarqua Sims. N'y eut-il pas entre vous un autre incident plus sérieux?

— Oui, sérieux dans un sens tout au moins. Mon assistant, un jeune homme, nommé Gerald Foster, s'inquiéta de l'attitude du senor Garcia à l'égard de ma pupille Pamela Fayne, qui m'aide dans mon travail. J'étais trop profondément plongé dans mes livres pour voir ce qu'il se tramait : négligence que je me reproche amèrement à présent. Garcia aurait à plusieurs reprises demandé à la jeune fille de

venir le retrouver à différents endroits, chose qu'elle aurait invariablement refusé de faire. Elle ne m'en parla pas, je suppose, parce que, comme toujours, elle voulait m'éviter des tracas : Pamela et le jeune Foster s'ingénient à m'épargner nombre de devoirs et d'ennuis routiniers, inhérents à ma profession. Garcia rencontra Pamela seule dans le magasin en mon absence et alla jusqu'à l'approcher d'un peu trop près. Mais à cet instant Foster descendait du bureau ; il vit ce qui se passait et ordonna à Garcia de sortir sur-le-champ. Garcia répondit brutalement que Foster devrait se souvenir qu'il n'était qu'un salarié. Sur ce, Foster, comme il l'a d'ailleurs reconnu franchement, expulsa Garcia violemment. Si la chose avait fini là, je n'aurais fait qu'une légère réprimande à Foster pour avoir pris une initiative qui m'appartenait. Mais, hélas! hier soir, vers sept heures, ils se sont rencontrés de nouveau. Pamela était allée rendre visite à quelques amies quand, près de la station de Tottenham Court Road, elle rencontra Garcia qui voulut l'accompagner et la poursuivit dans une rue de traverse où elle avait tourné pour lui échapper. Alors, Foster qui, apparemment, avait suivi Pamela à son insu, s'interposa et envoya Garcia rouler par terre. Il n'y avait personne aux alentours, m'a dit Pamela. Garcia se releva et s'éloigna, non sans avoir dit à Foster qu'il lui paierait ça. Pamela se rendit alors chez ses amies et Foster partit de son côté.

« C'est tout ce que je sais, messieurs. Mais je ne puis m'empêcher de croire que le malheureux Foster rencontra à nouveau Garcia qui, au cours d'une nouvelle rixe, mourut par suite d'un arrêt du cœur. Je dois vous avouer que ma première impulsion fut de ne rien révéler afin que Foster ne fût

pas inquiété, mais j'ai respecté la loi toute ma vie et j'ai conclu que mon devoir était de parler.

— Vous parlez d'un arrêt du cœur, remarqua le professeur Wells, sans doute l'idée vous a-t-elle été suggérée par le fait que le corps ne portait aucun signe extérieur de la violence?

— Je ne puis pas me vanter d'autant de finesse, répondit le libraire. Garcia m'a dit une fois qu'il avait le cœur faible. C'est ce qui me fait craindre que Foster, sans aucune intention de le faire, lui ait porté un coup fatal, coup qui n'aurait pas tué un autre homme.

— Votre soupçon est assez naturel, monsieur Marle, dit Sims. Mais je suis heureux de pouvoir calmer vos appréhensions.

Le vieux libraire tressaillit et, dans son émotion, lâcha sa canne d'ébène qui roula aux pieds du professeur Wells. Celui-ci la ramassa et la lui rendit.

— Merci, monsieur le professeur. Puis-je vraiment espérer, inspecteur? dit Mr. Marle.

— Le fait est, répondit Sims, que nous avons eu quelque peine à retracer les faits et gestes de Foster après qu'il eut quitté miss Fayne. Cependant, nous reçûmes une information qui nous dispensa d'interroger ce jeune homme. Savez-vous où il habite, monsieur Marle?

— Heu... pas au juste... reconnut ce dernier. Je crois qu'il m'a dit qu'il logeait à peu de distance de ma boutique et je ne jugeai pas utile de lui en demander davantage. Peut-être aurais-je dû essayer de veiller un peu plus sur lui?

— Mais non. Il est assez grand pour veiller sur lui-même, déclara Sims. Venons au point intéressant : le jeune Foster loge dans la même maison qu'un des sergents du poste de Tottenham Court

Road. Ce sergent a un fils qui est membre des Young' Men's Christian Association, section gymnastique, où il se distingue particulièrement dans la boxe. La Y. M. C. A. tient ses assises précisément dans Tottenham Court Road. Bref, le fils du sergent persuada Foster de l'accompagner au Y. M. C. A. pour voir un match entre deux de ses amis et Foster accepta. Le fils du sergent était avec Foster lors de la rencontre avec Garcia, et il attendit à quelques pas tandis que Foster et Garcia se querellaient, Foster l'ayant prié de ne pas intervenir. Après, ils continuèrent leur chemin jusqu'au Y. M. C. A. et y passèrent la soirée. Ensuite, ils rentrèrent ensemble à la maison. Comme vous le voyez, monsieur Marle, il est impossible que ce soit Foster qui ait tué Garcia, même involontairement.

Mr. Marle poussa un profond soupir de soulagement.

— J'ai peur que vous ne me considériez comme un vieux fou impressionnable, dit-il. Enfin, tout est bien pour Foster. C'est un bonheur pour moi.

— Nous-mêmes, sommes heureux d'apprendre que ce jeune homme est innocent, dit le professeur Wells.

— Moi surtout, dit Roger. J'ai eu l'occasion d'échanger quelques paroles avec lui et je le trouve sympathique.

Mr. Marle le regarda attentivement :

— En effet, monsieur. Ne vous ai-je pas vu dans le magasin ce matin même?

— Parfaitement. C'était ma première visite, mais je vous l'assure, ce ne sera pas la dernière. Vous avez des livres excellents, monsieur Marle.

— Vous serez toujours le bienvenu dans mon

magasin, monsieur, déclara le vieux libraire. Vous êtes, je le vois, un connaisseur.

Il se leva, et dit à l'inspecteur Sims :

— Je crois que ma présence ne vous est plus utile? Je me retire donc si vous le permettez, mon magasin me réclame.

Sims sonna le planton et Mr. Marle prit congé avec la politesse désuète qui lui était habituelle. A la porte, il s'arrêta. et se retourna vers Sims :

— Je suis un homme de mœurs paisibles, mais je confesse que ce crime me remue plus que je ne le souhaiterais. Après tout, Garcia était un de mes clients. Si je puis, en quoi que ce soit, vous aider à découvrir les circonstances de son meurtre, usez de moi, je vous en prie.

Sims inclina la tête :

— Soyez assuré, monsieur Marle, que je ne manquerai pas de vous demander votre concours si l'occasion s'en présente. Par exemple pour rechercher les parents de Garcia. Mais pour ce qui est du « meurtre », je suis enclin à penser que Garcia mourut tout simplement d'un arrêt du cœur. Une autopsie est actuellement en cours, mais on peut en prévoir déjà le résultat.

Quand la porte se fut refermée derrière le libraire, l'inspecteur prit quelques notes tandis que le professeur bourrait sa pipe avec le soin méticuleux qu'il apportait à cette opération.

Roger laissait aller son regard de l'un à l'autre et luttait contre un inhabituel désir de parler.

— C'est un aimable vieillard, dit-il, enfin avec un signe de tête vers la porte.

— Tout à fait aimable! répondit gaiement Sims.

— Quelle épreuve que d'avoir à surmonter ses

sentiments comme il l'a fait pour ce jeune Foster! ajouta Roger.

— Il y avait une fois un juge romain (ou peut-être était-il Grec, ou quelque chose dans le genre?) qui pendit son propre fils parce qu'aucun bourreau ne voulait exécuter la sentence, dit le professeur Wells. C'était un bel exemple. Je me sens parfois dans le même esprit, particulièrement quand je viens de payer mes impôts.

Sims éclata de rire.

— Je le répète, je trouve ce vieillard très bien, déclara Roger d'un ton bourru.

Le professeur ricana :

— Bien sûr! Bien sûr! Il a d'excellents livres et surtout une pupille des plus charmantes!

— Comment la connaissez-vous? demanda Roger imprudemment.

Et il rougit devant le sourire du professeur.

— Et il a une canne également fort intéressante, dit négligemment Wells.

Sims intervint.

— Peu importe sa canne! Maintenant, je m'excuse, mais j'ai à travailler.

— Viens, Roger, dit le professeur; laissons-le faire sa sieste. Je vais te dire un secret d'Etat : la justice britannique ne dort jamais, mais ses représentants ne ratent pas une occasion de le faire...

Prenant Roger par le bras, il l'entraîna vers le monde extérieur.

V

L'honorable Peter Felle était un jeune homme enthousiaste. La proposition de l'inspecteur Sims avait fait vibrer son âme aventureuse.

Le matin qui suivit son enrôlement parmi les défenseurs de l'ordre et de la loi, Peter se leva un peu avant son heure habituelle et appela le mélancolique Lars, qui condescendait à lui servir de valet de chambre, mais préservait sa dignité en masquant sous des dehors d'indifférence la profonde affection qu'il avait pour son jeune maître.

— Lars, dit Peter.

— Monsieur, répondit Lars.

— Lars, je vais à la chasse et...

— Lady Patricia est donc à la campagne, sir? dit Lars d'un ton de parfait désintéressement.

Peter était encore assez jeune pour rougir.

— Lars, vous êtes un impertinent!

— Oui, monsieur, répondit Lars calmement. Le complet croisé gris ou celui de serge bleue?

— Vous êtes intolérable, Lars! Parce que vos ancêtres ont côtoyé les miens pendant des siècles, vous vous croyez permis de me régenter!

— Oui, monsieur. C'est ce que Sa Seigneurie dit toujours.

— J'ai un trop grand respect de la sagesse

paternelle pour la contredire. Le complet de serge bleue.

— C'est une teinte sombre. Le gris conviendrait mieux aujourd'hui, dit Lars.

— Le diable vous emporte! cria le jeune homme en riant. Vous n'en faites jamais qu'à votre tête. Apportez-moi vivement mon petit déjeuner tandis que je prends mon bain, voulez-vous?

Une fois habillé, Peter s'assit, alluma une cigarette et se mit en devoir de savourer à l'avance les délices de la déduction.

La proposition de l'inspecteur Sims était venue opportunément. La lady Patricia à laquelle Lars avait fait allusion était une jeune personne à la fortune et aux attraits personnels considérables, qui était sortie récemment de pension pour causer une certaine agitation dans Mayfair (1). Peter la courtisait par principe mais n'était pas vraiment amoureux de la jeune fille. Lars était au moins aussi au courant que Peter des derniers potins mondains : il venait d'apprendre que les fiançailles de lady Patricia avec un ami de Peter avaient eu lieu la veille dans l'intimité. Peter n'était pas du tout désespéré, mais il était libre.

Après un moment de réflexion, Peter se leva et dit à son domestique qui était en train de débarrasser la table :

— Lars, j'ai quelques affaires à suivre qui requièrent un esprit reposé et actif.

Lars fit entendre un grognement et Peter lui jeta un regard acéré, mais le visage du domestique était dénué d'expression.

— Avez-vous mal à la gorge? demanda Peter.

---

(1) Quartier chic de Londres

— Un léger rhume, monsieur, répondit Lars.

— Alors, soignez-le, Lars, et ne reniflez pas.

— Très bien, monsieur.

— Je veux me préparer à mes fonctions, reprit le jeune homme, en lisant quelque chose qui fasse travailler les cellules grises. Qu'avez-vous à m'indiquer?

Lars réfléchit.

— Que diriez-vous de l'indicateur des chemins de fer, monsieur?

Peter secoua la tête:

— Trop dur pour moi. Je veux commencer par quelque chose de plus simple.

— Pourquoi ne consultez-vous pas le capitaine Kent, monsieur? Il est très au courant de tout ce qui est livre.

— Bonne idée, Lars. Appelez-le-moi au téléphone.

— Très bien, monsieur.

Mais le capitaine Kent n'était pas là et le paisible Ah Fong n'ayant pu donner le moindre renseignement sur le lieu probable de ses pérégrinations, Peter résolut d'agir seul et sortit.

Tout comme Roger, il se dirigea vers Tottenham Court Road et resta un moment à contempler l'endroit où le corps de Garcia avait été trouvé, essayant d'imaginer ce que Mr. Sherlock Holmès eût pu déduire de l'état des lieux. La seule conclusion à laquelle il arriva, fut que la boutique aurait eu besoin d'un bon coup de peinture. Ce résultat, bien que d'une incontestable justesse, n'était pas encourageant et Peter flâna un moment dans le voisinage, ennuyé de son manque d'idées.

L'horizon toutefois s'éclaircit quelque peu quand il s'arrêta pour examiner une collection hétéroclite d'objets à l'étalage extérieur d'une boutique de

revendeur. Parmi ces objets, se trouvait une paire de menottes rouillées. Frappé de la concordance qu'elle présentait avec ses réflexions, Peter l'acheta sans marchander ainsi qu'un sifflet strident.

En possession de ces articles, il commença à avoir l'impression qu'il avait fait quelques progrès, et s'inquiéta d'un lunch, dont ses pérégrinations dans l'air frais du matin lui donnaient le vif désir.

La boutique où il avait fait ses achats se trouvait dans Theobald's Road et il décida de prendre un raccourci pour regagner des parages plus familiers, mais il ne tarda pas à se perdre dans un réseau de rues étroites et fut enfin réduit à la plus grande humiliation qu'il soit donnée à un Londonien : demander son chemin.

Il se retrouva ainsi dans une rue paisible, presque dans l'ombre du Bristish Museum. Si le policeman stylé à qui il avait demandé sa route lui avait indiqué un autre chemin, vers Oxford Street, il se serait probablement jeté (au figuré) dans les bras hospitaliers du signor Frascati (ou de son représentant) et eût ainsi rencontré Roger Kent; dans ce cas, le cours des événements eût sans doute été considérablement modifié.

Mais il arriva que l'attention de Peter fut attirée par un modeste restaurant de l'autre côté de la rue. La façade avait été récemment peinte en bleu foncé avec des filets blancs; au-dessus de la devanture vitrée, ornée de rideaux de cretonne à fleurs, se lisait ce nom :

CLARIBEL

Comme Peter s'approchait, la porte s'ouvrit et une jeune fille en sortit, qu'il eût été difficile à un homme de ne pas regarder une seconde fois.

Sa taille svelte et souple était enveloppée d'une sorte de blouse faite de la même cretonne fleurie que les rideaux. Au-dessous apparaissaient deux jambes fines gainées de soie, et deux petits pieds chaussés de daim. Les manches finissaient aux coudes, découvrant des bras blancs et gracieux.

La jeune fille tourna la tête et son regard rencontra un instant celui de Peter.

C'est alors que Peter se rendit compte que jamais jusqu'alors il n'avait été en présence du vrai charme féminin.

La jeune fille rentra dans le restaurant et Peter resta les yeux fixés sur la porte, stupéfait, ce qui n'était pas dans les habitudes de ce jeune homme plein de sang-froid.

La jeune fille en blouse de cretonne ne ressemblait à aucune des jeunes filles que connaissait Peter. Ses cheveux noirs et ondés ne devaient rien à la permanente. Sa peau était blanche et ses lèvres pourpres sans artifices. Dans le regard que le jeune homme avait reçu il avait lu de l'espièglerie qui n'avait rien de la coquetterie, une innocence qui n'était cependant pas de l'ignorance et par-dessus tout quelque chose qu'il n'arrivait pas à définir, mais dont il désira vivement connaître la signification.

Il resta les yeux fixés sur le restaurant, jusqu'au moment où il s'aperçut que les passants le dévisageaient avec curiosité.

Rougissant, il parcourut précipitamment quelques mètres, puis s'arrêta et réfléchit.

Après tout, ce restaurant était un établissement ouvert au public. S'il allait au Frascati's ou dans n'importe quel établissement de ce genre, il serait distrait par une foule d'idiots; or, il était de la

plus haute importance qu'il ne soit pas distrait tandis qu'il concentrait son esprit sur cette affaire de Tottenham Court Road.

Peter revint lentement sur ses pas, jusqu'à la porte de la boutique bleue, regardant une fois de plus le nom qui la surmontait :

CLARIBEL

Il entra dans la boutique avec ce qu'il croyait être la parfaite aisance d'un homme du monde, mais qui n'était en fait que l'anxiété nerveuse d'un pick-pocket qui voit un détective assis en face de lui dans l'autobus.

Peter se trouva dans une salle assez grande peinte en bleu et garnie de chaises cannées et de tables couvertes de nappes fort blanches.

La salle était vide; accrochant son chapeau à une patère, Peter s'assit à l'une des tables et attendit.

Il n'attendit pas longtemps. Au fond de la salle, un rideau qui dissimulait une ouverture remua légèrement. Une voix agréable appela : « Bel! » Des pas légers se firent entendre et, soulevant le rideau, entra la jeune fille à la blouse de cretonne.

Si elle reconnut en Peter le jeune homme dont elle avait croisé le regard un moment avant, elle n'en montra rien. Prenant une carte portant le menu, elle la plaça devant lui et attendit ses ordres.

— Oh!... Bonjour, mademoiselle! dit Peter.

— Bonjour, monsieur, répondit-elle.

Et Peter décréta que sa voix était exactement la voix qui convenait à ses yeux.

— Je voudrais déjeuner, s'il vous plaît? dit Peter avec à propos.

Les lèvres de la jeune fille se serrèrent un peu comme il la regardait, puis sans savoir comment, tous deux éclatèrent de rire.

— C'est évident, n'est-ce pas? reprit Peter.

— Je m'y attendais en effet, reconnut la jeune fille.

— Puis-je avoir du rôti de porc? dit avec gravité Peter, étudiant la carte.

— Certainement, répondit la jeune fille aussi grave. Avec des légumes?

— Oui, s'il vous plaît, et du vin de... Oh! j'oubliais, je suppose que vous...

— Ne servez pas les boissons? termina-t-elle. Non, je regrette, mais nous n'avons pas de licence.

— Oh! cela ne fait rien, assura Peter. J'oubliais que je bois toujours de l'eau avec le bœuf bouilli.

— Vous avez demandé du porc rôti.

— C'est ce que je voulais dire, affirma Peter.

La jeune fille partit pour revenir presque aussitôt avec le rôti et son accompagnement.

C'était un excellent rôti et Peter le dévora avec un appétit d'autant plus vif qu'il n'était pas distrait par la vue de la jeune fille qui s'était retirée dans l'arrière-boutique. Elle devait l'observer car elle revint dès qu'il eut terminé.

— Vous avez du travail, aujourd'hui? s'enquit Peter tandis que la jeune fille lui servait son café.

— Pas trop et cela se voit, répondit-elle sèchement en regardant les tables vides.

— Bien sûr... bien sûr. Je voulais dire, avez-vous plus de travail que ces derniers jours?

— La maison n'était pas ouverte ces derniers jours.

— Pas ouverte? Voulez-vous dire que c'est votre premier jour?

Elle acquiesça.

— Alors, je suis votre premier client? s'écria Peter enthousiasmé.

De nouveau, elle acquiesça.

— C'est splendide! Nous devons célébrer cela, ne pensez-vous pas? Que voulez-vous prendre?

Il s'arrêta brusquement, rougissant sous le clair regard de deux yeux sombres.

— Dois-je vous donner votre note, monsieur? dit la jeune fille avec un mépris glacial.

— Ecoutez-moi un instant... implora Peter. Je suis on ne peut plus désolé. Cela a dû vous... mais vous sembliez si différente... Je veux dire... Enfin, vous me comprenez?

La jeune fille hésita un instant, puis elle sourit. Peter se sentit l'état d'âme d'un homme que l'on fait passer d'un sombre cachot à la lumière éclatante du jour.

— Merci beaucoup, dit-il humblement.

— Merci de quoi? demanda-t-elle.

— De m'avoir pardonné, répondit Peter. Je pourrai revenir, n'est-ce pas?

— C'est ouvert à tout le monde.

— Parfait! répliqua Peter. Et puisque vous n'avez pas de licence, j'apporterai mon propre fizz.

Et sur cette flèche, il la quitta.

Il est à remarquer que l'un et l'autre oublièrent complètement la note.

VI

L'inspecteur Sims était assis dans son bureau, l'après-midi suivant, quand on introduisit le professeur Wells.

Le détective le salua d'un signe de tête et le savant, reconnaissant son humeur, s'assit dans le fauteuil de cuir et bourra sa pipe sans mot dire. Il fumait depuis un moment, quand Sims se leva et commença à parcourir la pièce de long en large.

— C'est mauvais, Wells, s'écria-t-il. Je ne puis chasser ce Garcia de mon esprit, bien que, le ciel en est témoin, il y ait d'autres affaires qui attendent. Le jury a rendu ce matin un verdict de mort naturelle sur des preuves médicales... ou sur le manque de preuves, mais vous savez aussi bien que moi que tout cela, ce n'est qu'une farce légale.

— Sûr, répondit le professeur, mais ça n'est pas la faute des jurés. Du reste, je ne suis pas moi-même satisfait de cette affaire Garcia, et j'étais venu pour emprunter, si c'est possible, ce qui a été trouvé sur le corps.

— Une nouvelle théorie?

— Je pourrais à peine dire cela. Je cherche.

Sims hocha la tête et ouvrit un tiroir d'où il sortit une petite boîte de carton numérotée et datée. Il la tendit au professeur qui se leva et secoua les cendres de sa pipe.

— Merci, dit Wells. Je vous rendrai cela demain. Au fait, pourquoi ne dîneriez-vous pas avec moi, ce soir, à Russel Square ?

Sims hésita :

— Merci, j'ai peur de ne pas pouvoir. Le chef m'a chargé d'une affaire importante : un vol de perles d'une grande valeur. Cela va me prendre du temps. Mais je viendrai peut-être vous voir dans la soirée.

— Bon. Je serai seul.

Le professeur regagna son auto qui l'attendait et rentra chez lui.

Il était près de dix heures du soir quand le valet de chambre du professeur fit entrer l'inspecteur dans la bibliothèque, poussa un fauteuil près du feu et mit auprès de lui une petite table portant une boîte de cigares.

— Un porto? offrit Wells. Ou bien un brandy and soda?

— Brandy, je pense, répondit le détective, une note de fatigue dans la voix.

Wells jeta un coup d'œil au valet qui força la dose de brandy et limita l'activité du siphon.

Sims but, alluma un cigare. Puis il se tourna vers son ami :

— Eh bien! avez-vous résolu le mystère de Manuel Garcia?

Le professeur alla vers la grande table à écrire placée au centre de la pièce et revint à son fauteuil avec la boîte de carton que Sims lui avait donnée l'après-midi.

— Je n'ai rien résolu. Mais j'ai fait, du moins, des déductions qui peuvent peut-être former le point de départ d'une théorie.

— J'aimerais les connaître, dit le détective très intéressé.

— Auparavant, répondit le savant, j'ai à vous poser quelques questions pour éclaircir certaines choses dans mon esprit.

— Allez-y, mon cher professeur.

— Avez-vous trouvé, commença Wells, quoi que ce soit sur Garcia?

— Presque rien. J'ai fait enquêter dans tous les consulats de tous les Etats de toutes les Amériques et autres lieux, mais personne ne semble savoir quelque chose sur lui. Il est vrai que Garcia est un nom répandu.

— Son passeport?

— Nos registres révèlent qu'il était citoyen britannique, naturalisé avant la guerre et, auparavant, de nationalité argentine.

— Sa profession?

— Marchand.

— Cela dissimule tout ce qu'on veut. En réalité, que faisait-il?

— Dieu seul le sait. Aussi loin que nous ayons pu remonter, nous n'avons rien découvert sur lui si ce n'est qu'il payait ses factures régulièrement, était apparemment cousu d'or et vivait respectablement dans de confortables appartements. Une chose toutefois est intéressante, d'une façon négative, il est vrai. Il n'y avait parmi ses effets, aucun papier, sauf des factures, des reçus et autres pièces du même genre.

— Pas de lettres?

— Pas une seule.

— Cela peut sembler suspect, observa le professeur, à moins que cela veuille simplement dire que Garcia était un solitaire, ayant peu d'amis et, par

conséquent, peu d'occasions de correspondre. Au fait, avait-il un bureau?

— Nous n'avons pas pu le savoir.

— Et c'est tout?

— Oui, du moins pour le moment. Non compris, bien entendu, des à-côtés comme la date de son arrivée, de sa naturalisation, etc., qui ne nous aideront pas beaucoup.

Le professeur resta silencieux pendant quelques instants; puis, ouvrant la boîte, il en sortit plusieurs objets qu'il disposa sur la table basse près de l'inspecteur.

Sims la regardait faire avec attention. Il connaissait les façons méthodiques de son ami et savait que Wells aimait exposer ses raisonnements étape par étape.

— Ces choses, dit Wells, ne manquent pas d'intérêt.

— Sans doute. Autrement, vous ne les auriez pas arrangées avec tant de sollicitude, répondit le détective. Maintenant, expliquez-vous?

— Volontiers. Regardons ces objets et voyons ce que nous pouvons en faire. Cet étui à cigarettes en or indique un homme de goût, assez riche pour se l'offrir. Le mouchoir, la boîte d'allumettes, le trousseau de clefs... rien de tout cela ne m'intéresse beaucoup. Les seules choses qui m'intéressent se trouvent dans le portefeuille.

Sims prit le portefeuille de cuir, d'un modèle courant, et l'examina. De l'un des compartiments, il sortit des cartes de visite portant le nom de Garcia et son adresse; d'un autre, plusieurs timbres-poste. Le portefeuille renfermait encore seize livres et dix shillings. Rien d'autre ne s'y trouvait à l'exception de deux morceaux de papier sur chacun des-

quels était le dessin de ce qui semblait être un échiquier et qu'accompagnaient quelques mots griffonnés.

— J'ai vu tout cela quand on me l'a apporté et ça ne m'a pas semblé intéressant, ni important, remarqua Sims.

— Je n'ai pas considéré ces différentes choses comme importantes, du moins au premier abord, dit Wells. Négligeons l'argent et les cartes, mais les deux morceaux de papier, qu'en dites-vous?

— Ce sont des grilles de mots croisés, répondit le détective. Garcia faisait évidemment partie des milliers de gens qui sont atteints de cette manie.

— Avez-vous déjà essayé d'en faire? demanda Wells.

— Non, je n'ai pas de temps pour ces sortes de choses. Je vous dirai d'ailleurs que cela m'a toujours semblé être une distraction stupide.

— Parce que vous n'en avez jamais fait. Je pensais ainsi jusqu'à ce que l'on m'ait persuadé d'essayer, je me suis alors rendu compte combien c'était passionnant.

— Très possible, mais je ne vois pas de rapport avec la mort de Garcia.

— Regardez le plus grand des deux dessins, dit le professeur.

Sims prit le papier sur lequel on avait dessiné à l'encre un de ces arrangements de carrés noirs et blancs, comme on en peut voir dans presque tous les journaux. Au-dessous de la grille étaient écrits des chiffres et des mots.

— Je ne vois rien à tirer de cela, dit le détective au bout d'un moment.

Le professeur ricana :

— Je penserais comme vous, sans doute, si je

n'avais déjà fait des problèmes similaires. Sans cela je n'aurais certainement jamais trouvé la signification de celui-ci. Combien de fois dans votre carrière avez-vous eu à vous occuper de messages chiffrés ou des cryptogrammes?

— Très souvent, répondit sèchement le détective. Vous croyez qu'il s'agit de quelque chose de ce genre?

— Je le pense.

— Comment vous en êtes-vous aperçu?

— Comme je l'ai déjà dit, par pur hasard. J'avais examiné les différents objets que voici et n'avais rien appris de neuf. Je regardais cette grille en pensant à autre chose quand, je suppose, une partie de mon cerveau commença machinalement à essayer de trouver les mots qui convenaient aux vides, à l'aide des clefs données. Je n'entrerai pas dans le détail de mes essais. Je vais essayer de me limiter aux points essentiels.

« Je dois d'abord vous dire qu'il y a plusieurs sortes de problèmes de mots croisés. Dans certains d'entre eux, les clefs qui vous sont données pour trouver les mots à mettre dans les carrés blancs sont eux-mêmes des mots seuls. Par exemple, animal pourra signifier « mouton », « chat » ou « éléphant », suivant le nombre de lettres nécessaire pour remplir l'espace blanc correspondant. Bien entendu, j'ai pris un exemple d'une extrême simplicité pour expliquer ce que je veux dire. D'autres combinaisons, beaucoup plus intéressantes et difficiles, dépendent de l'ingéniosité des clefs données ainsi : « Collège célèbre qui, renversé, donne une lettre musicale », a pour solution ETON qui donne à l'envers NOTE.

— Ingénieux, commenta Sims.

— Oui. Et certaines de ces clefs sont beaucoup plus compliquées. Pour en revenir au problème de Garcia, je vous dirai que nombre de journaux donnent des prix non seulement pour la solution exacte des problèmes publiés, mais aussi pour des problèmes originaux que leur soumettent les lecteurs en vue de la publication. Comme vous le pouvez voir, le problème que vous tenez est intitulé : « Mots croisés pour la *Gazette*. » L'autre, problème de mots croisés pour le *Star*, aurait pu être encore plus intéressant, mais malheureusement, bien que la grille ait été dessinée, il n'y a pas trace de clefs. Voyons ce que peut nous apprendre le problème de la *Gazette*. Dans ces problèmes, la marche à suivre consiste ordinairement à travailler votre liste de clefs jusqu'à ce que vous trouviez un mot correct pour l'une d'elles. Vous écrivez alors le mot que vous avez choisi (c'est-à-dire la solution de la clef) dans les cases blanches correspondantes. Puis, vous essayez de trouver les mots voisins et, chaque mot que vous trouvez, s'il est juste, vous aide à trouver les autres. Vous suivez?

— Très bien, dit Sims. Cela ne diffère pas beaucoup de certains genres de messages chiffrés, où chaque lettre que l'on trouve aide à découvrir le reste.

— Exactement. Après m'être cassé la tête sans résultat, je commençai à penser que Garcia devait être particulièrement fort ou bien qu'il avait écrit par jeu des clefs sans rimes ni raison. Mais alors, pourquoi avoir écrit en tête « Pour la *Gazette* »?

« Soudain, il me vint une idée : si le problème tout entier n'était simplement que le véhicule d'une sorte de message secret? C'était original; se servir d'un amusement anodin pour dissimuler une

correspondance secrète. Avec ce système, quelqu'un peut communiquer avec un complice sans que personne ne s'en doute.

— Vous pensez donc que Garcia avait des complices? Mais pour quelle entreprise clandestine?

— Vous jugerez de cela vous-même, mon cher inspecteur. Je continue. Quand je me fus rendu compte que ce n'était pas un problème ordinaire et que les clefs données cachaient tout simplement un message, je ne tardai pas à en trouver le secret. Garcia ou, sinon lui, l'homme qui inventa la méthode dont il se servit, avait supputé, évidemment, que la plupart des gens croiraient avoir affaire à un problème de mots croisés ordinaire, mais qu'il en était d'autres plus perspicaces...

— Comme vous, interrompit Sims.

— Si vous voulez. Aussi inventa-t-il une complication supplémentaire. Il fit des clefs suffisamment obscures pour décourager les chercheurs les plus opiniâtres. Je suis tombé dans le piège. J'essayai de trouver le sens de clefs telles que « Loser of race » ou « Must be done » (1) et de les combiner en mots adéquats. C'est là que je me suis trompé. Il me vint enfin une idée à laquelle j'aurais dû penser bien avant. Le fondement de tout chiffre digne d'intérêt doit être son alphabet et cet alphabet doit être également connu du lecteur ou destinataire, et de l'auteur ou expéditeur. En d'autres termes, il ne doit pas varier comme il le ferait s'il dépendait de solutions plus ou moins fantaisistes de clefs... J'ai peur de vous ennuyer, mon cher ami, mais j'essaye de vous montrer comment je suis arrivé à la conclusion que je vais vous soumettre.

---

(1) « Perdant de race » et « Doit être fait ».

— Continuez, dit Sims. Je réserve mes commentaires jusqu'à ce que vous ayez terminé.

— J'ai presque fini, reprit le professeur. Dès que je me fus rendu compte que l'inventeur du chiffre avait été assez habile pour mettre quelque chose d'évident dans quelque chose d'obscur, je commençai à mieux comprendre... Comme dans tous les mots croisés, les clefs étaient divisées en « horizontalement » et « verticalement », chacune portant un numéro. Maintenant, prenez le n° 1 horizontalement, la clef est : « Loser of race. » Puisque c'est le n° 1, prenez la première lettre et vous aurez « L ». Dans la clef numérotée 8, qui est la seconde de la colonne, prenez la deuxième lettre et vous aurez « A », le A de « Same ». Pour ne pas perdre de temps, je vous dirai que les lettres données par les clefs « horizontalement » forment la ligne suivante.

Wells prit une feuille de papier et écrivit :

LASTWARNINGIF

— Maintenant, poursuivit-il, il n'est pas difficile de scinder ces lettres en mots et l'on peut lire : « Last Warning if. » Mais ici, l'ingénieux inventeur me dérouta de nouveau par un stratagème d'une absurde simplicité, mais suffisamment efficace toutefois pour me retarder. Enfin, je compris : horizontalement, le chiffreur prenait la première lettre de la première clef, la seconde lettre de la deuxième clef, la troisième lettre de la troisième clef et ainsi de suite; mais arrivé à « verticalement », il commença tout simplement par l'autre bout : il prit la dernière lettre de la première clef, l'avant-dernière lettre de la seconde clef, etc...

— C'est très clair, observa Sims. Et quel est le message complet?

Wells traça quelques mots avec son crayon et tendit la feuille de papier à l'inspecteur qui lut :

Last warning if pearls not given up to day you die (1).

— Garcia semblait avoir l'habitude d'envoyer des lettres quelque peu vives à ses amis, dit Sims au bout d'un instant.

Le professeur secoua la tête :

— Je ne crois pas que Garcia ait écrit ce message pour l'envoyer à quelqu'un; je crois plutôt que quelqu'un le lui a envoyé.

— *By Jove !* Vous avez raison ! s'écria Sims. Quel idiot j'étais ! Nous avons eu à examiner quelques-uns de ses chèques remis à la banque et l'écriture des clefs est totalement différente de celle des chèques. Au fait, je ne vous ai pas parlé de son compte en banque?

— Non.

— Le rapport est arrivé comme vous veniez de partir. Garcia, paraît-il, avait une somme respectable à son crédit — à peu près sept mille livres — et chose singulière, tout en argent liquide. Je veux dire qu'il faisait des versements et gardait toujours l'argent à son compte courant. Le directeur de la banque lui avait une fois suggéré qu'il pourrait le mettre en dépôt rapportant intérêt ou acheter des titres, mais Garcia le pria — en termes extrêmement courtois — de se mêler de ses affaires.

— Très intéressant, dit le professeur. Cela prouve

---

(1) Dernier avertissement : si les perles ne sont pas remises aujourd'hui, vous mourrez.

que Garcia voulait pouvoir retirer son argent à la minute même où il le désirerait.

— J'étais arrivé à la même conclusion, dit Sims gravement.

Le professeur éclata de rire :

— J'admets que c'est constater l'évidence ; mais ce n'est pas toujours inutile. Je continue : le mot : *Gazette*, je suggère qu'il était mis pour Garcia. Et le mot Star pour désigner la personne qui avait envoyé le message et à qui Garcia était en train de répondre.

Sims approuva pensivement :

— Cet homme — si c'est un homme — qui envoie des messages aussi péremptoires m'intéresse beaucoup, remarqua-t-il. Le mot « Star » suggère un supérieur, idée étayée par le fait qu'il ordonnait à Garcia de faire quelque chose sous menace de mort.

— J'étais arrivé à la même conclusion, dit le professeur gravement.

Sims se mit à rire, puis reprit :

— D'abord, cher professeur, laissez-moi vous féliciter de ce que vous avez fait. C'est un très beau travail.

— Dû surtout à la chance et à la patience...

— Pas du tout ! La patience est très utile quand on a un problème à résoudre, mais vous avez su voir qu'il y avait un problème à résoudre, ce qui est beaucoup plus.

— Et que concluez-vous du message ? demanda Wells.

— Je conclus ceci : Garcia était en rapport avec un voleur de perles d'une grande valeur : ou bien il les lui déroba, ou bien elles vinrent en sa possession d'une autre façon. Il était l'agent d'une per-

sonne ou de personnes à qui il aurait dû remettre les perles. Au lieu de cela, il les garda et en conséquence fut menacé de mort. Ce qui arriva alors est assez vague. Il est possible qu'il ait refusé de donner les perles ou, tout simplement, qu'il ait ignoré la menace. Le fait qu'il avait une grille vide de mots croisés dans sa poche suggère qu'il avait d'abord l'intention de répondre par ce moyen, puis il changea d'idée. Toutefois, la menace semble avoir été réelle, car il est certain que nous l'avons trouvé mort. Bien sûr, je peux me tromper, mais ce sourire sur ses lèvres...

— Je sais. La Mort Souriante, interrompit le professeur. Laissez-moi vous dire un mot à ce sujet : vous savez que j'ai examiné le corps ?

— Oui ?

— Eh bien ! j'ai remarqué une chose qui a échappé au médecin légiste, et que je cherchais.

— Que vous cherchiez ?

— Oui, à la suite de votre mention de la Mort Souriante.

— Et qu'avez-vous trouvé ?

— J'ai trouvé une petite marque sur le cou de Garcia, juste derrière l'oreille gauche. Une marque presque invisible, comme celle d'une piqûre d'aiguille. Ce n'est qu'à l'aide d'une puissante loupe qu'on peut la voir distinctement. Je dois vous dire pourquoi je cherchais une telle marque. Mais, pour l'expliquer, je dois faire une légère digression. Avez-vous entendu parler de l'akke ?

— Jamais, répondit Sims.

Le savant continua :

— L'akke, que certains appellent akee, est le fruit d'un petit arbre d'origine africaine, très commun maintenant dans les Indes Occidentales.

L'akke ou akee est un poison mortel et l'on sait très peu de chose à son sujet. On croit que les indigènes s'en servent dans leurs mystères et sans doute dans ce culte étrange appelé Voodoo, dont presque rien n'est connu parmi les blancs. Je ne vais pas vous décrire mes recherches à ce sujet, elles ne représentent qu'un à-côté d'une autre question. Ce qui concerne le cas qui nous occupe, c'est ceci : je crois avoir trouvé l'explication du bizarre sourire observé sur le visage mort de Garcia. Cependant je dois avouer que je ne risquerais pas ma réputation scientifique sur l'exactitude de ma théorie.

Sims sourit :

— Votre réputation scientifique est suffisamment assise pour soutenir quelques chocs. Dites-moi votre théorie, si je ne suis pas trop profane pour la comprendre.

— Il n'est pas besoin de connaissances techniques, assura le professeur. Je crois qu'un sourire semblable à celui appelé par vous la Mort Souriante peut être produit, dans certaines circonstances, par un composé de strychnine et d'akke.

Sims réfléchit quelques instants.

— Mais, n'est-ce pas un fait que la strychnine demande du temps pour agir ? observa-t-il.

— Point très important, reconnut le professeur. Je me propose de faire demain certaines expériences. Je n'ai pas d'akke à ma disposition; mais j'ai les notes que j'ai prises au cours de mes précédentes recherches. Bref, j'espère trouver qu'une combinaison d'akke et de strychnine, et aussi peut-être d'un autre ingrédient, peut causer une mort instantanée, accompagnée de cette forme modifiée de

convulsions de la face que vous avez appelée la Mort Souriante.

— Si cette idée est juste, nous avons progressé dans nos investigations, déclara l'inspecteur.

— Il reste, ajouta le professeur, la question de savoir comment le poison fut injecté dans le cou de Garcia. En passant, je crois que la mort par la cause que j'ai suggérée présente des symptômes qui permettent de l'attribuer à un arrêt du cœur.

— Occupons-nous des moyens par lesquels Garcia a pu recevoir la piqûre mortelle, dit Sims. C'était une nuit de brouillard et il y avait peu de gens dans les parages : il a pu être frappé à l'aide d'un mince stylet trempé dans le poison?

— C'est possible, répondit Wells. Mais Garcia, bien que n'étant pas un athlète, était un homme alerte et nerveux; il aurait pu se défendre. Et après avoir reçu une menace comme celle que contenait ce message, ne pensez-vous pas qu'il devait être sur ses gardes?

— Oui, admit Sims. Qu'est-ce alors, selon vous, qui le tua?

— Un dard.

— Lancé par une sarbacane?

— A peu près. Mais pas par la sarbacane employée par les indigènes.

— Quoi donc alors? Un pistolet à air comprimé?

— Cela y ressemble, mais je préfère un fusil à vent.

— Un fusil à vent? C'est plus encombrant et plus difficile à dissimuler qu'un pistolet à air comprimé.

— Le genre ordinaire de fusils à vent, oui, mais pas celui auquel je pense.

— *By Jove!* s'écria l'inspecteur. Vous avez raison... un genre de canne, n'est-ce pas?

— Exactement. Un fusil à vent imitant une canne n'éveillerait les soupçons de personne et l'extrême longueur du canon en fait une arme extrêmement précise.

Sims se leva et arpenta la pièce en silence. Puis il se tourna vers le professeur et le regarda bien en face :

— Qu'est-ce qui vous fait le soupçonner?

— Soupçonner qui? demanda innocemment le professeur.

— Gregory Marle!

Le professeur sourit.

— La façon dont vous suivez la marche des pensées des autres est remarquable.

— Ne vous inquiétez pas de cela, répondez-moi.

— Vous rappelez-vous ma remarque accidentelle sur ce que Marle avait une canne très intéressante?

— Ce sont, en général, vos damnées remarques accidentelles qui sont les plus importantes, grommela le détective.

— Merci, mon cher inspecteur. D'une façon ou d'une autre, Mr. Marle m'a déplu dès le premier abord. Ses façons sont charmantes et je suis prêt à admettre qu'il pourrait, comme acteur, rendre des points aux plus fameuses vedettes de nos théâtres. Mais n'avez-vous pas été frappé par le fait qu'il était un peu — juste un tout petit peu — trop désireux de sacrifier ses propres sentiments en attribuant le meurtre de Garcia à son assistant, Gerald Foster?

— Non, dit franchement Sims, absolument pas. Si Marle est un bandit, il m'a bien mis dedans.

— C'est un succès pour lui, constata Wells. Je ne prétends pas, remarquez-le, que tout cela m'est venu à l'esprit du premier coup, mais j'ai été légè-

rement surpris par deux choses. La première est qu'un homme ayant les goûts et les habitudes de Marle se soit occupé à lire de près les informations sur les crimes dans tout le journal. La seconde est que, bien qu'il parût se faire violence pour accomplir son devoir de citoyen, il ait donné beaucoup de détails précis et circonstanciés permettant d'accuser le jeune homme.

— Maintenant que j'y pense, il a, en effet, appuyé un peu trop, admit Sims.

— Bien que ce qui arriva ensuite n'eût, en apparence, aucun rapport avec l'affaire, ce fut quand même assez intéressant. Vous vous souvenez que, dans son agitation, le cher vieil homme laissa tomber sa canne?

— Oui. Etait-ce aussi un geste préparé?

— Pas du tout. Ce fut tout à fait un accident et un accident qui ne dut pas plaire beaucoup à Mr. Marle s'il est ce que je crois. Juste à ce moment je regardai la canne dont j'admirai le très bel ébène. Elle tomba et roula à mes pieds; sans autre raison que la plus élémentaire courtoisie, je la ramassai. L'ébène, comme vous le savez, est un des bois les plus lourds. A ma surprise, cette canne me parut beaucoup moins pesante qu'on était en droit de s'y attendre.

— Mais une canne-fusil, avec son mécanisme, n'est pas précisément légère, objecta Sims.

— Je le reconnais. Mais elle est *comparativement* légère, sauf à la poignée. Une canne d'ébène massif de cette taille aurait été plus lourde qu'un fusil à vent.

— Ainsi, vous pensez que Marle a tué Garcia avec un dard empoisonné?

— Je pense que Marle, ou bien l'a tué, ou bien l'a

fait tuer. J'imagine que l'on s'est servi d'un dard avec une longue pointe très acérée. Cette pointe seule pénétra dans le cou de Garcia et, une fois qu'il fut à terre, rien ne fut plus facile que de retirer le dard, ne laissant ainsi pratiquement rien qui pût éveiller le soupçon.

Sims regarda pensivement le professeur.

— Même si votre théorie est juste, fit-il remarquer, elle n'est pas suffisamment évidente pour nous permettre de rattacher Marle à ce crime, même lointainement.

— Certainement non, admit le professeur.

— Ce qui me donne une idée, poursuivit l'inspecteur avec calme, du nombre de choses que vous ne m'avez pas dites.

Wells éclata de rire :

— Je vous assure...

— N'assurez rien, interrompit Sims. Je sais que vous aimez toujours garder une ou deux cartes dans votre manche.

— Ce n'est pas cela, protesta le professeur. Mais je n'aime pas dire les choses à moitié : vous agissez de même d'ailleurs. Pour le moment, je dois reconnaître que je suis comme un homme dans une chambre obscure, cherchant la clef de la porte, mais je désirais que vous fussiez au courant du message chiffré et du reste.

Il y eut un silence.

— Supposons un instant que vous ayez raison, reprit Sims. Si Gregory Marle a tué Garcia, que diable pouvait bien être son mobile?

— C'est ce que nous avons à trouver, répondit Wells. Encore un peu de brandy, mon cher ?

VII

Roger Kent était bien décidé à aider de tout son pouvoir les autorités dans leurs efforts pour élucider une affaire telle que la mort de ce Garcia.

Il était intolérable qu'un doux vieillard comme Gregory Marle se trouvât mêlé à de semblables événements; il était plus encore intolérable qu'un misérable comme Garcia eût imposé sa poursuite insultante à une jeune fille aussi jolie et aussi modeste que Pamela Fayne. Bien sûr, Garcia était mort et la jeune fille n'avait plus rien à redouter de lui, mais ce qui était arrivé une fois pouvait se produire à nouveau et Mr. Marle était trop candide pour se rendre compte des dangers que court une jolie jeune fille dans le Londres actuel.

Il y avait, évidemment, le jeune Foster : Roger ne pouvait s'empêcher de le trouver sympathique, Ce garçon avait, certes, du courage et de la loyauté, mais il était beaucoup trop jeune et inexpérimenté pour donner une protection efficace. Et puis, une complication pouvait surgir. Pamela Fayne serait certainement reconnaissante à Foster de son intervention opportune et ferait bien de l'être. Mais Foster pourrait se méprendre sur sa gratitude et y voir quelque chose de plus et devenir ainsi à son tour un ennemi, quoique d'un genre tout différent.

Non, décréta Roger, tout ceci demande le minis-

tère désintéressé d'un homme plus expérimenté et plus âgé... pas trop âgé...

Bref, Roger se trouva nombre d'excellentes raisons pour aller visiter la boutique de Mr. Gregory Marle.

Il s'ensuivit une comédie qui eût assez diverti un spectateur désintéressé, mais dont l'humour était perdu pour les acteurs.

Le matin qui suivit la conversation entre Wells et Sims, Roger sortit de chez lui et, ne désirant pas arriver trop tôt à la librairie, marcha sans hâte jusqu'à Marble Ach. Il sauta dans un autobus en haut d'Oxford Street et gravit les degrés qui conduisaient à l'impériale.

Pendant ce temps, Peter Felle, habillé avec un grand soin, sortait également de chez lui. Après avoir tenu conseil avec lui-même, il avait décidé qu'aucune raison valable ne s'opposait à ce qu'il prenne son lunch dans l'aimable établissement nommé Claribel où il résolut d'opérer une entrée discrète vers midi et demi. Il ne devait pas s'attendre à être, cette fois encore, le seul client, réflexion qui ne lui causa pas une joie sans mélange. Bien sûr, il désirait pour « elle » que son commerce soit prospère, mais l'idée que des jeunes gens de passage pourraient lui lancer des regards admiratifs en recevant leur nourriture de ses jolies mains, était moins agréable.

Dans Bond Street, il acheta des fleurs (des fleurs qui aillent avec du bleu, vous voyez ce que je veux dire?), puis il prit Oxford Street où il grimpa dans un autobus arrêté momentanément dans un embouteillage.

Quelque peu gêné par la grande boîte de carton qu'il avait sous le bras, il trébucha comme l'autobus

repartait, et s'assit presque sur les genoux du seul autre occupant de l'impériale.

— Oh! je vous demande pardon! dit-il.

— Il n'y a pas de quoi! répondit l'autre gaîment. Bonjour, Peter.

— Oh! Roger?

— Je le crois, répondit celui-ci avec calme.

— La chasse aux livres, comme d'habitude ? demanda Peter en s'asseyant.

Roger approuva. Peter réfléchit.

— Quelle belle matinée! fit-il judicieusement.

— En effet.

Il y eut un silence. Peter cherchait en son esprit un sujet de conversation.

— Je pensais à cette affaire Garcia, déclara-t-il, mensongèrement.

— Ah! dit Roger.

— Etrange affaire...

— Très étrange...

— Rien de nouveau, je suppose?

— Si, répondit Roger, se souvenant que Peter était dans le secret; il fallait donc être loyal avec lui.

Roger raconta brièvement la réunion de Scotland-Yard et le témoignage du vieux libraire.

Comme le récit finissait, l'autobus atteignit le coin de Tottenham Court Road et Roger se leva.

Peter l'imita et ils descendirent ensemble.

— Et voilà, dit Roger en gagnant le trottoir.

— Et voilà... répéta pensivement Peter. Ainsi tu as revu la jeune fille. C'est curieux que tu sois allé juste dans cette librairie.

— Les coïncidences sont plus fréquentes que nous le croyons, comme dirait l'inspecteur Sims, répondit Roger froidement.

— Oh! bien sûr, admit Peter avec politesse. Mais, n'est-ce pas, c'est passionnant d'être ainsi autorisés à aider la police... et tout, quoi.

Roger sourit. Peter rectifia :

— Disons, si tu préfères, autorisés à *essayer* d'aider la police. Mais Sims et le professeur ne nous auraient pas dit tout ce qu'ils nous ont dit s'ils n'avaient pas pensé que « nous » pourrions leur être utiles.

Ce « nous » poussa Roger à s'excuser.

— J'aurais dû te mettre au courant plus tôt...

— C'est très bien ainsi, mon vieux, assura Peter. Du reste, je suis assez occupé en ce moment par d'autres choses...

Le regard de Roger se posa sur le carton portant le nom du fleuriste.

Peter prit l'offensive :

— J'aimerais bien voir ce Mr. Marle et le jeune Foster, dit-il. Le magasin est près d'ici, n'est-ce pas?

Roger acquiesça.

— J'ai près d'une heure à perdre, continua Peter. Pourquoi ne pas y aller?

Roger hésita une seconde. Mais après tout il n'y avait aucune raison pour s'y opposer.

— Si tu veux, répondit-il avec détachement. D'ailleurs, j'ai presque promis à Mr. Marle de l'aller voir, lui et ses livres.

Les deux amis se dirigèrent vers le lieu où Mr. Gregory Marle, libraire, officiait.

Roger entra le premier et fit un signe amical à Foster qui se leva.

— Bonjour, dit Roger. J'ai entendu parler de vous... je suis Roger Kent.

— Je sais, répondit Foster. Mr. Marle me l'a dit et je me souviens que vous êtes déjà venu.

— Mr. Marle m'a demandé de lui rendre visite, reprit Roger. Et voici un de mes amis, Mr. Peter Felle... Il était avec moi quand nous trouvâmes Garcia.

Le visage de Foster s'assombrit.

— Cette brute... Mais je suppose qu'on ne devrait pas l'injurier maintenant qu'il est mort... Mort douce, d'ailleurs, il a eu de la chance... Moi aussi, d'ailleurs. Je m'étais querellé avec lui; cela avait paru bizarre; mais, vous devez le savoir, Mr. Marle a été à la police et a répondu de moi.

Roger fut étonné, mais crut comprendre : le vieux libraire avait raconté à sa façon, l'entrevue de Scotland-Yard; sans doute pour épargner à son jeune assistant une anxiété inutile.

— Est-ce que Mr. Marle est là? demanda Roger.

Foster secoua la tête.

— Malheureusement non. Il m'avait dit qu'il pensait que vous viendriez, mais il a dû aller à une vente qu'il ne pouvait manquer. Il m'a chargé de vous dire combien il était contrarié et de vous montrer le magasin si vous le désiriez.

— Très volontiers, répondit Roger.

Foster se dirigea vers les rayons de livres et Peter lui-même, qui s'apprêtait à montrer un intérêt poli, fut gagné par l'enthousiasme avec lequel le jeune homme maniait les volumes, faisant remarquer la beauté d'une gravure, la pureté d'une typographie et l'histoire de telle édition originale acquise sous le nez même d'un concurrent.

Roger, bien que profondément intéressé par les livres, ne perdait pas de vue qu'en continuant la visite, ils se rapprochaient des bureaux particuliers où sans doute une jeune fille charmante était penchée sur un pupitre.

— Et voici le bureau de Mr. Marle, dit enfin Foster. Lui et miss Fayne travaillent ici.

Il ouvrit une porte, et Roger trouva que l'intérêt des magasins disparaissait soudainement, tandis que ses yeux contemplaient une pièce vide.

— Ils sont sortis tous deux aujourd'hui, expliqua Gerald Foster avec détachement. Comme je vous l'ai dit, Mr. Marle s'est rendu à une vente. Quant à miss Fayne, elle est au British Museum, se documentant sur le régime féodal. Nous faisons ce genre de travail pour certains clients très spéciaux, expliqua-t-il en réponse au regard surpris de Roger. Cela ne fait pas réellement partie de notre travail, mais parfois un client veut faire une collection de livres se rapportant à une époque déterminée et nous demande de l'aider. Bien entendu, ajouta-t-il en riant, nous lui présentons une note de frais assez élevée.

— Evidemment, dit Roger. Maintenant, il faut que nous partions. Merci beaucoup de nous avoir guidés.

— J'en ai été ravi. Et revenez bientôt, Mr. Marle sera heureux de vous voir, répondit Foster.

— Tout à fait charmant ce garçon, remarqua Peter quand il se retrouva dans la rue avec Roger.

— Tout à fait, répondit ce dernier. Et maintenant si nous allions déjeuner?

Peter hésita. Roger se souvint du carton.

— Peut-être as-tu un engagement?

Peter avait remarqué la diminution soudaine de l'enthousiasme littéraire de son ami quand il avait appris que Pamela Fayne était absente.

— Je comptais aller dans un petit restaurant charmant que j'ai découvert dans ce quartier. Viens-y avec moi, répondit-il.

— Je ne voudrais pas te déranger... dit Roger.

— Tu ne me déranges nullement. C'est par là...

Pendant un moment, ils marchèrent en silence. Puis Peter, ne pouvant se contenir plus longtemps, se mit à raconter sa visite au restaurant Claribel.

— Cela paraît être un endroit agréable, dit Roger sans autre commentaire.

— Je suppose que tu me crois fou, reprit Peter avec franchise. Mais cette jeune fille est si... si différente... tu vois ce que je veux dire?

Roger fut plein de sympathie. Différente... C'était juste le mot qui s'appliquait à Pamela Fayne. En quoi différait-elle de milliers d'autres jeunes filles? Cela, il ne pouvait ni l'expliquer ni se l'expliquer, mais elle était différente!

Cependant, il était curieux de voir la jeune personne qui avait produit une impression analogue sur l'inflammable Peter. Bien entendu, elle ne pouvait être comparée à Pamela...

— Je comprends très bien, mon vieux, dit-il cordialement.

Bientôt, ils arrivèrent au Claribel. Un peu agité, Peter ouvrit la porte.

La pièce était vide; de l'arrière-boutique, leur parvint une voix qui disait :

— Dépêche-toi, Bel, et qui ajouta quelque chose plus bas.

Puis il y eut comme un rire étouffé. Puis le visage de Peter s'illumina : la jeune fille qu'il avait essayé de décrire à son ami s'avançait vers eux.

— Bonjour, dit Peter, en souriant gauchement.

La jeune fille devint un peu rouge, mais elle répondit sans embarras manifeste :

— Bonjour.

— J'ai amené un ami voir votre délicieuse ins-

tallation, expliqua Peter, en donnant un léger coup de coude à Roger.

Celui-ci s'inclina et la jeune fille l'enveloppa d'un rapide regard.

— Merci beaucoup, répondit-elle. Plus nous aurons de clients, mieux cela vaudra, vous savez.

— Oh! bien sûr... dit Peter un peu déconcerté par le ton.

— Votre restaurant est très bien situé ici, remarqua Roger qui sentait la nécessité de dire quelque chose.

Il s'arrêta avec un léger mouvement, car, de l'arrière-boutique venait de surgir une autre jeune fille qui s'assit très posément à une table et se mit en devoir d'étudier le menu. C'était Pamela Fayne.

Prenant soudain conscience que son ami et la première jeune fille le regardaient avec étonnement, Roger se sentit prêt à tout et cela se traduisit chez lui par une froide détermination.

Traversant rapidement la pièce, il s'arrêta devant la table de Pamela.

— Miss Fayne, je crois ? dit-il. Puis-je me présenter? Je suis Roger Kent. Mr. Marle avait eu l'amabilité de me demander de venir lui rendre visite... Ce que j'ai fait ce matin, mais je vous ai manqués tous deux. Alors, vous voyant ici, j'ai pensé que je pouvais me permettre...

Ayant mené à bonne fin cette harangue, Roger sourit à la jeune fille, dont le clair regard ne l'avait pas quitté.

Il est inutile de dire qu'elle l'avait reconnu, bien qu'il ne s'en doutât pas. Lors de leur brève et dramatique rencontre nocturne, elle lui avait lancé un de ces regards fugitifs qui suffisent à une femme pour prendre une photographie mentale très nette.

— En effet, mon tuteur m'a parlé de vous, monsieur, répondit-elle. Mais je ne m'attendais guère à vous rencontrer ici...

Peter aussitôt intervint :

— Voici comment les choses se sont passées, miss Fayne. Mon ami Roger m'a emmené voir Mr. Marle ce matin et Mr. Foster nous a montré des livres passionnants. Moi, en retour, j'ai parlé à Roger de ce lieu charmant et... nous voici.

— Ce bavard a nom Peter Felle, dit Roger à Pamela.

Celle-ci sourit.

— Il me semble que c'est mon tour de faire des présentations, Bel, viens par ici... Voici le capitaine Kent... Et voici, je crois, ton premier client, Mr. Peter Felle. Mr. Felle, capitaine Kent, voici miss Claribel Dene qui a décidé de faire fortune avec ce restaurant.

— Si j'en juge par ce que j'ai mangé hier, je crois qu'elle réussira, dit Peter.

— Et qu'avez-vous mangé hier? demanda Bel négligemment.

— Je n'en ai pas la moindre idée, répondit Peter; mais c'était excellent.

Les jeunes filles rirent et Bel se tourna vers l'arrière-boutique et appela :

— Bessie! Veux-tu venir une minute?

Alors, apparut une robuste jeune fille au visage couvert de taches de rousseur que Bel présenta comme étant Bessie Marchant, sa complice dans l'art de voler les clients.

— Pour le moment, déclara miss Marchant sèchement, je crois que ce sont les clients qui nous volent...

Bel éclata de rire.

Peter, qui ouvrait son carton, sursauta soudain, horrifié :

— Seigneur! je n'ai pas payé mon addition hier!

Ils riaient encore quand Pamela, du geste, leur imposa silence :

— Chut! voici des clients!

Bessie battit en retraite et Roger, avec une remarquable présence d'esprit, s'assit à la table de Pamela, tandis que Peter, posant son carton, s'asseyait à une autre table et commençait à étudier le menu. Bel se tourna vers la porte. Un homme entrait.

Il était de large carrure, dans un complet bleu marine. Il portait une forte moustache et était coiffé d'un chapeau melon.

— Miss Claribel Dene? demanda-t-il, sortant un papier plié de sa poche et s'exprimant avec un fort accent cockney.

— C'est moi, répondit Bel.

L'homme l'enveloppa d'un regard inquisiteur.

— Vous êtes la propriétaire de ce restaurant?

— En effet, mais pourquoi...

Il l'interrompit :

— Je suis le sergent détective Moriss, de Scotland-Yard. J'ai un mandat de perquisition pour rechercher ici des objets volés.

Bel sursauta :

— Mais vous ne pensez pas...

Le détective, les paroles officielles prononcées, s'adoucit, ôta son chapeau et révéla une chevelure d'un roux vif.

— Ne vous inquiétez pas, miss. Nous ne vous suspectons pas. Vous n'êtes ici que depuis quelques jours. Cela se rapporte à votre prédécesseur. Peut-être l'avez-vous vu?

— Non, jamais, expliqua Bel. Je crois qu'il avait

ici un bureau pour une affaire qu'il devait monter et qu'il ne monta pas pour une raison quelconque. C'est l'agent de location qui me l'a dit.

— Savez-vous s'il habitait ici?

— Il avait acheté, je crois, un bureau et quelques autres choses, mais il les enleva avant que nous n'arrivions. Cela s'est fait très rapidement.

— Vous n'avez pas entendu prononcer son nom?

— Si. Attendez... Un nom étranger... Ah! j'y suis! Esteban, il s'appelait Esteban.

— Très bien. Du reste, on change de nom suivant les nécessités de l'entreprise que l'on fait... Mais je ne veux pas vous déranger plus longtemps, miss. Je vais juste jeter un coup d'œil dans l'établissement...

Sur ces bonnes paroles, la visite commença. Si le détective manquait de distinction, il ne manquait pas d'habileté. Avec une rapidité étonnante, il examina chaque coin de la salle de restaurant, l'office et la cuisine et même l'arrière-cuisine. Enfin, il se déclara satisfait et prit congé de Bef en lui assurant qu'elle n'aurait à l'avenir rien de semblable à subir.

Quand la porte se fut refermée derrière lui, Roger, qui était assis près de la devanture, souleva un coin du rideau et suivit du regard le corpulent personnage qui descendait la rue.

Le déjeuner fut d'autant plus gai que plusieurs « authentiquement vrais clients », comme les appelait Peter, entrèrent et semblèrent apprécier les plats qui leur furent servis.

Le moment vint où Peter sentit qu'on ne pouvait décemment rester plus longtemps et il proposa à Roger de partir, suggestion qui fut accueillie avec plus d'empressement qu'il ne l'escomptait, car Pa-

mela et Roger tenaient à voix basse une conversation animée. Peter, de son côté, avait réussi à persuader Bel d'accepter ses fleurs.

Une fois dehors, Roger saisit le bras de son ami et l'entraîna rapidement vers un taxi, l'y poussa et y entra lui-même.

— Vite! à la cabine téléphonique la plus proche! lança Roger.

Et quand le taxi s'arrêta, il bondit au dehor.. et s'enferma pendant plusieurs minutes dans a cabine.

— Scotland-Yard! dit-il au chauffeur en regagnant sa place.

— Qu'y a-t-il donc? demanda Peter tout surpris.

— Je veux parler à Sims du détective, répondit brièvement Roger.

— Mais il est probablement au courant, objecta Peter, puisque c'est un sergent de Scotland-Yard.

Roger haussa les épaules.

— Cet individu n'est pas plus détective que toi!

VIII

Roger, en téléphonant à Scotland-Yard, avait eu la chance de parler à Sims qui, apprenant ce qui était arrivé, lui avait demandé de venir aussitôt. Ensuite, Sims téléphona à Russel Square et fit la même demande au professeur Wells. Aussi, quand le taxi des deux jeunes gens atteignit Scotland-Yard, Roger, en payant le chauffeur, vit arriver la grosse voiture du professeur.

Wells conduisit Roger et Peter vers le bureau de l'inspecteur qui les reçut aussitôt.

— Eh bien! pourquoi m'avez-vous donc convoqué? demanda le savant.

— Le capitaine Kent a des nouvelles à nous communiquer, répondit Sims.

— Grâce à Peter, répondit Roger.

Il raconta comment Peter et lui-même, après une visite faite à Mr. Marle sans le trouver, avaient décidé de déjeuner dans un restaurant du voisinage que Peter venait de découvrir, et comment ce restaurant avait reçu, pendant qu'il y étaient, la visite du « sergent détective Moriss ».

Le professeur Wells et l'inspecteur Sims l'écoutèrent avec un intérêt plus grand qu'il ne l'escomptait et, quand il eut terminé, Sims saisit un crayon et prit quelques notes.

— C'est très intéressant, dit-il, très intéressant...

Je vous félicite tous deux bien vivement de m'avoir mis si promptement au courant. Maintenant, capitaine Kent, j'ai une question à vous poser. J'ai fait une rapide enquête depuis votre coup de téléphone. Vous avez eu raison de croire que le visiteur n'était pas un détective, mais j'aimerais savoir ce qui vous l'a fait suspecter?

— Je le connais, répondit Roger.

— Comment cela? s'exclama Sims, surpris.

— Je devrais dire : je l'ai connu dans l'armée, expliqua Roger.

— Alors, comment se fait-il que lui ne vous ait pas reconnu?

— En partie parce que je tenais ma tête tournée de l'autre côté et qu'il ne m'a guère regardé et aussi par le fait que ce monocle a quelque peu changé ma physionomie.

— Pas d'autre raison? questionna le détective.

Roger rougit légèrement.

— Je l'ai rencontré après une attaque fort rude. Ce type ne faisait pas partie de mes hommes. En nous repliant, je le trouvai étendu au bord d'un trou d'obus, sans connaissance et gémissant. Impossible de le laisser là. A demi le traînant, à demi le portant, je l'amenai à des brancardiers qui le transportèrent dans une ambulance. Il n'avait pas alors la moustache énorme qu'il porte aujourd'hui. C'est sa chevelure rousse qui m'a frappé quand il a ôté son chapeau. Il m'a fallu un moment pour me rappeler où je l'avais vu.

— Pourquoi n'avez-vous pas appelé un policeman pour le faire arrêter?

— J'ai pensé qu'il valait mieux le laisser aller et essayer de deviner son jeu, expliqua Roger. Je suis désolé si je me suis trompé.

— Désolé? Mon cher capitaine, vous avez agi comme il convenait.

— J'en suis ravi, dit Roger. Depuis l'instant où il est entré, il m'a paru louche. J'allais dire à miss Dene de demander le mandat, quand j'ai pensé qu'il valait mieux voir où il voulait en venir.

— Sachant que le restaurant était tenu par une femme, sa ruse était ingénieuse. Si vous n'aviez été là et ne l'aviez pas reconnu, nul n'eût décelé le subterfuge. Mais c'était une malchance qu'il ne pouvait prévoir.

— Mais qui est-il et quel était son but? demanda Roger.

— Pour ce qui est de son identité, répondit Sims, sa description ressemble d'une façon frappante à celle de l'une de nos vieilles connaissances.

Il décrocha son téléphone.

— Envoyez-moi le sergent Andrew, dit-il.

Quelques secondes après, un policier à l'air avisé arriva.

— Voici le sergent Andrew, dit Sims. Il connaît beaucoup plus les gentlemen du type de celui dont nous nous occupons que ceux-ci ne le croient. Andrew, dites donc à ces messieurs ce que vous savez d'un certain Joe Smith, dit Joe le Rouquin, voulez-vous?

— Joe le Rouquin, chef? répondit le sergent. Joseph Smith, généralement appellé Joe le Rouquin ou encore le Rouquin, est un homme très dangereux. Il a fait trente-six métiers : marchand de pommes de terre, boxeur professionnel, bookmaker, éleveur de bétail, voleur, gérant de boîtes louches. La meilleure chose qu'il ait jamais faite, c'est lorsqu'il s'est engagé pendant la guerre.

— Le capitaine Kent nous disait justement qu'il se souvenait de lui.

— Bien sûr, chef, puisqu'il lui a sauvé la vie, répliqua le sergent.

— Comment diable savez-vous cela? demanda Roger ahuri.

Le sergent sourit.

— Oh! ça n'est pas bien compliqué, monsieur. Je vous ai reconnu dès que je suis entré. Je suis un de ceux qui quittèrent la police et rejoignirent l'armée pour la durée de la guerre.

— Artilleur? demanda Roger.

— Non, monsieur. On a pensé que je serais plus utile dans l'Intelligence Service.

Il s'arrêta avec un regard rapide vers Sims.

— Ça va, Andrew, vous pouvez tout dire devant ces messieurs, dit l'inspecteur.

— Vous savez probablement, monsieur, poursuivit Andrew, que nous avions un tas de gens bizarres dans l'armée. Nombre d'entre eux n'étaient autres que des criminels de droit commun, d'autres étaient des espions qui s'engageaient dans l'espoir de glaner des informations pour leurs employeurs.

— Oui, mais autant que je sache, ils n'en ont jamais glané beaucoup, remarqua Roger.

— En effet, monsieur. C'était dans mon travail d'avoir l'œil sur quelques types tels que Joe Smith. C'est ainsi que j'appris que vous l'aviez transporté sous ce bombardement infernal.

— Etait-il alors un espion? coupa Roger en hâte.

— Non, monsieur. Joe le Rouquin est un personnage assez complexe. C'est un bandit et même un habile bandit. Nous ne pouvons jamais arriver à trouver quelque chose de précis contre lui. Nous

l'avons arrêté à deux reprises, mais il a été relâché chaque fois, faute de preuves. Mais pendant la guerre, il a joué franc jeu. Il apprit que je le surveillais. Il vint alors me trouver et me dit à brûle-pourpoint qu'il marcherait droit jusqu'à la fin de la guerre. S'il était resté dans l'armée, je crois qu'il serait demeuré dans le droit chemin, mais probablement qu'il n'avait pas de goût pour la vie de soldat en temps de paix et dès qu'il eut quitté son uniforme kaki, il revint à ses anciens jeux.

— Que fait-il d'une façon spéciale? demanda Roger.

Andrew fronça les sourcils.

— Eh bien! monsieur, je vous dirai que je ne suis pas très satisfait de Joe depuis quelque temps. Il a toujours ses poches pleines. Il ne travaille pas. Et avec ça, nous n'avons pu le pincer à faire quoi que ce soit de mal. Pour moi quelqu'un lui donne de l'argent.

— Une femme?

— Oh! non, monsieur. Ça n'a jamais été le genre de Joe. Non, je crois qu'il est à la solde d'un criminel de grande envergure qui prépare les crimes, mais s'arrange pour être hors de cause, lui et ses lieutenants.

— Ecoutez ceci, Andrew, dit Sims qui, brièvement, narra la visite de Joe au restaurant Claribel.

Andrew écouta attentivement et quand l'inspecteur eut terminé, déclara :

— Je ne prétends pas savoir ce que manigance le Rouquin, mais je vais le surveiller de près, n'est-ce pas, chef?

— Certainement. Je désire que vous suiviez cette affaire de près. Peut-être, touche-t-elle à d'autres enquêtes dont je m'occupe actuellement.

— Que voulez-vous dire? demanda Roger. Pensez-vous donc que ce Joe le Rouquin...

— Je pense que nous allons apprendre que le prédécesseur de miss Dene était le sieur Garcia.

Peter ouvrit la bouche, mais Sims leva la main.

— Non, ne me demandez pas ce qu'il faisait là. Je n'en sais rien. Mais il est évident que...

Son regard croisa celui du professeur et il s'arrêta.

— C'est vrai, reprit-il, j'oubliais que vous ne saviez rien des perles. Je vous raconterai cela plus tard. Mais le Rouquin ne troublera plus la quiétude du Claribel, je vous l'affirme. A ce propos, je voudrais que vous retourniez là-bas, maintenant, avec Andrew. S'il y va avec vous deux, il pourra tout voir sans alarmer cette miss Dene qui dirige l'établissement.

— Ce serait très aimable de la part de ces messieurs, dit Andrew sur un coup d'œil de son supérieur, si toutefois cela ne les dérange pas trop...

— Mais bien sûr que non! s'écria Peter plein d'allégresse.

Et il saisit son chapeau.

Roger regarda Sims, puis le professeur.

— Je suis prêt, dit-il posément.

Il se leva pour sortir avec les deux autres.

Le professeur Wells et l'inspecteur Sims, quand ils furent seuls, se regardèrent.

— Ce cher Roger n'a pas donné dans le panneau, dit le professeur, et le regard qu'il nous a lancé ne m'a pas été particulièrement agréable. Je pense qu'il nous juge comme des brutes dénuées de tout scrupule.

— Ce qui, jusqu'à un certain point est assez

vrai, répondit Sims gaiement. La question est de savoir s'il n'eût mieux pas valu tout lui dire?

Le professeur haussa les épaules.

— Nous verrons cela sous peu. Je n'ai guère envie d'être regardé une seconde fois de cette façon-là.

— Si ce n'avait pas été pour la jeune fille... murmura le détective.

— Evidemment, rétorqua sèchement le professeur.

IX

Lorsque Gerald Foster avait dit à Roger que Mr. Gregory Marle était allé à une vente, il le croyait. Il avait reçu cette information des lèvres mêmes de Mr. Marle et mettre en doute la parole de Mr. Marle eût semblé à Gerald Foster quelque chose comme un sacrilège. Du reste, Mr. Marle se rendait fréquemment à des ventes et en revenait souvent porteur de livres dont la possession excitait l'envie de ses confrères moins habiles ou moins heureux.

Ce jour-là pourtant lorsque Mr. Marle eut quitté son magasin, se dirigeant vers Oxford Street, il laissa de côté — avec un véritable regret, il est vrai — les livres et les reliures et tourna ses pensées et ses pas vers d'autres buts.

Car Gregory Marle était un homme au caractère complexe. Sa mentalité avait deux aspects principaux, tous deux si nettement développés, que l'on peut le décrire comme une personnalité double.

Etudiant et aimant le mot imprimé, il était instruit et enthousiaste; en tant que commerçant, astucieux et honnête à la fois; en tant qu'employeur, généreux et plein d'urbanité.

L'autre Gregory Marle était un personnage si différent qu'il s'en étonnait lui-même à ses moments d'examen intérieur. Cupide, déterminé, sans l'ombre

d'un scrupule d'aucune sorte, il pouvait faire montre de la plus froide cruauté, non pas due à un véritable goût d'être cruel, mais à une totale indifférence à l'égard des intérêts, des sentiments et des souffrances d'autrui quand la réalisation de ses plans était en jeu.

Fils d'un homme possédant une modeste aisance, de mœurs rangées et d'esprit réfléchi et studieux, Gregory Marle avait été, dès son jeune âge, élevé dans l'amour et le respect des livres, par son père resté veuf de bonne heure. A l'Université, il avait vivement intéressé et fortement tourmenté son professeur. Si un sujet l'attirait, il le travaillait sans répit et se haussait parfois jusqu'à un degré vraiment extraordinaire de compréhension. Il avait obtenu des succès enviables, mais faisait peu de cas des honneurs que prisent la plupart des hommes.

Son père mourut, le laissant seul au monde, tandis qu'il en était à sa troisième année d'Université. Il voyagea pendant assez longtemps. C'est alors qu'en Italie, il rencontra Herbert Fayne, qui appartenait au service médical de l'armée des Indes et se trouvait en congé. Les deux jeunes gens, totalement différents sur la plupart des points, avaient un lien commun : leur intérêt pour les sciences occultes. Sur la suggestion de Fayne, Marle l'accompagna aux Indes, où ils étudièrent ensemble les connaissances mystérieuses de l'Orient, autant qu'un blanc les peut étudier.

C'est alors qu'eut lieu un incident dont les conséquences furent considérables.

Les deux hommes, déguisés en indigènes, avaient réussi à assister à certains rites secrets, lorsqu'un prêtre découvrit la supercherie et ameuta les spectateurs. Marle reçut sur la tête un coup qui lui fit

perdre connaissance, mais Fayne, doué d'une force athlétique et d'un calme courage, fit reculer les assaillants, chargea son ami sur son épaule et courut se réfugier à l'intérieur du temple dont il referma la porte. Après s'être égaré dans de tortueux passages, il arriva à un jardin. L'un des gardiens du temple s'y trouvait. Fayne, le saisissant à la gorge, l'empêcha de crier et Marle, qui était revenu à lui, put le bâillonner et le ligoter. Ensuite, Fayne aidant Marle, ils escaladèrent le mur du jardin et purent regagner enfin la maison de Marle où ils étaient en sûreté.

Peu après, Marle revint en Angleterre et fonda la librairie qui devait devenir l'une des plus connues de Londres.

Pendant quelques années, il correspondit de loin en loin avec Fayne, apprenant ainsi le mariage de celui-ci, la naissance d'une petite fille et la mort de la mère. Fayne, cependant, de plus en plus passionné pour ses recherches, ne revint jamais en Angleterre. Il y envoya sa fille Pamela pour y faire son éducation, la recommandant à Marle qui alla régulièrement la voir à sa pension jusqu'au jour où elle en sortit, grande fillette de quinze ans, pour aller rejoindre son père.

Peu après, le major Fayne, qui faisait partie d'une expédition chargée de châtier une révolte de tribus fanatiques, fut tué dans une escarmouche. Fayne semblait avoir prévu un tel événement. Marle reçut, en effet, une lettre où Fayne, se disant à la fin de sa vie, rappelait leur aventure dans le temple, quelques années auparavant, et la promesse faite par Gregory Marle de prouver à Fayne par tous les moyens sa reconnaissance de lui avoir sauvé la

vie. En conséquence, Fayne lui confiait sa fille en lui demandant d'être son tuteur.

Pour Gregory Marle, avoir à sa charge une jeune fille était une perspective effrayante. Ce n'était pas question d'argent — Marle était incapable d'une telle mesquinerie, d'ailleurs Pamela héritait de son père deux cents livres de rentes et elle toucherait une pension comme fille d'officier tué en service commandé — mais ce qui terrifiait le libraire, c'était la soudaine irruption dans son calme magasin d'une jeune fille qu'il connaissait peu, en somme, et qu'il devrait sans doute distraire, faire sortir, conduire à des réunions, à des bals.

Mais un des traits saillants du caractère de Marle était le respect religieux d'un engagement pris. Il ne donnait jamais sa parole à la légère, mais une fois, qu'il l'avait donnée, il eût plutôt sacrifié sa vie que d'y manquer. Cette qualité eût été beaucoup plus digne d'admiration si elle n'avait eu pour base plus d'orgueil que de bonne foi. Marle aimait savoir que sa scrupuleuse observation des promesses faites et son immuable intégrité étaient légendaires sur la place. Aussi ne songea-t-il même pas à éluder le nouveau devoir qui lui incombait.

Marle vivait dans une grande et vieille maison, beaucoup trop vaste pour un célibataire, mais qu'il avait choisie parce qu'elle était près de sa boutique. Il vivait dans quelques pièces et fermait les autres. Une vieille gouvernante, miss Benn, dirigeait son intérieur.

Quand Pamela Fayne arriva, Mr. Marle se rendit compte très vite et avec un grand soulagement que la jeune fille serait beaucoup moins encombrante qu'il l'avait craint. Il la mena d'abord dans les théâtres et les expositions par devoir, mais ne tarda

pas à éprouver du plaisir à voir la franche joie que ces distractions procuraient à sa protégée. Celle-ci, de son côté, trouva grand intérêt à passer des heures dans la librairie et à accompagner Marle aux ventes et elle apporta à ses occupations une intelligence qui surprit son tuteur, et un intérêt qui la surprit elle-même.

Ainsi, les semaines devinrent des mois, les mois des années et Pamela, s'adaptant parfaitement à sa nouvelle condition, commençait à découvrir de nouveaux et fascinants attraits à la vie.

Ce ne fut toutefois que le jour où, au Claribel, Roger Kent s'assit en face d'elle pour déjeuner tout en écoutant avec un profond intérêt ses considérations sur la température, le va-et-vient des restaurants et autres lieux communs, qu'elle commença à se douter qu'elle avait découvert le plus merveilleux de tous ces attraits.

X

Mr. Marle, comme il a été dit, se dirigea vers Oxford Strett, traversa le carrefour affairé et tourna dans une de ces petites rues qui conduisent au cœur de Soho.

Les habitués de Soho sont nombreux et divers. Quelques-uns d'entre eux y vivent; d'autres s'y occupent à des besognes diverses; le reste ne connaît que les restaurants, les pâtisseries et les boîtes de nuit. Dans ses limites étroites, on peut trouver des gens pratiquant presque tous les moyens de gagner de l'argent : meurtres, simulacres de mariage, élaboration de chantages, fausse monnaie, vol à la tire, et une centaine d'autres. A presque chaque mètre des rues populeuses, on peut rencontrer des échantillons de toutes les nationalités et entendre toutes les langues du monde.

C'est un fait avéré que nulle part on n'est plus seul que dans la foule; nulle part, non plus, on n'est plus à l'abri de l'observation que dans une artère populeuse d'une grande cité. Spécialement dans le cosmopolite Soho, chacun est trop préoccupé de ses propres affaires pour s'occuper de celles des autres, à moins qu'elles ne gênent ou ne profitent directement.

Mr. Gregory Marle, qui ne courait jamais de risques inutiles, observait une règle immuable à cha-

cune de ses visites, en ce quartier. Dans une des rues animées, il s'arrêtait devant une boutique où un Italien, gras et volubile, vendait des cigarettes, du tabac à priser, des cartes postales, des romans, des brochures et quantité d'autres choses, le tout remplissant la boutique dans un fouillis apparemment inextricable. De chaque côté de la porte, pendait un dépliant garni de journaux français et italiens : Mr. Marle y jetait un coup d'œil, comme l'eût fait un quelconque passant.

Cet arrêt lui permettait de regarder, d'un air détaché, à droite et à gauche, au cas où, par le fait de cette chance sur cent qui vous cause parfois de si terribles désagréments, quelqu'un de sa connaissance flânant dans le quartier pourrrait s'étonner de la présence du libraire dans une rue si peu liée aux éditions originales et aux reliures précieuses. C'était peu probable et encore plus improbable le fait que ce quelqu'un attachât à la rencontre la moindre importance. Mais Mr. Marle savait que la seule chose sur laquelle on peut tabler avec un degré raisonnable de certitude est qu'un autre homme fasse ce que l'on ne voudrait pas qu'il fît.

Ne voyant aucun visage connu, Mr. Marle se glissa dans l'entre-bâillement d'une petite porte si voisine de celle de la boutique que, de loin, on eût pu croire qu'il entrait dans celle-ci. La petite porte donnait accès à un petit couloir qui conduisait à un petit escalier aboutissant à de petites chambres au-dessus de la boutique. Mr. Marle louait l'une d'elles. Pour le propriétaire italien, ce locataire, incompréhensible, du reste comme tous les Anglais, mais ponctuel comme le soleil pour payer son loyer, devait observer toutes sortes de gens pour les décrire dans un grand roman qu'il était en train de composer.

Le vieux gentleman avait coutume de porter des vêtements divers et ordinairement humbles qui convenaient pour de telles études de mœurs et qui étaient une protection dans un milieu où les fripons et les bandits abondaient. Le judicieux Italien s'était rendu compte que ce locataire continuerait à payer son loyer très régulièrement aussi longtemps que son secret serait bien gardé. C'était suffisant pour qu'il ne bavarde pas.

Pour Mr. Marle, le principal avantage de l'établissement résidait dans le fait que le petit couloir qui venait de la porte d'entrée passait au pied de l'escalier, s'enfonçait dans les profondeurs de la maison et finissait dans une cour minuscule. Une porte dans cette cour donnait dans une ruelle qui, à son tour, conduisait dans une rue à peine moins active que celle où donnait la boutique.

Gravissant l'escalier jusqu'au second étage, le libraire ouvrit la porte d'une petite chambre très simplement meublée, mais tenue scrupuleusement propre par la femme du « padrone », qui avait à cet effet un double de la clef.

Mais si la clef ouvrait la chambre, elle n'ouvrait pas deux grandes armoires, massives, seule contribution de Mr. Marle à l'ameublement. Leurs serrures eussent défié une main plus habile que celle de la padrona. Mais la padrona était honnête bien que curieuse... et elle savait que toute tentative indiscrète de sa part aurait été sévèrement réprimée par son mari.

Ouvrant une des armoires, le libraire en sortit un complet de serge bleu dont le veston croisé avait de larges revers. L'ayant revêtu et complété par un col bas et une cravate bleue et blanche, il semblait un autre homme. Une étude approfondie de l'art du

travesti lui avait enseigné que la réussite d'un déguisement dépend moins de la boîte à maquillage que d'une adroite adaptation des particularités naturelles du sujet.

Mr. Marle, dans son complet bleu, n'aurait pas été reconnu par les clients de sa librairie, car non seulement ses vêtements, mais sa démarche et même une certaine fixité dans le regard avaient complètement changé son apparence. Il semblait être à présent le patron d'un grand cargo. Des touches judicieuses donnèrent à son pâle visage d'intellectuel le hâle d'un homme de mer.

Fermant la porte derrière lui, Mr. Marle, coiffé d'un chapeau melon, descendit l'escalier et suivit le couloir conduisant à la cour et à la ruelle. Quelques minutes de marche l'amenèrent dans Piccadilly Circus où il se jeta dans une auto arrêtée un instant par un encombrement. Descendant près de Charing Cross Station, il traversa le Strand et parcourut Villiers Street jusqu'à la gare du métro qu'il prit pour Monument Station.

Emergeant des profondeurs, à l'ombre du grand monument, il tourna dans Fish Street, puis dans Lower Thames Street. Dans une odeur de fruits pourris, des hommes allaient et venaient entre les docks et les quais, portant de pesants fardeaux sur leurs épaules, que protégeait un curieux vêtement qui commençait comme un capuchon et finissait par une sorte de pèlerine. Un policeman surveillait le lent courant des lourds véhicules, au milieu de la chaussée. De temps à autre, il adressait un léger salut et relâchait assez sa morgue officielle pour admettre que le temps n'était pas aussi mauvais qu'il aurait pu l'être.

La rue était bordée de grands entrepôts et de

buildings d'apparence aussi sombre que celle des maisons sordides.

Entrant dans un de ces buildings, Mr. Marle monta au second étage. Sur la porte qui lui faisait face, on pouvait lire :

T. MORGAN
Agent armateur.

Ouvrant la porte sans frapper, le libraire pénétra dans une petite pièce, meublée d'une table de bois blanc, de quelques chaises, d'une armoire et d'une presse démodée. Des échantillons d'objets utilisés dans le monde de la marine gisaient à terre ou pendaient aux murs, poussiéreux et négligés.

Comme Mr. Marle refermait la porte derrière lui, le léger bruit d'une clef tournant dans une serrure bien huilée se fit entendre et une autre porte s'ouvrit.

Saluant légèrement l'homme qui apparut dans l'encadrement, Mr. Marle le suivit dans une seconde pièce qui avait de plus grandes prétentions au confort de la première. Une table supportait une rangée de registres et de porte-factures, une autre une machine à écrire. Il y avait un grand bureau portant un téléphone. Deux massifs coffres-forts occupaient le fond de la pièce. Une banquette se trouvait sous la fenêtre et des fauteuils complétaient l'ameublement.

Mr. Marle s'assit dans un fauteuil, sortit sa tabatière, prit délicatement une prise et jeta un regard aigu à l'homme debout devant lui.

Cet homme, petit et maigre, aux yeux mobiles et au visage pointu, avait en lui quelque chose de furtif et, quand il parla, ce fut d'une voix basse et presque sans intonation. Signe distinctif : il gardait

constamment la main gauche dans la poche de son veston ou plutôt, ce qui aurait été la main gauche d'une personne normale, car son bras se terminait par un crochet d'acier. Pourquoi ne remplaçait-il pas sa main amputée par l'une de ces mains artificielles que la science moderne a si ingénieusement imaginées? Ceux-là seuls — ils étaient rares, — que T. Morgan (surnommé Crochet) honorait de son amitié, le savaient.

— Asseyez-vous. Vous avez reçu mon ordre? demanda Mr. Marle.

Le Crochet allongea la fente qui lui servait de bouche en ce qui avait l'intention d'être un sourire respectueux.

— Oui, chef.

— Très bien. Où est le rapport de la semaine ?

Le Crochet prit dans un dossier une feuille dactylographiée et la tendit à travers la table. Mr. Marle la lut en silence. Comme il arrivait à la fin, une minuscule ampoule rouge fixée au pupitre s'alluma. Le Crochet se leva et marcha vers le mur. On y avait percé une petite ouverture dissimulée de l'autre côté par l'encadrement d'un miroir. La porte de la première pièce actionnait en s'ouvrant une petite batterie. L'ampoule rouge prévenait le Crochet de l'arrivée d'un visiteur qu'il pouvait observer par le judas. Parfois, la première pièce était occupée par un gamin connu comme le fils du Crochet, qui partageait son temps entre la lecture de romans à bon marché et l'étude de tours de cartes basés sur la prestidigitation.

— Joe le Rouquin, annonça le Crochet après avoir regardé au judas.

Mr. Marle hocha la tête.

Ouvrant la porte, le Crochet fit entrer l'homme roux qui, sans l'honorer d'un salut, souleva son chapeau d'un air mi-provocant, mi-respectueux devant le libraire, avant de s'asseoir sur la banquette.

Mr. Marle fit pivoter son fauteuil tournant afin de faire face à Joe le Rouquin qu'il regarda froidement comme il eût regardé un cheval à vendre.

— Eh bien! Smith, dit-il enfin, vous avez été au restaurant?

Red Joe acquiesça d'un mouvement de sa tête flamboyante.

— Avez-vous trouvé quelque chose?

— Rien du tout. Je m'y attendais, d'ailleurs.

Dans les yeux de Mr. Marle passa une lueur qui fit que Joe s'agita d'un air gêné.

— Ce que vous attendiez ou n'attendiez pas, dit doucement le libraire, n'a aucune importance. Ayez l'amabilité de vous le rappeler à l'avenir, n'est-ce pas?

Le Rouquin grommela quelque chose d'inintelligible et le Crochet les regarda l'un et l'autre avec appréhension.

— Garcia était un habile homme, reprit Mr. Marle. C'est bien dommage que nous ayons été forcés de nous priver de ses services.

— Et je ne vois pas du tout pourquoi nous nous en sommes privés, grogna le Rouquin. Nous ne le remplacerons pas facilement.

Mr. Marle se pencha en avant et répondit de sa voix posée :

— Manoel Garcia fit une chose que je ne permettrai jamais à personne de faire impunément : il a oublié qu'il était le valet et moi le maître... Aussi est-il mort... J'espère que je n'aurai pas à sévir de

nouveau; mais je n'hésiterais pas si cela devenait nécessaire.

— Je suis sûr que le Rouquin n'a pas voulu... commença le Crochet nerveusement.

Mais le Rouquin se tourna vers lui avec colère.

— Ferme ça, le Crochet! Je n'ai pas besoin que l'on fasse des excuses pour moi. Prenez garde, chef, ce n'est pas prudent de me menacer.

Mr. Marle eut un rire sec.

— Mon bon ami, sans prendre la peine d'employer un des petits dards empoisonnés du Crochet pour me débarrasser de vous, je pourrais vous faire pendre demain, en donnant simplement à la police un petit renseignement qui l'intéresserait.

Red Joe se leva, furieux :

— Me pendre!... Pas un mot de plus sur ce ton-là, patron! Je ne suis pas un assassin. Je me bats en combat loyal avec n'importe qui, mais je ne tue pas comme ça! Je n'ai jamais assassiné personne!

Il y eut un silence. Mr. Marle reprit d'une voix basse et âpre :

— Ecoutez-moi, Smith. Vous n'êtes pas fou et vous savez comprendre quand je parle. Je pourrais vous faire pendre demain et le Crochet également, et vous ne pourriez m'en empêcher. Pensez-vous que je serais assez stupide pour rester seul ici avec vous, si je n'avais pas pris mes précautions ?

Il changea de ton et eut un petit rire cordial.

— Vraiment, mon cher Smith, vous et le Crochet vous avez grand intérêt à me protéger, car j'ai arrangé les choses de telle façon que s'il m'arrivait quoi que ce soit, Scotland-Yard recevrait quelques heures après une information qui éclaircirait un ou

deux problèmes pour la solution desquels ces messieurs donneraient gros.

Il se retourna vers le bureau et prit le rapport dactylographié qu'il y avait posé lors de l'arrivée du Rouquin.

— Maintenant, occupons-nous de choses plus intéressantes, dit-il. Voyons ce que nous pouvons faire à l'égard de ce savant vraiment indiscret, le professeur Wells.

XI

Le professeur Wells disait volontiers que la surprise est celle qui s'émousse le plus vite parmi les impressions humaines. Il avait vu tant de choses surprenantes au cours de sa carrière de médecin et de criminaliste qu'il pouvait émettre cette assertion avec autorité.

Néanmoins, deux jours après la conversation entre Mr. Marle, le Rouquin et le Crochet, le professeur eut une des plus grandes surprises de sa vie.

Après son lunch, il était assis dans sa bibliothèque et buvait son café tout en feuilletant le dernier numéro du *British Medical Journal*, quand on lui annonça un visiteur.

Le visiteur était Mr. Gregory Marle.

Ceci en soi-même n'avait rien d'étonnant. Il était normal que le libraire cherche à entretenir des relations avec un savant aussi éminent qui, en outre, était étroitement mêlé au drame qui leur avait fait faire connaissance.

Mais le professeur, comme il indiquait un siège au libraire, était à cent lieues de soupçonner l'objet de sa visite.

— J'espère que je ne vous ai pas dérangé? dit Mr. Marle en s'asseyant.

— Au contraire, répondit le professeur, souriant.

Je m'assoupissais sur un article obscur et assommant. Votre visite est une heureuse diversion.

Mr. Marle prit une pincée de tabac et répondit :

— Eh bien ! espérons que je serai moins ennuyeux que l'article en question. En fait, je suis venu, avec votre permission, pour parler de vous. Oui, oui, croyez-moi, c'est un sujet qui nous intéresse mutuellement, professeur Wells. Vous ne m'accuserez pas, je pense, de basse flatterie, si je vous répète ce que je vous ai déjà dit : que je me rends compte des services considérables que vous avez rendus à la science.

Wells fronça légèrement les sourcils, mais acquiesça d'un signe de tête.

— C'est pourquoi, poursuivit Mr. Marle aimablement, je serais extrêmement désolé si le monde scientifique venait à vous perdre.

Le professeur sourit :

— Heureusement, ma santé est suffisamment bonne pour me fortifier dans l'espoir d'avoir encore plusieurs années de travail.

— Je suis charmé de vous l'entendre dire, déclara le libraire; cependant, il faut, malheureusement, constater que les plus robustes santés ne préservent pas des accidents auxquels nous sommes tous en butte en ces temps agités...

Le professeur Wells retira sa pipe de sa bouche et regarda fixement le libraire.

— J'ignorais que vous eussiez ajouté l'assurance sur la vie à vos autres activités, dit-il lentement.

Mr. Marle se mit à rire :

— Allons, allons, professeur Wells, ne continuons pas sur ce ton. Entre des hommes comme nous, c'est une perte de temps.

— Je crains de ne pas très bien vous suivre, dit le professeur.

Mr. Marle tapota sa tabatière avec une ombre d'impatience.

— Je suppose que vous avez raison d'être circonspect. Pour ma part, je suis complètement sincère. J'adopterai votre propre suggestion et vous dirai que je suis venu ici, tel, en quelque sorte, un agent d'assurances, avec le souci de préserver une vie aussi précieuse que la vôtre.

— Et quelle est votre prime? demanda Wells froidement.

— Ma prime, comme vous dites, n'est pas élevée. Je dois vous informer tout d'abord que je suis parfaitement au courant de vos relations avec Scotland-Yard; j'en suis même informé depuis longtemps. C'est mon métier d'être informé.

— En tant que libraire?

— Certainement, en tant que libraire. Et pour d'autres raisons également. Je suis sûr qu'en votre double qualité de savant et de criminologiste, vous avez appris maints secrets. Vous ne pouvez donc vous plaindre que l'on ait eu connaissance de quelques-uns des vôtres.

Le professeur regarda la pendule de la cheminée.

— Excusez-moi, si j'avoue ne pas très bien voir l'objet de cette conversation, dit-il.

— Excusez-moi également, répondit le libraire, si je vous réponds que vous le voyez parfaitement. Mais si vous le préférez, je vais être net. Je suis averti que vous avez dernièrement employé vos dangereux talents — dangereux pour vos adversaires — à épier mes faits et gestes. Cet espionnage, professeur Wells, est actuellement inoffensif, mais il pourrait devenir rapidement une gêne. Je

suis donc venu vous demander de diriger votre attention vers d'autres sujets.

Il s'arrêta et prit une pincée de tabac avec un sang-froid qui fit, malgré lui, sourire Wells.

— Vous n'êtes pas modeste, remarqua-t-il.

— Pourquoi le serais-je? répliqua Mr. Marle. En affaires, c'est une bonne règle de voir toute chose à sa valeur pour l'offre et la demande.

— Et que m'offrez-vous, pour le cas présent?

— Votre vie.

Le professeur Wells secoua les cendres de sa pipe et la remplit à nouveau. Quand il l'eut allumé, il dit, avec tranquillité :

— Savez-vous, monsieur Marle, que vous venez de formuler une menace d'homicide?

Mr. Marle haussa les épaules.

— Des menaces de cette nature, poursuivit le professeur, peuvent être ou négligées, ou transmises à la police pour que celle-ci s'en occupe.

— Le cas présent, constata Mr. Marle, présente cette particularité que la menace est signifiée à une personne faisant pratiquement partie de la police.

Le professeur le regarda attentivement :

— Vous êtes un homme singulier, monsieur Marle. Mais je pense que je vous comprends très bien.

— J'en suis surpris, dit le libraire. Vous me soupçonnez de bien des choses, mais vous en savez, je suis porté à le croire, bien peu.

C'était, pour Wells, une expérience nouvelle de voir un homme discuter volontairement de sa propre innocence ou culpabilité avec le sang-froid d'un joueur de cartes émérite estimant la valeur de son jeu. Toutefois, il ne pouvait croire que ce n'était

que du bluff : Marle n'était pas homme à se laisser aller à des poses inutiles.

Wells prit une décision :

— Très bien, dit-il. Vous désirez la franchise, vous l'aurez. Je vous avertis, monsieur Marle, que ma position est meilleure que la vôtre. Je ne suis pas un policier, c'est pourquoi je puis vous parler librement; mais je suis associé à la police et je lui dirai certainement tout ce que j'apprendrai de vous.

Mr. Marle parut satisfait.

— Votre avertissement est inutile, professeur Wells, mais je suis heureux que vous me l'ayez quand même donné, car je sais apprécier les beaux joueurs.

— L'honneur du bandit, suggéra Wells suavement.

— Pas du tout, répliqua vivement Marle. Personne ne connaît mieux que vous l'absurdité de ce cliché. Mais revenons à la question. Je vous disais que vous saviez fort peu de choses à mon sujet...

— Ce peu n'en est pas moins tout à fait intéressant, intercala le professeur.

— Oh! je me rends compte que vous ne vous êtes pas tourné les pouces depuis le jour où j'ai laissé stupidement tomber ma canne dans le bureau de l'inspecteur Sims et que vous l'avez ramassée, dit le libraire. Ce fut un déplorable incident.

— Déplorable pour vous...

— Pour moi, bien entendu. Mais ce n'était pas un fait suffisant pour soulever plus qu'une curiosité momentanée.

— Votre dénonciation du jeune Foster était légèrement suspecte.

— En effet, je m'en suis rendu compte après coup, mais j'espérais que vous et l'inspecteur Sims

attribueriez cela au jugement un peu trop hâtif d'un vieillard timoré.

— Vous parlez d'être beau joueur, mais vous étiez prêt à faire condamner un innocent.

— Je vous demande pardon, vous devenez injuste. Je désirais que vous pensiez que je croyais Foster coupable, mais je savais que l'accusation ne tiendrait pas.

— Pourquoi désiriez-vous le faire suspecter?

— Pour embrouiller la piste et éloigner votre attention d'autres enquêtes.

Wells fronça le sourcil et ralluma sa pipe éteinte.

— Je continue à ne pas comprendre pourquoi vous êtes venu, dit-il brusquement.

— J'ai une sincère admiration pour vous, je vous le répète, professeur. Vous avez voulu vous intéresser à mes affaires. Je suis au courant de vos récentes enquêtes. Cet individu miteux qui était si désireux d'intéresser le patron de Soho à une nouvelle forme d'assurance contre l'incendie, le gentleman des Indes, égaré, qui ne savait plus retrouver son chemin, mais qui me suivit jusqu'à ce que je le dépiste au moyen d'un petit stratagème... Voyons, professeur, ne vous rendez-vous pas compte qu'une barbe peut se prêter à certains déguisements, mais qu'elle est par elle-même un dangereux moyen d'identification?

Wells rougit, puis éclata de rire :

— En vérité, je ne pensais pas que vous ayez la moindre idée de ma filature, répondit-il avec franchise.

Marle montra une petite table dans un coin de la pièce.

— Je vois ici un échiquier, certainement ce grand jeu vous a appris le danger qu'il y avait à

sous-estimer un adversaire? Mais tout ceci est oiseux. Venons-en à l'essentiel : vous savez parfaitement que je ne serais pas ici, assis chez vous en ce moment, si je n'étais sûr qu'il n'y a pas une seule des charges que vous pourriez produire contre moi qui résiste à l'examen. Allons, j'ai été franc avec vous, soyez-le également avec moi.

— Pour l'instant, c'est la vérité, reconnut le professeur. Mais le fait même que vous me demandiez d'abandonner mes investigations montre que vous redoutez leur résultat.

Le libraire hocha la tête.

— Pas le moins du monde. Tout d'abord, j'ai purement et simplement résilié certains arrangements que j'avais faits. Mais je n'ai pas envie de voir déranger mes plans et je vous avertis fermement que si vous essayez de le faire, je prendrai toute mesure utile pour vous empêcher de vous occuper jamais plus des affaires des autres.

Le professeur Wells sourit, porta une sarbacane imaginaire à ses lèvres et souffla fortement.

— Pas du tout, dit Marle froidement. Mais nous ne discuterons pas ce détail.

Il y eut un silence.

Le professeur Wells se leva et fit plusieurs fois le tour de la pièce. Puis il s'arrêta et regarda le libraire avec un froncement de sourcils :

— Monsieur Marle, laissez-moi vous poser une question précise. Pourquoi un homme comme vous, cultivé, intelligent et doué, je crois, du sens du bien et du mal, fait-il ces sortes de choses?

Les doigts minces du libraire tapotèrent la tabatière qu'il tenait. Il sourit amèrement.

— Je désire, professeur, vous faire une réponse aussi brève que votre question. Après tout, il est

juste que vous compreniez bien la situation, pour autant que je puisse la rendre compréhensible. Encore enfant, j'avais ce que beaucoup de personnes considèrent comme des idées non orthodoxes sur le bien et le mal dont vous parlez. Plus tard, je crois que vous le savez, je suis allé aux Indes et là, en plus de très intéressantes études sur les drogues et autres choses, j'ai appris qu'il y avait des domaines de la pensée ignorés de la civilisation récente de l'Occident.

— J'ai également visité les Indes, indiqua avec calme le professeur.

— Tant mieux! dit Mr. Marle. Je ne désire pas m'appesantir là-dessus; ce que je désire faire remarquer, c'est qu'il y a longtemps que j'ai mis au rancart le code moral dans lequel nos lois essayent de comprimer l'intelligence et l'effort humain.

— Si vous n'aimez pas les lois du pays que vous habitez, pourquoi y restez-vous?

Mr. Marle haussa les épaules :

— Parce qu'il me plaît pour d'autres raisons.

— Vous vous considérez donc comme supérieur aux lois par le seul fait de vos qualités intellectuelles? demanda Wells.

— Certainement et je concède ce droit à vous ou à tout homme d'égale intelligence, répondit le libraire sans hésiter.

Le professeur resta un moment silencieux. Avec une sorte de gêne, il réalisait quel prestige subtil émanait de la conversation de cet homme, responsable de plus d'un meurtre commis de sang-froid si ses soupçons étaient justes.

— Je peux vous croire sincère, monsieur Marle, dit-il enfin, Mais vos théories sont fausses, il n'y a pas de justification pour le meurtre.

— Meurtre ? répéta le libraire. Meurtre ? C'est un mot qu'emploient les ignorants avec une crainte religieuse. Le bourreau commet un meurtre légal. Quand il y a état de guerre le meurtre de l'ennemi est de règle. Mais cela est en dehors de la question. J'admets que j'ai pris plus d'une vie humaine...

— Vous êtes franc, au moins, dit le professeur un peu suffoqué.

— Bien sûr, je suis franc ; autrement, pourquoi serais-je ici ? Mais je désire vivement, pour me justifier, démontrer que je ne prends pas de vie, ou quoi que ce soit, de gaîté de cœur. Ne l'ai-je pas prouvé en venant ici pour essayer de préserver votre existence?

— Quel est donc votre but, car je suppose que vous avez un but?

— Oui, j'ai un but, mais ce n'est pas le moment d'en parler. Maintenant, je vous ai donné un aperçu de mes théories. Je serais naturellement heureux que nous ayons les mêmes vues, mais je crains que ce ne soit trop espérer. Cependant, pourquoi deviendrions-nous ennemis? Si l'un de vos savants confrères n'est pas d'accord avec vous sur le résultat de vos recherches, vous pouvez lui dire qu'il se trompe.

— Mais je n'essaye pas de le tuer, interrompit le professeur.

— Mais vous vous défendrez s'il essaye de vous tuer, rétorqua le libraire. Telle est exactement ma situation. Si vous persistez à vouloir vous occuper de mes affaires, je vous avertis que je vous en empêcherai, une fois pour toutes. Je suis désolé d'avoir à vous parler ainsi, mais je ne peux vous laisser bouleverser mes plans. Vous n'êtes pas un

policier, laissez ce travail à ceux qui sont payés pour le faire.

Wells regarda en face le libraire.

— Monsieur Marle, je vous suis reconnaissant de l'avertissement, avertissement que peu de gens dans votre position m'eussent donné. Je vous suis également obligé d'avoir permis que je puisse apprécier l'une des plus étranges personnalités que j'aie jamais rencontrées.

— Alors, vous acceptez? s'écria le libraire.

Le professeur sourit.

— Au contraire, je suis plus que jamais décidé à en finir avec vous.

Mr. Marle ne montra aucun signe de colère, mais dans le paisible regard de ses yeux perçants, parut une résolution si froide et si inexorable qu'elle impressionna désagréablement les nerfs, pourtant solides, du professeur.

— Très bien, dit Mr. Marle avec calme, j'ai fait de mon mieux pour vous sauver mais sans grand espoir, je dois l'avouer. Il me reste à vous remercier de m'avoir permis si patiemment d'exposer mes vues...

— Pas du tout, interrompit le professeur; ce fut très intéressant. Maintenant, avant que vous ne vous en alliez, m'autorisez-vous à vous poser encore une question? Votre pupille, est-ce que...

— Pamela Fayne? dit Marle vivement. Je comprends ce que vous voulez me demander. Pamela Fayne ignore absolument tout de mes agissements... sauf la vente et l'achat de livres auxquels elle prend un grand intérêt. Vous semblerai-je ridicule si je prononce la phrase traditionnelle et vous en donne ma parole d'honneur?

— Pas le moins du monde, assura Wells avec une grave courtoisie.

Mr. Marle s'inclina et se dirigea vers la porte. Brusquement, il se retourna.

— Professeur Wells, dit-il, lentement, j'ai l'intention de vous tuer et pourtant j'aimerais vous serrer la main.

Pendant un moment ils restèrent face à face, puis leurs mains s'étreignirent.

L'instant d'après, Wells se trouva seul. S'approchant de la fenêtre, il suivit du regard Gregory Marle descendant la rue, frappant le sol de sa canne d'ébène. Le libraire disparut au tournant de la rue et le professeur, se laissant tomber dans son fauteuil, regarnit sa pipe.

XII

Le Yard était surchargé de travail et l'inspecteur Sims avait dû, sur la demande de son chef, sir Charles Marivale, consacrer la majeure partie de son attention à certaines enquêtes internationales pour lesquelles les autorités françaises avaient demandé la coopération de la police britannique.

Mais le matin du jour où Mr. Gregory Marle discutait si froidement avec le professeur Wells la possibilité de la mort prématurée de ce dernier, Sims se trouva libre de se consacrer à nouveau à certaine affaire qui l'intéressait profondément.

Installé dans son petit bureau de New-Scotland-Yard, il commença l'étude de nombreux rapports. Ceux-ci, à première vue, ne paraissaient avoir qu'une lointaine ou même aucune relation avec le mystère de la Mort Souriante. car ils concernaient un vol de perles.

Avant que le professeur Wells ne lui eût suggéré une solution au problème de mots croisés trouvé dans la poche de Garcia, Sims avait mentionné accidentellement que la police avait été informée d'une vol de perles. Ensuite, la possibilité d'un rapport entre ces perles volées et le message chiffré s'était imposée à lui et il avait décidé qu'il y avait là matière à une série d'enquêtes.

Sims travaillait depuis un certain temps quand la sonnerie du téléphone se fit entendre.

— Très bien, je l'attendais; faites-le monter, dit-il dans l'appareil.

Bientôt, Roger Kent pénétra dans la pièce. Sims lui tendit la main.

— J'espère que je ne vous ai pas dérangé, capitaine Kent?

— Pas le moins du monde.

— Etes-vous libre pour une heure?

— Pour toute la journée, si vous voulez.

— Parfait ! Asseyez-vous et allumez une cigarette. J'ai quelque chose à vous dire.

— De quoi s'agit-il?

— Demandez plutôt de qui il s'agit, répondit Sims.

Et quelque chose dans sa physionomie rendit Roger grave.

— Quand vous avez accepté le travail sans repos qui consiste à nous aider, continua le policier, nous vous avons demandé de garder pour vous ce que vous pourriez voir ou entendre... Je ne doute pas de votre loyauté ou de votre discrétion; ce que je vais vous apprendre en est la meilleure preuve...

— J'écoute, dit Roger.

— Nous pouvons nous tromper, bien entendu, reprit le détective, après un silence, mais nous avons certaines raisons de croire que le responsable de la mort de Garcia, en un mot, que l'homme de tout le mystère de la Mort Souriante est Gregory Marle, le libraire.

En dépit du contrôle parfait qu'il avait de lui-même, Roger sursauta et ne put retenir une exclamation.

— Cela paraît absurde, n'est-ce pas? reconnut Sims. Mais écoutez-moi...

Il donna au jeune homme un aperçu des conclusions auxquelles le professeur et lui étaient arrivés.

Roger écouta en silence.

— C'est une affaire assez horrible, dit-il quand l'exposé fut terminé.

— Peut-être préférez-vous la laisser tomber à présent? suggéra le détective en l'observant.

— On n'abandonne pas un travail parce qu'il est désagréable, répondit Roger.

— Très bien, capitaine ! Je savais que vous parleriez ainsi. Maintenant, jugerez-vous comme une offense le fait que je mette la conversation sur un terrain très privé?

— Vous n'êtes pas le genre d'hommes qui sont offensants pour le plaisir de l'être, inspecteur.

— Merci. En effet, ce n'est pas mon genre. Mais dans notre métier il nous arrive d'être obligé de mettre le nez dans ce que les autres considèrent comme leurs affaires personnels. Voyez-vous où je veux en venir?

Roger rougit légèrement, mais il soutint le regard du détective.

— A miss Fayne, je pense?

— Exactement, capitaine. Maintenant, allons-y carrément. J'ignore quelles sont vos intentions à l'égard de cette jeune fille...

— Je vais l'épouser, interrompit Roger.

Il fut le premier étonné de s'entendre prononcer ces mots et s'empressa d'ajouter :

— Si elle le veut bien.

— J'espère qu'elle le voudra, dit le détective. Mais voyez-vous à présent pourquoi je vous offrais

— et vous offre encore — d'abandonner votre collaboration avec nous?

Roger réfléchit et dit enfin :

— Je ne crois pas que miss Fayne soit mêlée en quoi que ce soit aux crimes de Marle, si ce dernier est un criminel. Et vous?

Sims fronça les sourcils.

— Si je faisais mon devoir, dit-il lentement, capitaine Kent, je ne vous répondrais pas. Miss Fayne est la pupille d'un homme que je crois être un criminel et je dois la regarder comme complice possible, sinon probable. Je ne devrais donc pas vous dire que Wells et moi sommes enclins à penser qu'elle ignore tout des agissements coupables de son tuteur.

La main de Roger tremblait légèrement en allumant une nouvelle cigarette.

— Je suis heureux de le savoir, dit-il simplement.

— Ce que je voulais vous dire encore est ceci, poursuivit Sims. Si vous voulez bien rester avec nous, je crois que vous nous serez très utile. Il semble que je vous demande de profiter de vos relations avec miss Fayne pour être une sorte d'espion. D'un côté, c'est assez vrai. Mais c'est seulement par une enquête complète que nous pourrons savoir si Marle est ou non coupable. S'il est coupable et si miss Fayne est innocente — vous voyez, je n'y vais pas par quatre chemins — plus vite elle échappera à sa tutelle, mieux ce sera.

— Ne pensez-vous pas qu'elle devrait le quitter tout de suite? demanda Roger.

— Certainement pas! protesta Sims. Ce serait une grave faute, et songez aux difficultés... je ne sais pas jusqu'à quel point vous êtes dans les secrets de cette jeune fille...

— Pas du tout, je le crains, dit Roger en rougissant. Mais je pense que je lui suis sympathique.

— Vous êtes donc dans une position où il vous serait difficile d'insister auprès d'elle pour lui faire quitter un homme qui a pris soin d'elle pendant plusieurs années. Quelles raisons lui donneriez-vous? Aucune. J'entends, aucune que vous puissiez prouver. Vous réussiriez simplement à mettre le tuteur sur ses gardes, à alarmer miss Fayne et probablement à anéantir pour toujours votre projet de mariage.

— Vous avez raison, certainement, dit Roger après un silence. C'est une sale situation.

— En effet, mais il n'y a aucune raison de désespérer. Si cela peut vous réconforter, je vous dirai que j'ai vu de nombreuses affaires où des personnes parfaitement innocentes étaient en relations suivies avec des bandits et je suis heureux de dire que j'ai à plusieurs reprises pu remettre les choses au point à leur égard. J'ajouterai enfin que miss Fayne m'inspire confiance.

— Vous l'avez vue?

— Je me suis dérangé pour l'apercevoir. Je pense que vous comprenez maintenant que la meilleure chose que vous puissiez faire est de nous aider à découvrir la vérité, pour elle comme pour nous.

— Vous avez raison, inspecteur; je ferai l'impossible.

— Le possible suffira, capitaine. Maintenant, passons à autre chose, je vais demander Andrew.

Un bref ordre par téléphone eut pour effet de faire apparaître le sergent-détective Andrew qui salua Roger poliment et prit un siège sur l'invitation de Sims.

— Andrew, racontez au capitaine Kent ce que nous savons du vol Baumberg.

Le sergent sans consulter aucune note commença :

— Mr. Moriss Baumberg, marchand d'objets précieux, a signalé à la police le vol d'un collier de perles d'une grande valeur. Chose étrange, Mr. Baumberg, bien que disposé à payer toute somme raisonnable pour que l'on retrouve les perles, était extrêmement désireux qu'il n'y ait aucune poursuite à l'égard du voleur, condition que la police ne pouvait accepter.

— D'ordinaire, nous refusons d'intervenir dans un tel cas, expliqua Sims.

— Cela semble louche, remarqua Roger.

— En effet, monsieur, répondit Andrew; mais le plus bizarre, c'est que ce Baumberg n'est pas un escroc. Nous avons un dossier très complet sur lui et il est parfaitement respectable et honnête.

— C'est un Juif?

— Oui. Et songez, capitaine, que lorsqu'un Juif est honnête, il l'est plus que personne au monde.

— Andrew a raison, dit l'inspecteur.

— Je serais heureux, sir, si vous aviez le temps d'aller voir Baumberg, reprit Andrew. Je sens qu'il cache quelque chose, mais veux être pendu si je sais quoi.

Sims réfléchit un instant :

— Je pense que je vais en effet y aller.

— Je vais donc prendre congé, dit Roger Kent en se levant. J'aimerais aller avec vous, mais ce n'est sans doute pas possible?

— Pourquoi ? répondit Sims ; Baumberg vous prendra pour l'un de nos hommes travaillant dans le monde chic. Et si vous devez nous aider, il vaut mieux que vous sachiez de quoi il retourne.

Un taxi conduisit les trois hommes aux grands magasins de Gamage dans Holborn. Sims régla le chauffeur et montra le chemin. Ils errèrent de rayon en rayon et, finalement, sortirent par une autre porte.

— Que diable sommes-nous venus faire ici? questionna Roger intrigué.

— Le chauffeur, dit Sims négligemment, il m'avait reconnu et n'avait pas besoin de savoir où nous allions.

— Vous ne supposez pas...

— Je ne suppose rien en particulier, dit le détective patiemment. Ce n'était donc qu'une simple précaution.

Sims tourna dans Hatton Garden, puis prit une paisible rue de traverse. Là, dans une paisible boutique, ils trouvèrent Mr. Moriss Baumberg, un paisible petit homme, vêtu d'un complet correct et dont les seules traces de judaïsme étaient un nez quelque peu courbé, une voix plutôt gutturale et la tendance, partiellement réprimée, de souligner sa conversation par une foule de gestes de ses mains impeccables.

Sims et ses compagnons furent introduits dans le bureau sobrement meublé de Mr. Baumberg par un homme âgé au nez crochu que Baumberg présenta comme étant son beau-frère, Mr. Isidore Cohen. Ce dernier salua silencieusement, jeta un regard rapide aux trois visiteurs et se retira dans le magasin.

— Monsieur Baumberg, dit Sims, nous sommes venus vous parler du vol de vos perles.

— C'est terrible, dit Mr. Baumberg avec un accent de détresse.

— D'après ce que vous avez dit au sergent An-

drew, poursuivit l'inspecteur, le vol a été commis avec une ingénieuse simplicité.

— Il était si simple qu'il était le comble de l'habileté ! s'écria le joaillier. Je vais vous expliquer. J'avais un client, un senor Garcia, un étranger. C'était un bon client. Non pas qu'il dépensât de très grosses sommes, mais il connaissait les belles pierres et payait sans discuter. Peut-être avez-vous entendu parler de moi, monsieur Sims, je suis connu dans ma corporation...

— Parfaitement, répondit Sims, très aimable. Nous savons, monsieur Baumberg, que vous êtes un remarquable expert dans le commerce des joyaux et, laissez-moi ajouter, un homme d'une scrupuleuse probité.

Mr. Baumberg s'inclina, flatté.

— Je vous remercie, monsieur l'inspecteur. Je suis très heureux de vos paroles. Je disais donc que le senor Garcia venait souvent. Parfois, il fumait un cigare avec moi ou avec Cohen et il nous racontait de passionnantes anecdotes sur ses voyages. Je vous dis cela pour que vous compreniez bien que ce n'était pas un étranger pour nous.

— En fait, vous aviez confiance en lui, dit Sims.

— Pour autant qu'on puisse avoir confiance en quelqu'un, répondit Mr. Baumberg prudemment.

Et Sims l'approuva avec une admirable gravité.

— Je vous dirai, reprit Mr. Baumberg, que la dernière fois que vint Garcia, j'étais sorti. Il demanda à Cohen, qui le reçut, si nous n'aurions pas un petit rubis qui puisse être serti dans un ancien et bizarre anneau d'or qu'il avait découvert chez un antiquaire. Cohen, ne pensant pas à mal, ouvrit le grand coffre qui est encastré dans le mur et en sortit quelques plateaux garnis de pierres. Tous deux les

examinaient quand, soudain, ils entendirent une sorte de cri rauque et le bruit d'une chute à l'extérieur. Le senor Garcia courut à la porte et se précipita au dehors. Cohen l'entendit appeler. Il sortit à son tour et le trouva penché sur un homme, l'écume à la bouche, qui se débattait à terre. « Aidez-moi, dit Garcia, le malheureux a une attaque. Tenez-le pendant que je vais chercher un peu d'eau, ou il se tuerait. » Cohen maintint l'homme tandis que Garcia se précipitait dans la boutique et revenait avec un verre d'eau. L'homme se calma un peu et Cohen lui proposa de venir dans la boutique se reposer, mais il dit : « Non, merci, je suis habitué à ces crises, cela va aller maintenant. » Garcia alors lui proposa de le mettre dans une voiture et il lui prit le bras; c'est à ce moment que Cohen remarqua que l'homme était amputé, de la main gauche. Cohen rentra dans le magasin, remit les plateaux dans le coffre et le referma. J'arrivai sur ces entrefaites et allai au coffre... c'est alors que je m'aperçus que les perles avaient disparu.

Mr. Baumberg s'arrêta.

— Je suppose, observa l'inspecteur, que tout cela ne dura que quelques minutes?

— Oh ! oui, trois ou quatre d'après Cohen.

— Et personne n'aurait pu pénétrer dans le magasin sans être vu par Mr. Cohen?

— Personne.

— Vous n'avez pas d'employé en dehors de Mr. Cohen?

— J'emploie une sténo-dactylo, mais elle vient d'une agence, sténographie les lettres et s'en retourne les taper.

— Mr. Cohen est, dites-vous, votre beau-frère? reprit le détective.

Mr. Baumberg le regarda, puis se mit à rire.

— Vous n'avez pas besoin de perdre votre temps à suspecter Isidore, monsieur l'inspecteur. Nous travaillons ensemble depuis vingt ans et il pourrait me voler chaque jour, s'il le voulait.

— Alors, il semble que Garcia soit allé au coffre et ait pris les perles quand il est allé chercher le verre d'eau, remarqua Sims. Avait-il jamais vu les perles ou entendu dire que vous les aviez?

Mr. Baumberg hésita :

— Je n'en suis pas sûr. Le jour où je les reçus, je les examinais dans mon bureau quand Garcia est arrivé. Cohen lui dit d'entrer tout droit et je ne me rendis compte de sa présence que lorsqu'il fut devant moi. Je mis aussitôt les perles dans leur écrin que j'enfermai. J'ignore s'il les a remarquées. En tout cas, il n'y a pas fait allusion.

Pendant un moment, Sims garda le silence; puis il leva les yeux sur le joaillier.

— Monsieur Baumberg, dit-il posément, avez-vous dit à Sa Grandeur que les perles avaient disparu?

Le visage du joaillier devint gris.

— Je... je ne comprends pas... balbutia-t-il.

— Je crois, au contraire, que vous comprenez fort bien, insista Sims. Sa Grandeur le...

Mr. Baumberg bondit sur ses pieds :

— Je vous en prie, monsieur Sims, ne prononcez pas de nom. Je vais tout vous dire et vous verrez que je n'ai rien à me reprocher, bien que je garde le secret d'un autre. Cohen même ne sait rien et je ne m'explique pas comment vous...

— Ne vous inquiétez pas de moi, coupa Sims. Je ne vous demande pas vos secrets. Je désirais seule-

ment vous montrer qu'il ne faut pas requérir l'aide de la police si vous ne lui faites pas confiance.

— Je sais, je sais ! s'écria le petit joaillier éperdu. Mais écoutez et vous verrez comme il m'était difficile de prendre une décision. J'ai de nombreux clients, comme vous le savez, et cela aux quatre coins du monde. Pour eux, je traite parfois des affaires de toutes sortes, car ils savent que je suis discret. Il y a quelques jours, m'arriva un messager d'une grande dame. Elle est très ennuyée. Il lui faut réunir promptement une somme considérable et son mari ne doit pas le savoir. Que faire? Elle pense à moi et m'envoie une personne de confiance. Comme garantie, elle m'offre les perles. Je lui envoie aussitôt l'argent. Tout va bien. Mais les perles, me direz-vous? Ah! voilà, elles lui ont été offertes par un haut, un très haut personnage. Elle ne peut demander l'argent à celui-ci parce que... enfin, pour certaines raisons. D'un autre côté, elle est solvable, très solvable... Mais elle a besoin de l'argent secrètement et tout de suite. Cependant, ces perles, elles sont célèbres, elles sont connues. Et Sa Grandeur les lui a données parce qu'elle a la passion des perles. Mais on ne doit pas savoir qu'elle les a. Elles furent divisées en trois colliers, ne risquant pas, de cette façon, d'être reconnues comme les fameuses... enfin, le nom qu'on leur donnait quand elles ne formaient qu'un seul collier. Et maintenant...

Mr. Baumberg agita les mains pour mieux exprimer son désespoir.

— C'est une affaire ennuyeuse, dit Sims avec sympathie. Nous allons tâcher de retrouver les perles. Autrement, ce serait une grosse perte pour vous?

— Une perte! protesta Mr. Baumberg. Vous pensez que je tremble pour mon argent? Vous pensez que je suis Juif et que l'argent est tout pour moi? Il est vrai que ces perles ont une énorme valeur, mais moi-même, monsieur Sims, je ne suis pas un homme pauvre. Je pourrais payer le prix auquel on les estime sur-le-champ. Je me ruinerais, si besoin était, pour conserver intacte ma réputation d'honnête homme. Mais il y a autre chose; il y a le scandale qui éclaterait si tout cela venait à être divulgué... Et la dame qui a confiance en moi, en moi Moriss Baumberg! On a eu confiance en moi et j'ai trahi cette confiance!

Il se laissa tomber sur sa chaise et s'enfouit le visage dans les mains. Les trois visiteurs se regardèrent sans la moindre envie de sourire. Sims se pencha et posa sa main sur l'épaule du joaillier :

— Allons, allons, monsieur Baumberg, il ne faut pas désespérer, nous avons une chance de vous rapporter les perles.

Mr. Baumberg leva la tête :

— Merci, monsieur l'inspecteur. Si vous faites cela, vous me rendrez la vie!... Vous voyez maintenant pourquoi j'avais peur de dire ce que je savais? Pourtant, ajouta-t-il naïvement, si j'avais su que la police était comme vous, je n'aurais pas eu peur.

Sims sourit :

— Soyez tranquille, nous n'avons nul désir de trahir vos secrets.

— Mais vous agirez vite? dit le joaillier anxieusement. Si Garcia venait à découvrir que les perles...

— Vous n'avez plus rien à redouter de la part de Garcia, dit Sims gravement, il est mort.

— Mort? répéta le joaillier, surpris.

— Il a été assassiné et les perles ont disparu.

dit Sims. Je pense que je puis vous certifier qu'en ce moment personne ne sait où elles sont. Maintenant, je désirerais poser à Mr. Cohen une ou deux questions.

Un quart d'heure plus tard, quand Sims et ses deux compagnons furent sur le chemin du retour, Roger Kent posa une question à l'inspecteur :

— Pouvez-vous me dire comment vous avez appris l'histoire de Sa Grandeur?

Sims ricana :

— J'ai peur que ce ne soit qu'un coup de chance. Il était évident que Baumberg cachait quelque chose. Vous avez vu comme il était agité... plus qu'il n'était naturel de l'être pour un homme aussi riche que lui. C'était un fait certain que l'argent seul ne l'eût pas mis dans cet état. D'un autre côté, comme nous le savons, on ne voulait pas que l'affaire aille devant les tribunaux...

— Mais même dans ces conditions...

— Eh bien! voilà : Quand nous étions dans le bureau de Mr. Baumberg, je remarquai une lettre d'un certain genre qui dépassait de sous de son buvard. En gesticulant, il déplaça le buvard et sur la lettre je vis un blason gravé; le blason d'une certaine dame dont l'amitié qui la liait à un très grand personnage étranger défraya discrètement la chronique. Alors, j'ai tenté ma chance...

— Avec succès, répondit Roger un peu déconcerté.

XIII

En arrivant dans le bureau de l'inspecteur, à Scotland-Yard, ils y trouvèrent le professeur Wells installé dans un fauteuil et fumant placidement sa pipe.

Sims donna des instructions au sergent Andrew qui partit pour les exécuter.

— Eh bien! professeur, quoi de neuf? dit alors Sims en allumant une cigarette.

— C'est ce que je viens vous demander, répondit nonchalamment Wells.

— Vous ne portez pas habituellement de revolver, remarqua soudain l'inspecteur. J'espère que vous penserez, au moment de vous en servir, à ôter le cran de sûreté...

— Il fait saillie, n'est-ce pas? répondit Wells avec calme. Je vais le mettre dans une autre poche.

Sortant un lourd automatique de la poche de son veston de tweed, il le glissa dans la poche, à ce destinée, de son pantalon.

Roger les observait tous deux avec étonnement, cependant il commençait à s'habituer à leurs façons d'agir et de parler.

Sims reprit :

— Nous venons d'avoir un entretien avec Mr. Moriss Baumberg dont les perles ont été volées l'autre jour. C'est Garcia, bien entendu, qui les a

volées et nous venons d'arracher la vérité à Baumberg. Il était dans une situation embarrassante, aussi se décida-t-il à nous dire ce qu'il savait ou, tout au moins, l'essentiel.

— Et vous lui avez dit le reste, lança Roger.

Le professeur se mit à rire. Le détective resta grave et demanda brusquement :

— Professeur Wells, je désire que vous nous disiez ce qui est arrivé?

Le professeur se leva, s'appuya contre la cheminée et mit ses mains dans ses poches.

— Pour commencer, dit-il, j'ai eu une longue et intéressante conversation avec ce libraire si instruit, Mr. Gregory Marle.

Wells raconta avec précision la visite du libraire.

— Un homme vraiment singulier, murmura Sims pensivement quand le récit fut terminé.

— Un bien vilain monsieur! s'écria Roger sans pouvoir se contenir.

Wells secoua la tête :

— Ce n'est pas le terme qui convient, mon cher Roger. Marle n'est pas un vilain monsieur; je ne pense pas qu'il trahirait quiconque aurait eu confiance en lui. C'est tout simplement un homme dont le sens moral est faussé.

— Mais un tel homme est un danger public, mon oncle!

— Certainement, et le public doit être protégé contre lui, répondit froidement le savant.

— Maintenant, dites-nous ce qui s'est passé *après?* demanda Sims.

Le professeur ralluma sa pipe.

— Eh bien! Mr. Gregory Marle est un homme avisé. Quand il me fit ce qui était après tout une offre sincère de paix, il se doutait que je refuserais

et ses dispositions étaient prises. Comme vous le savez, ma maison de Russel Square est assez ancienne et il n'est pas très difficile d'y pénétrer. Un ami de Mr. Marle — ainsi que je l'avais prévu — y est venu au milieu de la nuit et m'a poignardé en plein cœur.

— Que diable voulez-vous dire? demanda Roger.

— Une petite réception préparée par moi, expliqua Wells en gloussant, et qui, j'en ai peur, ennuiera Mr. Marle. Il y a quelque temps, un de mes amis qui s'occupe d'anthropométrie a sculpté quelques bustes de cire utiles pour certaines expériences. Il m'envoya l'un d'eux que je gardai dans mon laboratoire. Je l'ai donc installé dans mon lit, les draps tirés sur la tête. Je mis la lampe de chevet hors d'état d'être allumée, puis j'allai fumer ma pipe dans la bibliothèque. Je pensais que si l'on pénétrait dans la maison, j'entendrais le visiteur gravir l'escalier et — si tel était son dessein — m'assassiner, puis repartir de la même façon qu'il était venu. Je me trompai. L'homme entra par le haut, au lieu d'entrer par le bas et s'en fut pareillement. J'avais oublié que la maison voisine est en réparation et entourée d'un échafaudage. N'importe quel homme agile pouvait ainsi atteindre mon toit sans être remarqué. C'est ce que fit mon visiteur. Il se glissa par une lucarne et descendit jusqu'à ma chambre. Alors, il alluma avec précaution une petite lampe de poche, je pense, vit ce qu'il croyait être mon corps dans le lit, planta son couteau dans la poitrine et disparut sans délai. Le coup de couteau avait été porté de main de maître et l'assassin me croyait mort.

— *By Jove!* s'écria Roger, c'est horrible... et pourtant je ne puis m'empêcher de rire à l'idée de

la rage de Marle quand il verra comme il a été joué.

— Je crois, dit l'inspecteur, que cela ne fera que le rendre encore plus dangereux. Des empreintes, professeur?

— Pas une. Le type devait sans aucun doute porter des gants de caoutchouc et il n'a rien laissé derrière lui qui puisse nous renseigner. C'est la lucarne forcée qui m'a montré par où il était entré.

— Je vais, dès maintenant, mettre deux hommes là-bas, déclara Sims; car il ne se passera pas longtemps avant que Marle s'aperçoive que vous êtes vivant.

— Il le sait, dit Wells, froidement. Comme je venais ici ce matin, un lourd camion nous a télescopé sur l'Embankment. Mon chauffeur est blessé à la tête, mais rien de grave, fort heureusement. J'ai été renversé et n'ai pas même pu apercevoir le visage du conducteur. Il n'y avait pas de policeman dans les parages et le camion est reparti en vitesse avec un garde-boue détérioré.

— Avant deux heures, je veux voir cet ingénieux Mr. Marle dans une cellule, dit Sims en tendant la main vers le téléphone.

Mais Wells retint son bras :

— Vous n'en ferez rien. Envisagez les faits, Sims. De quoi l'inculperez-vous?

— De meurtre; soit complicité de meurtre, soit meurtre prémédité de son propre aveu et probablement d'autres crimes, répondit le détective un peu hésitant.

Wells se mit à rire :

— Allons, mon vieux, cela ne se peut pas et vous le savez bien. Nous ne pouvons nous présenter devant un jury avec si peu de choses et Marle le

sait aussi bien que nous. Sa confession? Qu'a-t-il confessé? Et à qui s'est-il confessé? Il n'y avait pas de témoins et sa parole vaut la mienne devant un jury. Il nous faut avoir quelque chose d'un peu plus précis avant d'agir contre lui.

Il y eut un silence. Le professeur poursuivit :

— D'autre part, je veux aller jusqu'au fond de cette affaire. Il y a encore un tas de choses que je ne comprends pas. Quel est le jeu de Marle? Je suis certain qu'il ne tue pas les gens pour le plaisir de les tuer. D'après ce qu'il m'a dit, je serais porté à croire qu'il choisit ses victimes selon une méthode de son invention.

— Il est fou! dit Roger.

— Peut-être, mais on doit reconnaître que sa folie ne manque pas de raisonnement. Et la folie, sait-on exactement ce que c'est ? Si vous aviez entendu Gregory Marle me parler, vous vous seriez dit tous deux qu'il était beaucoup plus sain d'esprit que nombre d'hommes « lucides » de votre connaissance.

— Que proposez-vous alors? demanda Sims.

— Je propose que nous laissions Marle libre jusqu'à ce que nous ayons une preuve irréfutable. Si vous l'arrêtez maintenant, vous serez obligé de le relâcher et nous perdrons probablement toute chance de découvrir jamais son secret.

Le détective prit une cigarette et l'alluma pensivement.

— Ecoutez, Wells, dit-il soudain, pourquoi ne pas tout plaquer, comme vous l'a suggéré Marle? Après tout, vous n'êtes pas un policier et n'avez pas besoin de risquer ainsi votre vie.

Le visage de Wells s'empourpra.

— Je sais que vous dites cela avec bonne inten-

tion, inspecteur Sims, mais vous ne croyez tout de même pas que je vais prendre l'avis de Marle ou même le vôtre pour ce genre de choses. C'est peut-être de l'orgueil, mais vous pouvez m'en croire, Sims, ou j'aurai Marle ou il m'aura!

Ce n'était pas souvent que le professeur Wells parlait avec autant de passion et Sims savait que rien ne pourrait changer sa détermination.

— Très bien, déclara-t-il simplement, je suis avec vous.

Roger Kent ne dit rien, mais il songeait qu'il n'eût pas aimé être à la place de Mr. Marle.

XIV

La situation dans laquelle se trouvait Roger Kent était embarrassante; et si, par quelque côté, elle était humoristique, c'était un genre d'humour que Roger n'était pas disposé à apprécier.

Il savait maintenant qu'il aimait Pamela Fayne et, pour un homme de sa trempe, l'amour n'était pas une plaisanterie. Mais le tuteur de Pamela était le plus parfait coquin que la terre ait porté, et la pensée que Pamela pouvait rester confiée à un tel homme était presque intolérable à Roger. Celui-ci, d'ailleurs, ne doutait pas un seul instant de l'innocence ni du courage de Pamela. Il était aussi convaincu qu'elle ignorait tout des intrigues de son tuteur que du fait qu'elle serait saisie d'horreur dès l'instant où un tel soupçon s'imposerait à son esprit. Cependant, le vieux libraire avait traité sa pupille avec déférence et bonté, l'orpheline avait beaucoup d'affection pour lui et on ne pourrait la détacher de lui sans révéler la véritable personnalité de Mr. Gregory Marle. Pour cela, il ne fallait pas de demi-mesures. Pamela était trop loyale pour admettre autre chose qu'une vérité exposée franchement et appuyée de preuves irréfutables.

Roger ne pouvait encore fournir de telles preuves. D'autre part, il ne voulait pas, par une révélation prématurée, s'inscrire parmi les ennemis de

Mr. Marle. Celui-ci savait, il est vrai, que Roger et Peter Felle avaient trouvé le corps de Garcia et avaient ainsi été rattachés jusquà un certain point au professeur et à Sims; mais il n'y avait aucune raison pour que Mr. Marle puisse le croire, lui ou son ami, plus étroitement en relation avec la police que ne le nécessitait la découverte du corps.

Bien qu'il eût aimé la mettre immédiatement en dehors de tout cela, Roger ne pensait pas que Pamela fût en danger. Pour le moment donc, la seule chose à faire était de laisser les événements suivre leur cours et de s'en remettre à l'expérience et à la sagesse du professeur Wells et de l'inspecteur Sims. En attendant l'heure de l'action, Roger devait gagner complètement la confiance de la jeune fille afin qu'elle le crût pleinement quand ce serait nécessaire. C'était une tâche fort agréable.

Trois jours après la tentative de meurtre contre le professeur, Roger et son ami se trouvaient au Sandy's, le fameux bar du West End. Roger, ayant entendu parler d'une vente de livres à laquelle Pamela devait assister en lieu et place de Mr. Marle, y était arrivé de bonne heure avec l'air moyennement intéressé de quelqu'un qui ne s'attend pas à faire de merveilleuses découvertes. Il est douteux que Pamela ait été dupe, mais en tout cas elle ne fit montre d'aucun déplaisir.

Aussi, quand Roger entra au Sandy's, l'expérimenté Peter se rendit compte au premier coup d'œil que son ami n'était pas dégoûté de l'existence.

— Les sandwiches sont particulièrement bons aujourd'hui, remarqua Peter, perché sur un haut tabouret.

— Un American Club, s'il vous plaît, dit Roger au barman en veste blanche. Je suis affamé.

Ce ne fut qu'après que ce mets savoureux eut apparu puis disparu, remplacé par une tasse de café, que Peter posa sa question.

— Alors, que s'est-il passé?

Roger sourit :

— « Elle » est venue! Je lui ai parlé.

— Veinard! s'écria Peter. Bel ne m'eût pas favorisé ainsi!

— Bel? répéta Roger.

— Je ne puis penser à elle qu'ainsi, expliqua le jeune homme avec embarras, mais, bien entendu, je ne l'appelle pas ainsi... pas encore...

Roger se mit à rire.

— Quelle timidité! Quelle...

Il s'interrompit. Un personnage corpulent, après avoir jeté à travers la devanture un coup d'œil à l'intérieur du bar, venait d'y entrer.

— Hello, professeur! s'écria Peter ; je ne savais pas que vous fréquentiez ce frivole établissement.

— Je ne le fréquente pas, répondit le professeur Wells. Mais j'aime voir de temps à autre des milieux différents du mien.

— Vous prenez quelque chose, mon oncle? suggéra le pratique Roger.

— J'ai déjeuné, répondit le professeur; mais ce café me tente. Peut-on fumer la pipe?

— Le Sandy's est un endroit où l'on peut faire tout ce que l'on veut, à condition de n'ennuyer personne, dit Roger.

Le professeur se hissa sur un tabouret et bourra sa pipe.

— Des nouvelles? demanda Roger à voix basse car il y avait près d'eux quelques groupes de clients.

Wells secoua la tête.

— Vous vous rendrez compte, à la longue, que la patience est une vertu très nécessaire dans ce genre d'affaire.

Roger n'ajouta rien, il n'avait pas encore raconté à Peter les derniers événements. Sims le lui avait recommandé, pour certaines raisons que Roger ne demanda pas.

A ce moment, le propriétaire du bar, Sandy lui-même, vint jeter l'œil du maître sur son établissement.

Peter, qui connaissait tout le monde, le héla et le présenta au savant.

— Le professeur Wells? dit Sandy. Très honoré, mon cher maître. Mais je vais vous mettre à contribution; il me faut votre signature sur l'un de mes panneaux.

— C'est pas à moi qu'il demanderait ça! s'écria Peter.

— Attendez de grandir, répondit Sandy avec calme.

Le professeur se soumit de bonne grâce et, sur une petite plaque, apposa sa signature à l'aide du stylo de Roger.

Quand le professeur et les deux jeunes gens quittèrent le bar et remontèrent vers Piccadilly Circus, Roger vit un homme qui était occupé à regarder avec beaucoup d'intérêt une vitrine, bâiller, jeter un coup d'œil à sa montre et leur emboîter le pas d'un air détaché. Comme Peter s'arrêtait pour saluer une jolie femme qui conduisait posément son auto, Roger montra l'homme au professeur.

— Un sous-ordre de Sims, expliqua le professeur avec humeur. Il s'est mis dans la tête que j'avais besoin de protection.

Peter les rejoignit.

— Eh bien! jeunes gens, si vous pouvez vous tenir une heure ou deux à l'écart des gaîtés du West End, reprit le professeur, que diriez-vous d'un dîner chez moi?

Roger hésita.

— Nous aurions beaucoup aimé, monsieur, dit Peter précipitamment, mais le fait est que...

— Vous avez mieux à faire? suggéra le professeur.

— Pas exactement, protesta Peter, confus.

— Nous avons invité miss Fayne et miss Dene à dîner, expliqua Roger.

— Excellent! approuva le professeur, sincère. Vous dînerez chez moi un autre jour.

— Mais sir, s'écria Peter, saisi d'une inspiration soudaine, pourquoi ne viendriez-vous pas avec nous?

Le professeur Wells sourit.

— Mon cher garçon, des jeunes gens comme vous n'ont pas besoin d'un vieux fou comme moi.

— Bien sûr! approuva Peter avec chaleur. Oh! zut! reprit-il tandis que le savant éclatait de rire, ce n'est pas ce que je voulais dire. Je voulais dire : bien sûr que nous serons heureux que vous veniez... N'est-ce pas, Roger?

— Plutôt, répondit Roger avec une sincérité évidente. Venez, mon oncle.

Le professeur hésita. Il aimait la société des jeunes gens francs et sincères comme ceux-ci.

— Où allez-vous? demanda-t-il.

— Au Trou du Crapaud, répondit Peter.

— Une boîte de nuit, expliqua Roger; un des louches endroits que fréquente Peter.

— Il n'est pas louche, protesta Peter avec indi-

gnation; c'est un endroit tout à fait convenable — c'est pourquoi je l'ai choisi — mais charmant.

— J'aime ce « mais », dit Wells en riant. Je viendrai vous y voir après dîner.

Comme Roger le regardait se diriger d'un pas ferme vers un paisible club, il vit le discret suiveur accélérer sa marche et suivre la même direction.

XV

Le Trou du Crapaud différait de beaucoup d'autres établissements similaires car on pouvait le fréquenter sans redouter une descente de police entraînant immanquablement une comparution matinale devant un commissaire.

La direction désirait que les membres du club et leurs invités puissent s'amuser, mais elle désirait aussi rester autant que possible dans la légalité. C'est pourquoi elle ne permettait aucune vente — ouverte ou dissimulée — de boissons alcoolisées après l'heure fixée par la loi. Se rendant compte aussi qu'il y a encore des clients qui aiment se distraire sans participer à une orgie, la direction décourageait les gens qui croient qu'une maison possédant une licence est nécessairement une maison de licence et que, parce l'on y sert des boissons, on peut en absorber au point de devenir une gêne pour les voisins.

A une agréable table de coin, dans la plus vaste salle du Trou du Crapaud, une joyeuse compagnie se trouvait réunie ce soir-là. Roger trouvait Pamela particulièrement séduisante dans une robe de soie noire qui faisait ressortir les lignes de son corps élancé et souple. Peter pensait exactement la même chose de Claribel Dene. Ce que les deux jeunes filles pensaient des deux jeunes gens est un secret, mais

ce qu'il advint par la suite laisse supposer qu'elles ne restaient pas totalement insensibles à l'admiration respectueuse que les yeux de leurs compagnons exprimaient.

Pour Pamela, le Trou du Crapaud était une sensation nouvelle. Les petits crapauds verts qui étaient posés sur les tables avec le menu planté dans leur dos; le grand crapaud, habilement imité, qui était couché dans une sorte de temple taillé dans un des murs, les garçons avec une ceinture verte en place de gilet; le brouhaha des conversations joyeuses qui se mêlaient à la musique d'un jazz, tout cela constituait un ensemble qui l'enchantait. Pour Claribel Dene, ce lieu de délices semblait moins étrange — car Bel avait ses secrets — mais ne lui en plaisait pas moins.

Peter avait choisi le Trou du Crapaud pour diverses raisons. Il avait songé d'abord à dîner au Carlton et finir ensuite la soirée au club, mais il règne au Carlton une solennité réfrigérante peu favorable à dissiper cette gêne de prime abord, si préjudiciable au succès de la première réunion concertée de quatre personnes qui, après tout, ne se connaissent que depuis peu. Dès que le jazz se mit vraiment en action, commençant à jouer une musique entraînante, les deux jeunes filles se levèrent gaîment et, au bras de leur cavalier respectif, s'élancèrent sur la piste. La foule n'arrivant que plus tard, après le fermeture des théâtres, les couples avaient de la place pour danser.

A sa secrète joie, Roger — qui n'était pas un danseur expert — s'aperçut que son pas convenait parfaitement à Pamela. Il ne se douta pas que Pamela, très bonne danseuse, avait dès les premières mesures adapté son pas au sien. Son succès lui donna du

courage et quand il invita Bel pour la danse suivante, il s'en tira fort bien. Peter, lui, dansait avec maîtrise, mais Pamela se surprit à penser qu'elle préférait l'application consciencieuse du grave Roger.

Bientôt arriva le professeur Wells qui, en trois minutes, sut se gagner le cœur des deux jeunes filles.

La soirée fut joyeuse jusqu'au bout. Peter avait garé son auto derrière le club, aussi lui et Roger proposèrent-ils aux jeunes filles de les raccompagner chez elles.

Mais Roger eut un remords tandis que Wells leur disait au revoir. Il prit à part le savant pendant que Pamela et Bel s'installaient dans la voiture.

— Je ne voudrais pas vous importuner, mon oncle, mais je désire que vous veniez avec nous. Nous vous déposerons à Russel Square. Il est tard...

— Ne sois pas stupide, Roger, interrompit le professeur.

Et il partit d'un pas allègre en fredonnant.

Roger, en proie à un vague malaise, monta dans l'auto et Peter démara.

Le professeur franchit Piccadilly Circus, longea Coventry Street, traversa Leicester Square et tourna dans Charing Cross Road. Il avait conscience que l'homme de Scotland-Yard était presque sur ses talons. Doué, malgré toute sa puissante intelligence, d'un orgueileux entêtement qui, parfois, obscurcissait son jugement, il était agacé par cette incessante vigilance. Il sentait que le mystère de la Mort Souriante se réduisait en une lutte entre le libraire et lui; presque inconsciemment, il s'irritait de voir entrer d'autres combattants dans l'arène. Les tentatives de Marle pour le tuer étaient, il s'en rendait

fort bien compte, sérieuses, mais maintenant qu'il était sur ses gardes, il voulait se défendre lui-même.

Se retournant soudain, il revint sur ses pas puis coupa à travers les étroites rues de Soho. Il y erra dans tous les sens pendant une demi-heure, mais quand il cessa, le silencieux personnage était toujours là.

« Ça, c'est un type fort », se dit Wells.

Et il essaya un vieux tour.

Hélant un taxi en maraude, il tendit au chauffeur une couronne et lui en promit une autre s'il atteignait King's Cross en un quart d'heure. Il monta, claqua la portière derrière lui et sortit de la voiture par l'autre portière, la refermant doucement. Le chauffeur, sans méfiance, partit à toute vitesse, mais Wells déjà dévalait la rue.

Cependant l'homme de Scotland-Yard s'était rendu compte que Wells, pour quelque raison, voulait lui fausser compagnie, et il ne tomba pas dans le panneau.

A vive allure, le professeur arpenta Piccadilly Circus et alla se mêler à un groupe de personnes attendant l'obnibus puis, virant promptement, il se lança dans la porte tournante d'un grand hôtel. Il traversa le grand hall de réception, se faufila parmi la foule vers une porte de côté et plongea à nouveau dans Soho. Cette fois, ses efforts furent couronnés de succès : il avait « semé » l'homme de Sims.

Satisfait, il se dirigea vers Russel Square, son pas résonnant dans les rues presque désertes. Soudain, il regarda autour de lui, s'arrêta, puis marcha vers une porte. Il était à nouveau suivi, mais cette fois *ce n'était plus par l'homme de Scotland-Yard.*

Wells glissa la main dans la poche de son léger pardessus, mais le pistolet automatique n'y était

plus. Il maudit sa propre négligence. Une douzaine de fois, au moins, on avait pu fouiller sa poche, tellement il était préoccupé de jouer le policier et cette même préoccupation l'avait empêché de remarquer l'autre homme qui, sans doute, l'avait suivi patiemment tout le temps et n'avait pas été dupe de la ruse de Wells à l'hôtel.

Serrant sa lourde canne, le professeur gagna le milieu de la rue et continua sa marche. Enfin, il arriva à un coin de rue. A ce moment, il entendit deux voix se querellant et jurant, puis un coup sourd, un grognement et le silence.

Hâtant le pas, Wells tourna le coin. Sur le trottoir gisait un homme, un bras gauchement replié sous lui.

Avec précaution, Wells s'approcha de lui.

Comme il se penchait au-dessus du corps, un homme, aux semelles de feutre, sortit silencieusement d'une encoignure, dans sa main droite il tenait une arme silencieuse et mortelle : un sac étroit et long empli de sable.

Sauvagement, il frappa et frappa encore.

Le premier homme se releva et tous deux considérèrent le corps inanimé du professeur.

— Il a son compte, dit laconiquement l'homme au sac de sable.

Il prit quelque chose dans la poche du professeur, puis les deux hommes s'évanouirent dans l'obscurité.

XVI

— Mais c'est abominable! s'écria Roger violemment. Il est évident que ce misérable a su venir à bout du professeur. Et nous...

— Attendez une minute, jeune homme, interrompit l'inspecteur Sims, s'efforçant lui-même de parler calmement. Je vais vous dire une ou deux choses qui vous feront du bien. D'abord, c'est *moi* qui suis chargé de cette affaire et non *vous*, veuillez vous en souvenir. Si l'un de vos subalternes vous avait parlé dans l'armée, comme vous venez de le faire dans mon propre bureau, vous lui auriez cassé la tête.

— C'est certain, déclara Peter Felle avec une telle assurance que les deux autres — qui, dans l'ardeur de leur dispute, en étaient venus à oublier sa présence — le regardèrent et se mirent à rire.

— Je suis désolé, dit Roger avec franchise. Je crains d'avoir été grossier, mais cela me rend fou de penser que je connais l'auteur de l'agression sans avoir de preuve.

— Que le ciel foudroie ce vieux libraire hypocrite! lança Peter Felle qui avait été mis au courant des agissements de Mr. Marle.

— Ce n'est pas un hypocrite, il a joué le jeu, répliqua Sims. Il a prévenu Wells avant de le frapper.

— Pourquoi ne jouons-nous pas son jeu? demanda Peter.

— Que voulez-vous dire?

— Vous dites que vous ne pouvez l'arrêter parce que vous ne pouvez prouver qu'il a transgressé la loi, eh bien! pourquoi ne pas la lui faire transgresser?

— Es-tu fou? demanda Roger.

— Pas le moins du monde! Je veux dire : pourquoi ne pas lui préparer un crime, comme on fait dans les romans américains. Alors, nous pourrions l'arrêter et le garder en attendant que vous ayez réuni vos preuves sur d'autres points.

— J'ai peur que nous ne soyons obligés de laisser de côté ces méthodes pittoresques, dit Sims.

— Alors, qu'allez-vous faire? dit Roger. Puis-je vous aider?

Sims prit une cigarette et l'alluma avant de répondre, d'une voix émue :

— Si vous saviez le dixième de ce que Wells a fait pour moi...

Il s'arrêta et se mit à marcher à travers la pièce, en proie à une agitation dont Roger ne l'aurait pas cru capable. Enfin, il se calma et parla de la voix posée qui lui était habituelle.

— Il est toujours stupide de perdre son sang-froid mais, cette fois, j'ai au moins une excuse, car je suis en partie responsable de l'attaque dirigée contre Wells. J'ai fait ce que je croyais nécessaire à sa protection et... je ne l'ai pas protégé.

— Je vois ce que vous voulez dire, répondit Roger, mais vous ne pouvez vous reprocher cela. Le professeur a délibérément « semé » votre homme.

— Oui, et c'est justement pourquoi je me juge stupide. Je connais bien le professeur : j'aurais dû

prévoir qu'il prendrait ombrage d'être ainsi surveillé et nous jouerait un tour dans ce genre. Au lieu de le faire suivre par des hommes qu'il connaissait, j'aurais dû charger de ce travail des hommes déguisés de façon à ne courir aucun risque d'être reconnus.

— On ne saurait penser à tout, dit Roger frappé par l'amertume qu'il sentait dans la voix du détective.

— Mr. Gregory Marle y pense bien, lui, rétorqua Sims. Cependant, il est bien possible qu'il éprouve une surprise un de ces jours.

— Dites-nous vite votre idée?

Sims hésita.

— Oui, commença Roger avec humeur, si vous n'avez pas confiance en nous...

— Mon cher capitaine, vous ne pensez pas sérieusement cela, je le sais. Laissez-moi être très franc avec vous. Il est parfois nécessaire de ne pas faire mention de certaines choses, même devant les personnes en qui vous avez le plus confiance, tout simplement parce qu'elles seront plus aptes à vous aider si elles ne connaissent que leur rôle dans la pièce. Saisissez-vous mon point de vue?

— Non, dit Roger avec brusquerie.

— Alors, ce que je veux dire est ceci : mon travail est d'essayer de reconstituer un puzzle très compliqué et si je dois m'arrêter à chaque pièce et dire pourquoi je l'essaye dans telle ou telle position, je n'aurai jamais fini.

— C'est juste, interrompit Roger.

— Bon, dit Sims, heureux à la pensée que Roger n'avait pas la moindre idée de ce qu'il préparait. Maintenant, il est inutile que je vous dise que

Mr. Marle redoute le professeur Wells beaucoup plus que moi. Ne me taxez pas de fausse modestie. Wells mériterait d'avoir à son actif beaucoup de choses que nous avons faites au Yard, mais il a toujours insisté pour rester dans la coulisse. A présent, voilà où je veux en venir : plus Mr. Marle me croira stupide et borné, moins il se méfiera de moi. Tôt ou tard, il fera un faux pas, tous les criminels en font. Mon jeu pour l'instant est de végéter et de lui faire croire que, privé de Wells, je ne fais qu'errer.

— Je suppose que la montre du professeur n'a pas été retrouvée? demanda Peter, après une pause au cours de laquelle les deux jeunes gens s'assimilèrent l'explication du détective.

— Non, et elle ne le sera pas, du moins de quelque temps. Quelle riche idée de voler cette montre : cela donne un motif plausible à l'attaque. Je suis heureux qu'ils l'aient volée. Cela nous permet de laisser dormir l'affaire et de la classer comme simple vol. Un homme comme Wells ne peut pas se faire assommer sans que les journaux en parlent.

— Ils prennent Scotland-Yard à partie sur les dangers que l'on court dans les rues de Londres, remarqua Peter.

Sims haussa les épaules.

— Tant mieux! Bien sûr, je ne suppose pas que Mr. Marle pense que je n'ai aucun doute sur le motif réel de cette attaque, mais il pense que *vous*, vous l'ignorez et tout est pour le mieux. Le fait qu'il n'a pas essayé d'empêcher le capitaine Kent de voir miss Fayne prouve qu'il est satisfait que le capitaine ne soit pas dans le secret.

Il regarda sa montre.

— Pour le moment, je voudrais que vous veniez avec moi à la clinique.

— Le professeur n'est pas plus mal? s'écria Peter.

— Pourrons-nous le voir? questionna Roger.

— Oui et non. Il a autant de bandelettes qu'une momie, mais le médecin pense qu'il sera mieux chez lui et il va quitter la clinique.

— Quand sera-t-il complètement remis? Bientôt?

Sims secoua la tête gravement.

— J'ai bien peur que non. Le docteur dit qu'il lui faudra rester étendu sur le dos dans une chambre noire pendant deux mois. Sans son chapeau, il ne serait pas en vie à l'heure actuelle. Quand on l'a trouvé, les docteurs ne pensaient pas qu'il y ait pour lui l'ombre d'une chance de s'en tirer, mais il a certainement doublé le cap dangereux et il désire rentrer chez lui; on a jugé que c'était possible avec une infirmière pour prendre soin de lui.

— Vous le faites garder, bien entendu?

— Certainement, mais je crains que ce ne soit une précaution inutile. Vous pouvez être sûrs que Mr. Marle sait qu'il n'a rien à redouter pendant longtemps de la part du pauvre Wells. Le seul réconfort que nous puissions avoir est qu'il peut se fier à cela et courir un risque qui me donnera une chance de l'avoir. Mais il vaut mieux nous en aller. Le docteur veut que Wells ne voie personne, même moi, une fois de retour à Russel Square, et j'ai pensé que vous seriez heureux d'aller lui dire un petit bonjour aujourd'hui...

Ce fut un trio silencieux qui se rendit à la clinique. Le professeur avait été découvert par un poli-

ceman faisant sa ronde et emmené au poste de police d'où il avait été transporté dans une clinique dirigée par un médecin ami à la fois du savant et de Sims. L'inspecteur avait choisi ce médecin parce qu'il savait pouvoir lui indiquer discrètement les précautions qu'il désirait lui voir prendre.

Dans le hall de la clinique, ils attendirent jusqu'à ce qu'une ambulance s'arrêtât devant la porte; alors, une petite procession descendit le vaste escalier. Deux robustes infirmiers portaient avec précaution un brancard sur lequel était étendue une corpulente silhouette qui était bien connue du trio, la tête entourée de bandages, une visière verte sur les yeux.

Comme le brancard s'arrêtait un instant dans le hall, une main remua que Roger prit dans la sienne.

Une voix murmura avec une fragile gaîté :

— Pas encore mort, mon garçon!

Doucement, la civière fut soulevée, elle traversa le trottoir et fut hissée dans l'ambulance.

Un clergyman qui passait, s'arrêta et souleva son chapeau en signe de déférence.

L'ambulance démarra doucement, précédée par l'auto de Sims, avec un policeman en uniforme à côté du chauffeur.

— Un blessé grave? demanda le bienveillant clergyman en s'adressant à l'un des portiers qui surveillait le départ de l'ambulance.

— En effet, monsieur, répondit l'autre. Ce pauvre gentleman a été assommé et volé. « Ils » disent qu'il en a pour un couple de mois à rester sur le dos.

— Le pauvre homme! dit le clergyman. Espé-

rons qu'il se rétablira et que ses agresseurs se repentiront de leur violence coupable. Je vais prier pour eux.

Et assujettissant fermement son chapeau ecclésiastique sur sa tête, Mr. Gregory Marle sourit avec bienveillance au portier et poursuivit son chemin. Mr. Marle préférait toujours tenir ses informations de première main, quand les circonstances le permettaient.

XVII

Sims refusa de dire un seul mot pendant tout le trajet vers Russel Square. Il continua à garder un silence obstiné tandis que l'auto s'arrêtait devant la maison du professeur et que la civière était hissée sous la direction d'une infirmière active et compétente qui indiqua poliment, mais avec fermeté, que, pour aussi estimable que la police soit dans son rayon d'action, elle, pour sa part, ne reconnaissait que l'autorité seule du médecin, dont elle entendait suivre les instructions à la lettre.

Mais quand la porte de la chambre à coucher fut refermée et quand il eut dit deux mots au dévoué valet de chambre de Wells et à la gouvernante, l'inspecteur fit la leçon aux détectives qu'il avait commis à la garde des lieux.

Ses ordres furent brefs mais nets. Nuit et jour, ces hommes devaient monter chacun leur tour une garde incessante, un coup de téléphone au Yard amenant immédiatement une douzaine d'hommes à leur aide en cas de nécessité.

Ce qui était arrivé une fois, déclara Sims, ne devait pas se reproduire, et Roger Kent, qui écoutait, sentit qu'aucun de ces hommes n'oserait se retrouver en face de son supérieur s'il manquait à son devoir.

L'inspecteur regarda sa montre et se tourna vers Peter Felle.

— Maintenant, Felle, ne vous sauvez pas, j'ai quelque chose à vous faire faire.

— Tant mieux! répondit le jeune homme.

— Vous êtes, pour ainsi dire, mon aide de camp, poursuivit l'inspecteur, et le premier devoir d'un bon aide de camp est de pourvoir aux besoins matériels de son chef. Vous pouvez, par conséquent, m'emmener déjeuner. Capitaine Kent, vous êtes relevé et pouvez disparaître.

Roger prit son chapeau et décampa.

— C'est l'agrément des militaires : ils font ce qu'on leur dit de faire, sans discuter, déclara l'inspecteur.

— Où aimeriez-vous aller? demanda Peter. Au Frascati's, au Savoy, ou préférez-vous mon club?

— Je vous demanderais de m'emmener au Claribel, dit Sims, et de me présenter à miss Dene.

— Parfait ! s'écria Peter plein d'entrain. Je vais appeler un taxi.

— Vous n'en ferez rien, répondit gravement le détective. Vous allez marcher à pied avec moi, puis vous me demanderez de déjeuner avec vous, j'hésiterai, vous insisterez et j'accepterai avec grâce. Vous me direz alors que vous connaissez tout près un petit coin charmant et je vous répondrai que pourvu que j'y puisse manger une bonne côtelette, peu m'importe l'endroit. Nous nous acheminerons alors vers le Claribel. Est-ce clair?

— Très, répondit Peter.

Et tout se passa selon ce programme.

Peter regardait autour de lui tandis qu'il parlait, mais le seul spectateur de la comédie, pour autant

qu'il puisse voir, était un personnage râpé qui vendait des lacets et des boîtes d'allumettes...

— Arrêtons-nous une minute, dit Sims, il me faut des allumettes.

Il tendit un penny au marchand.

— Vous avez un permis de colporter, mon ami?

L'homme lui jeta un regard furtif.

— Oui, m'sieur! répondit-il avec une politesse doucereuse.

Et il tendit un papier. Sims y jeta un coup d'œil, le rendit à l'homme, alluma une cigarette avec l'une des allumettes achetées et tourna les talons.

Il n'avait sans doute pas très bien allumé sa cigarette, car au coin de Russel Square, il craqua une autre allumette et se tourna pour faire face au vent : le marchand d'allumettes dévalait la rue en sens opposé.

— Et, maintenant, allons déjeuner, dit gaiement Sims.

Et ils parlèrent de choses et autres jusqu'à leur arrivée au Claribel.

Le petit restaurant était plein. La cuisine de Bessie Marchant et l'adroit service de Bel Dene avaient gagné la faveur du public et déjà les bénéces étaient bons.

Fort heureusement, il y avait une table libre et Sims et Peter firent honneur à un excellent repas.

Le Claribel était situé dans un quartier d'affaires et, comme Sims l'avait prévu, la salle commença à se vider dès deux heures. L'inspecteur et Peter ne tardèrent pas à rester seuls avec leurs cigarettes et leur café.

— Il y a, je crois, une miss Marchant ici, qui seconde miss Dene? demanda Sims.

— Oui. Son domaine est la cuisine et l'arrière-boutique.

— Alors, mon cher Felle, je crois qu'il serait courtois de votre part d'aller, dans la cuisine, présenter vos hommages à miss Marchant.

Peter le regarda stupéfait :

— Et veuillez bien demander à miss Dene de m'empêcher de m'ennuyer pendant votre absence en venant prendre avec moi une tasse de cet excellent café, ajouta le détective.

— Pour quelle raison? demanda Peter, ahuri.

— Parce que j'aimerais avoir un petit entretien avec miss Dene, dit négligemment le détective.

— Il n'y a rien de... fâcheux à son sujet? demanda vivement Peter.

— Absolument rien.

Peter regarda les yeux calmes du détective.

— Bon, dit-il.

Et c'est ainsi que Claribel Dene se trouva assise devant l'inspecteur Sims, toute émue, mais essayant de ne rien laisser paraître de son trouble.

Sims ne se perdit pas en phrases oiseuses :

— Vous savez, bien entendu, qui je suis?

Bel acquiesça :

— Beaucoup de gens ont entendu parler de vous, dit-elle.

— Je pourrais vous retourner le compliment, répondit le détective en souriant.

— Je crains de ne pas bien comprendre, remarqua la jeune fille.

— Je crois que vous comprenez très bien, miss... Dene, déclara Sims en appuyant sur le nom.

Les joues de la jeune fille se colorèrent légèrement, mais elle secoua la tête.

— Bien, dit Sims. Peut-être que la meilleure

preuve que je puisse vous donner de ce que je suis décidé à vous aider et non à vous créer des ennuis, est de vous montrer que je parle en connaissance de cause. Votre père...

La jeune fille l'arrêta du geste et — bien que Sims eût parlé bas — regarda la petite fenêtre dans le mur, derrière eux, par où s'échappait le bruit des voix de Bessie Marchant et de Peter.

Sims fit un signe de tête.

— Bon, il n'est pas besoin de mentionner de nom. Votre père était un homme important. Il avait un poste de premier plan au Foreign Office (1) et il était destiné aux plus hautes distinctions; malheureusement, certains documents dont il avait la garde disparurent et furent vendus à une puissance étrangère.

— Mon père était innocent, déclara fièrement la jeune fille.

— J'en suis persuadé, répondit Sims.

Et le regard de la jeune fille s'adoucit.

— Quiconque a connu sir... quiconque connaissait votre père savait qu'il était incapable de la moindre déloyauté, mais malheureusement, il ne s'en rendit pas compte. Il se blâma lui-même à tort, donna sa démission et disparut.

— Il est mort d'un arrêt du cœur, dit lentement la jeune fille.

— S'il avait vécu, répondit l'inspecteur, il aurait su que son innocence était parfaitement établie, si tant est qu'elle ait jamais été mise en doute. Je n'ai pas besoin d'entrer maintenant dans les détails, d'autant plus que certains de ces détails sont liés à des choses très confidentielles, mais je puis vous

(1) Ministère des Affaires Étrangères.

assurer ceci : bien que le vol en question n'ait jamais été élucidé, certains faits furent mis à jour qui prouvaient que votre père ne pouvait en avoir été complice.

Les yeux de la jeune fille se remplirent de larmes, mais elle se domina aussitôt.

— Je vous suis... reconnaissante de m'avoir dit cela, inspecteur.

— Je vous l'aurais dit plus tôt, si j'avais su où vous trouver.

— Vous n'en avez parlé à personne d'autre?

— A personne. Ce n'est, d'ailleurs, pas une chose que l'on peut rendre publique. Je voudrais seulement ajouter ceci : si jamais vous vouliez convaincre quelqu'un d'autre de l'innocence de votre père, vous pouvez vous en rapporter à moi pour la prouver, sans doute possible.

Les joues de la jeune fille s'empourprèrent, mais elle regarda le détective bien en face.

— Merci, dit-elle, je m'en souviendrai.

— Et maintenant, reprit gaiement l'inspecteur, parlez-moi de vous.

— De moi?

— Oui.

Elle sourit faiblement.

— Pourquoi? Scotland-Yard me soupçonnerait-il de quelque chose?

— Non. Mais Scotland-Yard s'intéresse beaucoup à vous. En fait, c'est à cause de cela que j'ai eu la chance de vous retrouver et de calmer vos alarmes.

La jeune fille posa la main sur le bras de Sims d'un geste impulsif.

— Ne me croyez pas ingrate, inspecteur... Mais... il y a si longtemps que je désire pouvoir croire quelqu'un...

— Je pense que vous pouvez me croire.

— Oh! je sais que je le puis; j'ai entendu parler de vous... de vous et du professeur Wells.

— Hum! je crains que quelqu'un n'ait été bavard, dit Sims.

— Oh ! non! s'écria la jeune fille, il n'a rien dit, sauf que vous étiez des types épatants!

Puis elle devint écarlate, pendant que Sims éclatait de rire.

— Allons, allons, dit le détective, je n'ai pas l'impression d'avoir été épatant ces temps-ci.

— Oh! j'ai appris ce qui était arrivé au professeur Wells, dit Bel. C'est horrible.

Sims fronça les sourcils.

— Wells est hors de danger et nous allons faire l'impossible pour nous emparer de son agresseur.

Bel se pencha en avant.

— Qui est cet agresseur, monsieur Sims?

— Si seulement je le savais... dit l'inspecteur.

La jeune fille ne le quittait pas du regard.

— Monsieur Sims, vous savez aussi bien que moi que Mr. Marle a essayé de tuer le professeur Wells.

L'inspecteur secoua la cendre de sa cigarette.

— Voulez-vous me dire pourquoi vous pensez cela?

— Je vais vous dire beaucoup de choses, répondit Bel; il est possible qu'elles n'aient aucune importance, mais je vous en fais juge. Peut-être savez-vous, monsieur Sims, que ma mère mourut lorsque j'avais dix ans ? Mon père me garda avec lui, m'éduqua et me mit au courant de la vie, en sorte que j'ai très vite mûri. Je raisonnais presque comme une femme quand beaucoup de mes amies n'étaient encore que des enfants. Je vous dis cela, pour vous expliquer pourquoi j'ai remarqué des

choses auxquelles d'autres jeunes fille de mon âge n'eussent peut-être pas prêté attention... Bien entendu, mon père connaissait beaucoup de monde et, sauf quand il avait des réceptions officielles, j'avais coutume de descendre dîner même quand j'étais toute petite. Je ne parlais guère, mais j'aimais écouter les gens qui venaient à la maison : certains d'entre eux étaient célèbres, tous étaient intéressants. L'un d'eux était Mr. Marle que mon père aimait beaucoup. Moi, je ne l'aimais pas, voilà tout, bien qu'il eût toujours été très gentil avec moi.

« Là-dessus, le scandale arriva et mon père quitta le Foreign-Office. Nous nous retirâmes à la campagne et mon père prit le nom de Dene qui était la seconde partie du sien. Il ne voulait revoir personne de ses anciens amis. Je ne sais de quelle façon Mr. Marle nous découvrit. Il écrivit à mon père. J'ignore ce qu'il y avait dans cette lettre; mon père ne m'en souffla mot, mais un jour que nous étions allés nous promener, il me dit brusquement : « Souviens-toi, Bel, de ne jamais avoir foi en ce Marle. Tu avais raison à son sujet. » Je lui demandai des explications, mais il parut regretter d'avoir parlé et me répondit : « Peu importe. Il n'est pas bon d'affirmer des choses que l'on ne peut prouver. » Et ce fut tout.

« Puis mon père, à la suite d'une promenade solitaire qu'il fit à travers les marais, tomba malade... il ne désirait pas vivre et refusa de se soigner... c'est ainsi qu'il mourut...

La jeune fille garda un moment le silence, puis reprit :

— Il me laissa suffisamment d'argent pour vivre.

Mais j'étais affreusement seule et triste. Une idée m'obsédait : j'avais la conviction que Mr. Marle savait quelque chose sur ce vol de documents. D'abord, mon père, autrefois, avait en lui une confiance absolue; et puis aussi, à une certaine époque, ils s'étaient tous les deux occupés d'hypnotisme et du pouvoir des fakirs hindous... Je ne sais si Mr. Marle a jamais hypnotisé mon père, mais je sais, par contre, que parfois ils se livraient dans le bureau à ce que Mr. Marle appelait des « expériences psychiques »; on ne m'a jamais permis d'y assister.

« Je revins à Londres. J'évitais soigneusement les gens que j'avais connus; d'un autre côté, le monde vous oublie vite. C'est alors que je retrouvai Bessie Marchant que j'avais connue petite fille. Elle est orpheline comme moi; elle avait un peu d'argent et voulait monter un commerce comme celui-ci. J'en avais assez de ne rien faire, aussi je me joignis à elle. Je dois avouer que j'avais une arrière-pensée. J'espérais que ma nouvelle situation à Londres me donnerait la chance de découvrir ce que je voulais sur Mr. Marle. Aussi allai-je le trouver, prétextant que j'avais besoin de ses conseils pour monter un commerce. Il fut charmant et me présenta à sa pupille, Pamela Fayne, la fille d'un officier qu'il avait connu aux Indes.

« Voilà, c'est tout, monsieur Sims, sauf que lorsque ce Garcia fut assassiné, je commençai, à la suite de diverses petites choses, à penser que d'autres personnes s'intéressaient autant que moi à Mr. Marle. Maintenant, je suppose que vous allez me dire : « Vous êtes une jeune folle à la tête farcie d'histoires stupides et de soupçons mélodramatiques.

Elle rit, mais attendit avec anxiété la réponse de l'inspecteur.

— Je ne vous dirai rien de semblable, dit Sims gravement. Je vous dirai au contraire que si votre jeune tête est farcie de quelque chose, c'est d'un remarquable bon sens. Ce que vous m'avez raconté est excessivement important. Mais, avant d'aller plus loin, puis-je vous poser une ou deux questions?

— Autant qu'il vous plaira.

— Eh bien! *primo* : Avez-vous dit à quelqu'un d'autre ce que vous venez de me dire?

— Non, à personne.

— Excusez-moi si j'insiste sur ce point. Avez-vous parlé à quelqu'un de l'histoire de votre père?

— Non. Bessie Marchant doit savoir quelque chose, mais rien de précis.

— Et miss Fayne?

— Je suis presque certaine qu'elle ne sait rien.

— Mr. Felle?

— Non plus.

— Vos soupçons à l'égard de Mr. Marle, en avez-vous fait part à quelqu'un?

— A personne. Je pensais qu'il valait mieux attendre d'avoir quelques preuves... si jamais j'en ai.

— Sage enfant! Et l'on dit qu'une femme ne peut pas garder un secret! Maintenant, dites-moi, vous êtes amies, miss Fayne et vous?

— Très amies.

— Bon. En supposant que Mr. Marle soit un voleur, un assassin, un bandit, tout ce que vous voudrez, pensez-vous que miss Fayne s'en doute?

— Pas le moins du monde! Pamela est un caractère très droit et je suis sûre que, si elle sus-

pectait Mr. Marle, elle ne resterait pas une heure de plus sous son toit. Et ce n'est pas une impression vague : j'étais prête à suspecter Pamela Fayne ainsi que quiconque habitait chez Marle. Mais Pamela Fayne est la droiture même.

— Et ce Garcia qui est mort?

— Garcia était un horrible homme. Il poursuivait sans cesse Pamela d'une façon odieuse. Elle doit l'avoir dit à Mr. Marle.

— Mais en supposant...

— En supposant que Garcia soit de connivence avec lui? interrompit Bel. J'y avais pensé, mais Mr. Marle est un homme étrange. Je ne crois pas qu'il laisserait quelqu'un importuner Pamela. Il a promis à son père de veiller sur elle et je dois dire qu'une fois qu'il a donné sa parole, il se ferait couper en morceaux plutôt que d'y manquer.

— C'est un curieux personnage en effet, dit Sims pensivement.

— C'est un démon et un saint réunis dans le même être! Ne le voyez-vous pas dans ses yeux? s'écria la jeune fille avec véhémence.

Sims approuva gravement :

— Miss Dene, je commence à croire que vous êtes meilleur détective que n'importe lequel d'entre nous.

La jeune fille fronça le sourcil :

— Voilà que vous vous moquez de moi!

— Non, non, je vous assure, je disais cela parce que vous avez remarqué quelque chose que je n'avais pas vu... Alors, me prêterez-vous vos yeux si j'en ai besoin?

Bel fit « oui! » de la tête.

— Alors, faisons un pacte, continua l'inspecteur.

Pas un mot à personne de tout ceci. Et lorsque Mr. Felle vous demandera ce que nous avons dit durant tout ce temps...

— Mr. Felle n'a pas le droit de me demander quoi que ce soit! répondit la jeune fille en pinçant les lèvres.

— C'est bien pour cela qu'il pourrait vous demander quelque chose.

Bel sourit.

— Dites-lui simplement que je vous ai interrogée sur le prétendu détective qui est venu vous voir l'autre jour.

— Et ensuite... lui dirai-je la vérité? suggéra Bel d'un air innocent.

— La vérité? demanda Sims sur ses gardes.

— Oui... que nous nous sommes trouvés mutuellement si intéressants que nous l'avons totalement oublié...

Sims sourit et se leva :

— Peter Felle! cria-t-il. Venez et allons-nous-en.

Ils prirent congé de Bel et sortirent. Ils avaient parcouru une centaine de mètres quand, soudain, Sims porta la main à sa poche.

— Zut! j'ai oublié mon étui à cigarettes sur la table!

— Je retourne avec vous, dit Peter avec empressement.

— Si vous vouliez, au contraire, pour gagner du temps, vous occuper de trouver un taxi? J'en ai pour une minute!

— Entendu! répondit Peter.

De retour dans le restaurant, Sims appela Bel, surprise.

— Dites-moi, lui demanda-t-il, avez-vous jamais

entendu Mr. Marle dire qu'il avait été en Afrique?

Bel réfléchit.

— Non... Je ne me souviens pas... Ah! attendez, je ne sais si cela peut avoir quelque rapport, mais il a raconté une fois à mon père quelque chose sur un domestique africain qu'il avait eu à son service.

— Qu'arriva-t-il à ce domestique?

— Il mourut, je pense, répondit Bel vaguement.

— Oui... vraiment... dit le détective. Merci beaucoup et au revoir!

XVIII

De retour dans son bureau de Scotland-Yard, l'inspecteur Sims se plongea dans de profondes réflexions. Il était habitué à naviguer en des eaux inconnues, mais cette fois-ci les récifs et les écueils eussent inquiété le plus habile pilote.

Les révélations de Claribel Dene l'avaient fortement intéressé. Il était parmi les experts qui avaient été appelés quand la disparition des documents du Foreign-Office avait été découverte et il se rappelait l'extraordinaire habileté avec laquelle le voleur avait effacé ses traces. Il y avait bien certains indices qui, au premier abord, semblaient pleins de promesses, mais ils n'avaient conduit à rien.

La destination des documents volés avait été évidente. Certains faits internationaux n'avaient laissé aucun doute à ce sujet et des mesures secrètes avaient été prises pour neutraliser les conséquences du vol. Cependant, Scotland-Yard avait dû avouer son échec en ce qui concernait l'arrestation du voleur. Sims, qui jamais n'atténuait les faits, le reconnaissait franchement.

Quand il avait déclaré à Bel Dene qu'il n'avait appris que récemment qui elle était, il avait dit la vérité, mais peut-être pas toute la vérité. Le fait est que lorsque le père de la jeune fille « disparut », les autorités avaient tacitement acquiescé à son

désir de retraite et n'avaient pas pris de mesures pour suivre ses déplacements. L'affaire avait été, en apparence, oubliée par ceux qui s'en étaient occupés et ils étaient peu nombreux.

Mais lorsque le petit restaurant auquel Bel avait donné son nom devint l'objet des attentions de Mr. Marle, l'établissement et ses propriétaires avaient aussitôt intéressé Scotland-Yard et l'inspecteur Sims n'avait pas tardé à apprendre qui était Claribel Dene.

Au cours de sa visite à la jeune fille, une ou deux choses, dans leur conversation, l'avaient particulièrement frappé.

« C'est un démon et un saint dans le même corps. Ne le voyez-vous pas dans ses yeux? » avait-elle dit.

Sims avait le plus profond respect pour la faculté d'observation des femmes. Lui-même, observateur entraîné, il savait que certaines personnes peuvent voir des choses sans être entraînées à les observer.

Au lieu d'écouter les paroles de Bel avec ironie, il avait pensé que cette jeune femme pourrait se révéler une alliée de valeur dans la lutte contre Gregory Marle.

Une autre chose qui, au premier abord, pouvait sembler étrange était le fait que, puisque Marle connaissait Claribel Dene, et par conséquent aurait pu venir à son restaurant sans éveiller de soupçon, il eût éprouvé le besoin d'envoyer un émissaire déguisé en détective pour visiter les lieux. Mais, en y réfléchissant, Sims se rendit compte que cela correspondait parfaitement aux méthodes de Marle. D'abord, il était fort probable que la fraude ne serait pas découverte : Bel devait croire à l'authenticité de cette enquête et n'en souffler mot.

Ensuite, s'il se trouvait qu'elle ait des soupçons, Marle ne risquait pas de se voir mêlé à cet incident.

Sims repensa à la question des perles volées. Elles avaient de la valeur par elles-mêmes, comme le lui avait dit Mr. Morriss Baumberg, mais en dehors de cette valeur, elles représentaient un pouvoir, car quiconque les avait en sa possession était capable d'acquérir une influence sur des gens puissants.

Alors, se dessina un rapprochement entre le vol des documents et celui des perles. Marle, semblait-il, faisait commerce d'importantes marchandises et cela sur de nombreux marchés.

Il est vrai que les autres personnes que Sims croyait avoir été victimes de la Mort Souriante ne semblaient pas être en rapport avec des organisations politiques. Mais cela, comme Sims le savait bien, importait peu. La première chose qu'un détective spécialisé dans de telles enquêtes apprend est que les agents du service secret se trouvent parmi les gens les plus invraisemblables et dans les milieux les moins en rapport avec l'espionnage.

Sims, malgré tout, ne croyait pas que Gregory Marle fût simplement l'instrument d'une puissance étrangère. Il avait connu nombre d'agents et cela lui semblait être un rôle de trop peu d'importance pour un homme qui cachait d'aussi grandes activités sous le couvert d'une calme librairie. Il fallait encore voir là une preuve de l'astuce de Mr. Marle.

Le commerce de la librairie confère une sorte de dignité vénérable semblable à celle des éditions rares que l'on y trouve, une complète ignorance de ce qui n'est pas vélin, papier de luxe et tirages numérotés. Dans toute son existence, Sims le réalisa en ricanant, il n'avait jamais arrêté de libraire.

Qu'il fût sur le point d'en arrêter un, cela demeurait encore incertain. Mr. Marle, avec une étonnante audace, non seulement défiait calmement les autorités, mais leur proposait des marchés, comme un gouvernement à l'égard d'un autre gouvernement, car c'était cela que signifiait l'offre faite à Wells...

Wells, quel cerveau merveilleux! C'était sa solution du problème de mots croisés qui l'avait confirmé...

Sims tressaillit soudain, ouvrit un tiroir et prit une boîte de carton renfermant, entre autres choses, un chèque trouvé à la banque de Garcia. Pendant un moment, il travailla à grand renfort de crayon et de papier. Puis il décrocha le téléphone et donna un ordre.

Quelques minutes après, la porte de son bureau s'ouvrit et un homme maigre, portant des lunettes, entra.

— Regardez ceci, dit brièvement l'inspecteur, désignant le papier devant lui.

L'expert en écriture se pencha :

— Vous voyez mes notes, poursuivit Sims. Pensez-vous que vous pourriez les recopier en imitant l'écriture du chèque?

— Facilement, répondit l'expert; un enfant pourrait imiter cette écriture.

— Bon. Maintenant, ce que je voudrais, c'est un problème de mots croisés comme celui-ci, mais avec les clefs que j'ai écrites ici à la place de celles que vous voyez sur l'original. Combien de temps vous faut-il?

Nullement surpris par cette insinuation qu'il aurait un faux à exécuter, l'expert réfléchit :

— Une heure environ.

— Alors, commencez tout de suite, voulez-vous? C'est urgent.

Prenant les papiers, l'homme sortit ; Sims alluma une cigarette et concentra son esprit sur le plan qu'il avait conçu.

A ce moment, la sonnerie du téléphone se fit entendre. L'inspecteur décrocha le récepteur.

— Qu'est-ce que c'est? Je ne veux pas être dérangé à moins d'urgence.

— Un agent donnant le numéro d'Alpha 7 vous demande, sir.

Scotland-Yard emploie un grand nombre d'agents de toutes conditions et quelques-uns font preuve d'une réticence pleine de modestie en ce qui concerne leur identité véritable. Cette identité n'est connue que des chefs du Yard et les numéros mêmes dont les agents se servent sont souvent changés. Mais Alpha 7 était de toute évidence bien connu du détective.

— Passez-le-moi, dit-il vivement.

Durant quelques instants il écouta; puis il parla rapidement, mais même si un auditeur clandestin s'était branché sur le fil, il n'eût trouvé aucun sens à cette conversation très vague en apparence et où ni nom ni lieu n'était mentionné.

Raccrochant le récepteur, Sims sourit avec satisfaction et revint à son plan. L'heure s'était écoulée, quand la porte du bureau s'ouvrit à nouveau. L'expert posa silencieusement un papier devant le détective. Sims prit une loupe et soigneusement compara le problème de mots croisés dû à l'expert avec l'original.

— C'est vraiment très bien, dit-il enfin.

L'expert s'inclina, car Sims ne donnait pas ses félicitations à la légère.

— Maintenant, reprit l'inspecteur, une chose encore. Asseyez-vous, je vous prie, et adressez cette enveloppe à Mr. Gregory Marle; voici la rue et le numéro.

Il écrivit deux lignes sur un bloc.

— Marquez « CONFIDENTIEL », ajouta-t-il, et imitez la même écriture que pour le problème de mots croisés.

Congédiant l'expert quand ce fut fait, Sims plaça le nouveau problème de mots croisés dans l'enveloppe et mit le tout dans sa poche. Puis il décrocha à nouveau le téléphone.

— Le Claribel Restaurant. Quand vous l'aurez, demandez miss Dene et dites qu'un ami désire lui parler.

Peu après, il entendit la voix de la jeune fille:

— Allo, miss Dene? C'est l'inspecteur Sims qui vous parle... Oui, c'est juste... pour vous assurer que je suis bien Sims, je vous rappelle que je vous ai questionné l'autre jour au sujet d'un domestique africain. Vous êtes satisfaite? Ecoutez : j'aurais besoin de vous voir quelques instants. Non, pas au Claribel. Cela vous dérangerait-il de venir faire un tour du côté de l'Everyland Hotel? Nous pourrons causer sans être remarqués. Dites à miss Marchant que vous allez acheter un objet quelconque... Vous viendrez? Parfait... oui, aussi vite que vous pourrez. Je vais vous attendre.

Prenant son chapeau, il descendit, appela un taxi et se trouva bientôt assis derrière des palmiers dans un coin discret du hall du grand hôtel où des centaines de voyageurs venant des quatre coins du

monde arrivaient, séjournaient quelques jours et repartaient pour l'autre bout de la terre.

Enfin, il vit paraître la jeune fille et alla la guider parmi l'archipel de petites tables occupées par des clients de toutes sortes.

— Cela ne semble pas l'endroit rêvé pour une réunion de conspirateurs, dit Bel en souriant, comme Sims commandait des cocktails et offrait l'inévitable cigarette. Ne trouvez-vous pas qu'il y a beaucoup de monde ici?

— Tant mieux! affirma Sims. On se fait moins remarquer dans une foule que dans un désert. Quiconque me verra, pensera tout simplement que je vous fais la cour.

— Oh! absurde! dit Bel naïvement.

— Prenez garde! répliqua Sims, si vous me regardez ainsi, je vais essayer.

— Puis-je avoir du feu? interrompit vivement Bel, ma cigarette s'est éteinte...

Sims se mit à rire et craqua une allumette.

— Dites-moi ce que vous me voulez? demanda Bel en lançant une bouffée de fumée.

— Cela viendra dans un instant, répondit le détective; d'abord, je vais vous faire un résumé très succinct de certaines choses qui sont arrivées, ainsi vous comprendrez pourquoi je vous demande votre aide. Et laissez-moi vous redire que je vous fais entière confiance, mais ni le capitaine Kent, ni le jeune Felle, ni personne ne doit savoir un mot de cette affaire.

— Vous n'avez rien à craindre, affirma la jeune fille.

— Je ne crains rien, répondit-il franchement. Maintenant... écoutez...

Avec concision et netteté, il parla à la jeune fille du problème de mots croisés trouvé sur Garcia, de sa traduction, des conséquences qui en découlèrent et aussi de la recherche des perles volées à Mr. Moriss Baumberg.

— Maintenant, poursuivit-il, je suis sur le point de tenter une expérience. Dans cette enveloppe, il y a un problème de mots croisés truqué qui est censé avoir été rédigé par Garcia. Je vais vous demander de la porter à Mr. Marle à qui elle est adressée. Vous prétendrez qu'en balayant le Claribel, vous l'avez trouvée dans un coin, le jour de votre entrée. Vous voyez, j'ai frotté l'enveloppe sur le plancher pour la salir. Vous l'avez mise de côté, mais complètement oubliée jusqu'à maintenant et c'est pourquoi vous la lui portez pour vous excuser au lieu de la mettre à la poste. Est-ce clair?

— Tout à fait... mais est-ce que Mr. Marle ne se doutera pas?

— Je ne sais ce dont il se doutera ou ne se doutera pas, répondit Sims. C'est une de ces affaires où je dois courir un risque. Mais je ne vois pas pourquoi il suspecterait quoi que ce soit... il sait que vous n'avez jamais rencontré Garcia et c'est tout à fait possible que ce dernier ait écrit cette lettre, puis l'ait égarée.

— Mais s'il s'agit d'une lettre importante, Garcia aurait pris grand soin de ne pas l'égarer, objecta la jeune fille.

Sims sourit.

— Un bon point, miss Dene! En fait, c'est le maillon faible de ma chaîne, mais j'espère que Marle croira que Garcia écrivit cette lettre, la perdit et fut tué avant de s'apercevoir de cette perte.

L'ennui, c'est que je n'en sais pas assez sur les dates. Je ne puis que les supposer. Je ne sais pas, par exemple, quand Garcia s'est querellé avec Marle au sujet des perles.

— Je vois, dit Bel. Donnez-moi cette lettre, je vais y aller.

Sims lui tendit l'enveloppe qu'elle mit dans son sac.

— Savez-vous que vous êtes remarquable? dit-il, comme elle se levait.

— Pourquoi?

— Parce que vous ne m'avez pas demandé quel message contenait la lettre.

Elle haussa les épaules.

— Vous me l'auriez dit si vous aviez désiré que je le sache!

— Ce qui veut dire que, ne désirant pas que vous le sachiez, je vous aurais *menti* si vous me l'aviez demandé?

— Quel vilain mot! Je suis sûre que, tout comme George Washington, vous ne pouvez dire un mensonge, monsieur Sims. Si certaines personnes attribuent une fausse signification à vos ingénieuses explications, ce n'est pas votre faute, n'est-ce pas?

Sims rougit légèrement.

— Notre métier n'est pas toujours agréable, grommela-t-il.

Bel sourit.

— J'en suis certaine... et ne pensez pas que je mette vos paroles en doute, vous vous tromperiez.

Déjà, elle s'en allait, mais il la retint.

— Merci, dit-il doucement. Un mot encore : vous et miss Marchant ne couchez pas au Claribel, n'est-ce pas?

— Non, nous avons des chambres tout près.

— Personne n'y couche alors?

— Personne.

— C'est tout ce que je désirais savoir, merci.

Il la suivit jusqu'à la porte et la regarda disparaître dans la rue tumultueuse. Puis il revint lentement à sa place.

— Une jeune fille très remarquable, dit-il pensivement. Garçon! Un autre cocktail, voulez-vous?

XIX

Mr. Gregory Marle était un fervent adepte de la méthode qui enseigne : « Si vous voulez qu'une chose se fasse, faites-la vous-même. » Néanmoins, il y a des limites aux forces physiques d'un être humain — pour ce qui est de son esprit, c'est une autre question — et Mr. Marle était par conséquent obligé de confier l'exécution d'une partie de ses plans à ses lieutenants. Cette nécessité s'était très vite imposée, mais elle n'avait pas été préméditée car lors de ses premiers voyages sur les eaux du crime, Mr. Marle n'avait pas prévu ni la mesure de son succès, ni les complications dans lesquelles ce succès l'entraînerait.

Mais toute active et puissante que fût devenue l'organisation créée par Mr. Marle, elle était contrôlée par un nombre incroyablement restreint de personnes.

Garcia avait été le bras droit du libraire, Morgan le Crochet et Joe le Rouquin complétaient son état-major et, en dehors de ces trois hommes, très rares étaient ceux qui pouvaient se vanter de connaître sous son double aspect le criminel le plus habile et le libraire le plus érudit de Londres. Et parmi le petit nombre de gens qui avaient eu ce privilège, très peu avaient pu vivre assez longtemps pour s'en vanter.

Bien sûr, de nombreuses mains — et des mains habiles — étaient requises de temps à autre pour ouvrir un coffre-fort ou faire un faux, mais les propriétaires de ces mains, qui étaient des experts chacun dans leur spécialité, étaient sollicités et dirigés par le Crochet et le Rouquin.

Mr. Marle n'avait confiance en personne, mais il estimait qu'on pouvait s'assurer la fidélité d'un homme par une bonne somme d'argent, ou une crainte salutaire; ou mieux encore par un judicieux mélange des deux.

Le Crochet et le Rouquin étaient fidèles à Mr. Marle, surtout parce qu'il les payait pour l'être. Ils s'étaient tous deux rendu compte qu'il leur eût été impossible d'échafauder et encore moins d'exécuter seuls les « affaires » qu'ils étaient chargés de mener à bien. Ils savaient aussi que si Gregory Marle était prompt à récompenser largement un bon service, il l'était bien plus encore à châtier la moindre infraction commise à l'égard des lois sévères qu'il avait édictées.

Garcia, lui aussi, le savait — l'avait su — mais Garcia était un homme différent des deux autres. Il était, de par sa naissance et son éducation, ce que le monde appelle un gentleman. Il possédait aussi une très vive intelligence unie à un courage déterminé. Mais il était fier jusqu'à l'arrogance, et, sous sa froideur apparente, il dissimulait les passions brûlantes de sa race.

A un certain point de vue, Mr. Marle avait trouvé en lui le lieutenant idéal. Son mépris total du danger, son sang-froid, son habileté et son esprit de ressource étaient des qualités incomparables.

Mais cette intelligence qui rendait Garcia beaucoup plus précieux que le Crochet ou le Rouquin,

le rendait aussi plus difficile à manier. Mr. Marle n'admettait pas que l'on discutât ses décisions, ni que l'on osât se mettre sur le même pied que lui. Avec le Crochet et Joe cette domination était facile à maintenir, mais entre Garcia et Mr. Marle s'était peu à peu développée une rivalité d'autant plus âpre qu'elle était inavouée.

Gregory Marle aurait pu briser Garcia et le jeter de côté. Mais il savait combien il lui serait difficile de le remplacer et se rendait compte aussi qu'un tel homme deviendrait un ennemi si on lui laissait la liberté d'agir à sa guise.

Telle était la situation quand Mr. Marle projeta le vol des perles que Garcia avait si habilement fait disparaître du magasin de Mr. Baumberg. Mais, une fois le vol accompli, Garcia décida de jouer une carte décisive.

Au lieu de remettre les perles à son chef, il les garda, sachant bien que ce n'était pas uniquement pour leur valeur intrinsèque que Mr. Marle les convoitait.

Garcia, ayant mis les perles en sûreté, signifia à son chef une sorte d'ultimatum. Il demandait d'abord une part plus importante du butin dans les opérations futures; ensuite, il désirait désormais ne plus être un subordonné, mais un associé ayant des droits égaux.

A côté de ses ambitions de pouvoir et de fortune, Garcia avait mû par une impulsion d'ordre différent. Il était fortement épris de Pamela Fayne et espérait s'imposer à elle en devenant l'égal de Mr. Marle.

Gregory Marle avait dit la vérité en affirmant à Sims qu'il ignorait que Garcia poursuivît Pamela de ses assiduités. Quand il les apprit, il en fut indigné et l'affaire des perles le décida à agir sans

attendre. Il envoya à Garcia — qui s'était tenu à l'écart depuis le vol — l'avertissement que le professeur Wells avait déchiffré. Le libraire, en même temps, chargea le Crochet de sa mission de mort.

Garcia, croyant peut-être que Mr. Marle tenait trop à ses services pour s'en priver, ne prit pas de précautions et le dard empoisonné mit fin à la vie d'un homme que ses facultés destinaient à une plus noble carrière.

Sur Morgan le Crochet et Joe Smith le Rouquin, ce terrible châtiment du complice qui avait osé défier le chef produisit des impressions différentes.

Le Crochet, qui tremblait de terreur devant Gregory Marle, était en outre dominé par ses responsabilités dans le crime commis. Il avait reçu des ordres; pour lui les paroles de Marle faisaient loi et il avait obéi... Mais il ne pouvait oublier que la potence est le châtiment des assassins qui sont pris.

Joe le Rouquin, pour aussi canaille qu'il fût, avait quelque chose de bon en lui : cette étrange moralité qui lui permettait de faire la guerre à la société et qui l'avait fait servir courageusement et fidèlement dans l'armée pour défendre cette même société. Il aimait farouchement l'indépendance et avait une conception personnelle de la justice. C'est pourquoi, au lieu de voir dans le meurtre de Garcia la juste punition d'un rebelle, Joe le Rouquin le considérait, avec une sourde révolte, comme une nouvelle manifestation de cet esprit impitoyable qui brisait les instruments quand ils avaient servi assez longtemps.

⁂

C'était le soir du jour où l'inspecteur Sims avait

rencontré Bel Dene à l'Everyland Hotel, et Mr. Gregory Marle tenait à la main le problème de mots croisés, que sous enveloppe fermée lui avait remis la jeune fille.

Quelques minutes avaient suffi au libraire pour déchiffrer le message. Celui-ci était assez court. En peu de mots, était formulée la soumission de Garcia et, comme preuve de bonne foi, le message disait que les perles étaient cachées sous une lame du plancher à droite de la cheminée de la pièce qui était actuellement la salle publique du restaurant Claribel.

Marle étudia soigneusement le message. Il semblait bien être de la main de Garcia, mais le libraire avait vu beaucoup de faux très habiles. Du reste, pourquoi Garcia ne le lui avait-il pas envoyé cette communication pour prévenir son châtiment? L'avait-il oublié ? Ou bien, après l'avoir rédigé, s'était-il repris et avait-il décidé de ne pas l'envoyer?

Et puis, pourquoi Garcia avait-il laissé les perles dans un local qui devait changer de propriétaire? Cela pouvait s'expliquer, pensa Mr. Marle. Garcia se doutait que Mr. Marle ferait fouiller son appartement — ce qui s'était produit — et il n'était pas assez fou pour conserver les perles sur lui.

En outre, quelle bizarre coïncidence : Bel Dene, inconsciente messagère de Garcia mort! Cependant, il était tout à fait naturel que la jeune fille, trouvant une lettre adressée à un homme qu'elle avait connu jadis, ait tenu à la lui remettre personnellement. Elle ne pouvait avoir aucun soupçon... Cependant ce Roger Kent et son ami Peter Felle fréquentaient assidûment son restaurant.

Mr. Marle eut une exclamation d'impatience.

Le diable soit de ce Garcia! Pourquoi ne s'était-il pas contenté de sa situation? Elle était fort honorable! Sans doute pensait-il que son chef vieillissait et faiblissait.

Oui, il vieillissait, c'était certain. « Mais que je sois damné si je faiblis! » se dit Mr. Marle, avec une soudaine ardeur. Il avait appris à ce Wells à s'occuper de ses propres affaires; le savant n'était pas mort, c'est vrai, mais il était hors de combat pour des mois et il ne serait pas enclin, par la suite, à fourrer son nez dans les affaires des autres. En fait, il était bon que Wells ne soit pas mort : c'était un grand savant, un esprit remarquable. S'il ne l'avait pas aidé, jamais ce stupide inspecteur Sims n'aurait...

Mr. Marle tressaillit. Reprenant le problème de mots croisés, il l'examina soigneusement; puis, se renversant dans son fauteuil, il resta immobile, son esprit concentré sur les horizons nouveaux qui venaient de s'ouvrir à lui.

Enfin, prenant son chapeau, il sortit posément de sa maison et se rendit à une cabine téléphonique publique. Ayant obtenu le numéro qu'il désirait, il parla brièvement, puis sortant de la cabine, il héla un taxi et se fit conduire à Soho.

XX

Dans sa chambre de Soho, Mr. Marle alluma le feu tout préparé dans la cheminée et y jeta certains documents, pris dans ses armoires.

Quand ils furent consumés, il s'assit, prit une prise et attendit avec la patience qui le caractérisait qu'on heurtât l'huis de certaine façon.

Il ouvrit la porte et Morgan le Crochet se glissa dans la pièce, furtivement selon son habitude.

— Asseyez-vous, dit Mr. Marle en montrant une chaise. Vous avez pensé à prévenir Smith?

— Oui, aussitôt, patron; il sera ici d'une minute à l'autre.

Mr. Marle approuva et un silence suivit, au cours duquel le Crochet essaya de surveiller le visage de son chef sans en avoir l'air.

Enfin, un pas lourd se fit entendre dans l'escalier et le Crochet fit entrer Joe le Rouquin.

— Maintenant, écoutez, dit le libraire sèchement. Vous savez que je ne vous aurais pas permis de venir ici s'il n'y avait eu urgence. J'ai des nouvelles des perles.

— Oh! très bien, sir... commença le Crochet, obséquieux.

Le libraire, d'un regard, le réduisit au silence et continua :

— Je dis que j'ai des nouvelles des perles, mais je

ne suis pas certain de la valeur de ces nouvelles : c'est ce que nous avons à rechercher. Mais avant de parler de cela, j'ai un ou deux points à régler. Le bateau est prêt, je suppose?

— Le... le bateau? bégaya le Crochet, son visage pâle devenant soudain livide.

— Oui, le bateau, répéta Mr. Marle avec force. Cela vous regarde, n'est-ce pas?

— Oh! oui, sir! Certainement! Tout est en ordre. Prêt à partir à n'importe quel moment.

— Bon. Et le bureau.. le feu est préparé?

— Tout est en ordre, monsieur Marle.

— Le diable vous emporte! cria le libraire avec une soudaine violence. Que ce nom ne sorte jamais de vos lèvres. Est-ce compris?

— Oh! excusez-moi, sir, j'ai... j'ai oublié...

— Je ne permets pas à mes hommes d'oublier... avant qu'il ne soit temps pour eux de tout oublier, dit Marle d'un ton significatif qui alarma davantage l'autre que la colère qui avait précédé.

Mr. Marle sortit sa tabatière et prit une pincée de tabac.

— Excusez-moi, chef... mais... est-ce que les choses... vont mal? hasarda le Crochet.

— Vous avez peur! ricana Mr. Marle.

Le Rouquin prit la parole d'une façon inattendue.

— Vous d'mande pardon, mon prince, mais si ça tourne mal, nous devons le savoir.

Mr. Marle le regarda :

— Etes-vous ivre? demanda-t-il d'un ton sec.

— Non, je ne suis pas ivre, répondit le Rouquin hargneux. Je vous pose une question claire et mon avis est que vous devriez nous traiter loyalement.

Mr. Marle se pencha en avant, le dévisageant.

— Quand j'aurai besoin de votre avis, Smith, je vous le demanderai; jusque-là, taisez-vous.

Joe le Rouquin ne répondit pas, mais il soutint le regard de son chef avec fermeté. A l'instant Mr. Marle modifia ses plans. Il sourit.

— Vous êtes deux fous! Parce que je vous demande si tout est en ordre pour un voyage que je puis avoir à faire, vous croyez tout de suite que les affaires vont mal. Vous devriez savoir qu'avec moi, jamais rien ne va mal. Occupez-vous de votre rôle et laissez-moi le reste, Smith, votre travail est facile, je vous demande de ne pas perdre de vue un jeune ami du professeur Wells. Il peut n'avoir aucune importance pour nous, mais je ne veux pas courir de risques : trouvez-moi tout ce que vous pourrez à son sujet et communiquez-le-moi. Son nom est Kent.

— Kent? répéta le Rouquin.

— Oui, le capitaine Roger Kent. Son adresse et divers renseignements le concernant sont sur ce papier. A présent, vous pouvez disposer.

— Cependant... commença le Rouquin.

Mais Mr. Marle l'arrêta d'un geste furieux.

— J'en ai assez de vos discours! Sortez!

Et il montra la porte.

Joe le Rouquin se leva et considéra un instant le libraire avec une étrange expression sur le visage. Puis il quitta la pièce, referma la porte derrière lui et ils entendirent son pas décroître dans l'escalier.

Mr. Marle se tourna avec impatience vers l'autre.

— Est-ce que Smith s'est encore enivré?

— J'en ai peur, monsieur, répondit le Crochet.

Mr. Marle secoua la tête :

— Smith devient difficile à manier depuis quelque temps, dit-il. J'ai peur que nous ayons à y

remédier, si cela continue. Maintenant, je désire que vous alliez jusqu'à ce restaurant où Garcia avait fait son bureau, vous savez où?

— Le Claribel? Oui, monsieur.

Marle fit part au Crochet du message qu'il avait reçu et qui indiquait la cachette des perles.

— Mais comment pourrais-je entrer? demanda Morgan. Une effraction...

Mr. Marle lui tendait une clef.

— Quand j'ai envoyé Smith déguisé en détective inspecter l'endroit, il a pris une empreinte de la clef de la porte dans un morceau de cire. J'ai fait cette clef d'après le modèle, en cas de besoin.

— Vous pensez à tout, patron, fit le Crochet, admiratif.

Mr. Marle eut un sourire quelque peu sarcastique et ajouta :

— Je crois que cet idiot de Scotland-Yard croit que j'ai envoyé Smith là-bas dans l'espoir qu'il découvrirait les perles.

— Smith en était persuadé lui-même, patron.

— Et vous aussi, je suppose?

— Ma foi...

— Imbécile! interrompit Mr. Marle. Comment vouliez-vous que Smith trouve les perles avec une demi-douzaine de personnes autour de lui? Pensiez-vous que Garcia les avait laissées sur la cheminée?

— Alors, pourquoi?

— Pourquoi voulais-je la clef? Parce que j'avais l'intention d'aller faire un tour moi-même. Non pas que je sois absolument certain que Garcia y ait réellement caché les perles, en fait, cela me paraît même peu probable, mais je veux en avoir l'assurance sans les ennuis et les complications d'un cambriolage.

— Smith aurait pu... commença le Crochet.

Mr. Marle haussa les épaules.

— Il aurait regardé dans tous les endroits où Garcia AURAIT DU cacher les perles au lieu de regarder où il n'AURAIT PAS DU les cacher. Avez-vous jamais lu la nouvelle d'Edgar Poë intitulée *La Lettre Volée?*

Le Crochet secoua négativement la tête.

— Vous avez eu tort, dit Mr. Marle. Dans cette nouvelle, le fait marquant est que le document volé n'était pas caché, mais se trouvait négligemment posé là où tout le monde pouvait le voir.

— C'est bien risqué.

— Cela a trompé pourtant un nombre respectable de policiers intelligents, observa sèchement le libraire. Partez à présent. C'est très simple : vous regarderez s'il n'y a personne dans la rue, vous ouvrirez et vous entrerez. Deux minutes vous suffiront pour voir si les perles y sont ou n'y sont pas. Bien entendu, pas de taxi!

Muni de la clef, le Crochet sortit et Mr. Marle, resté seul, se mit à aller et venir dans la pièce. Maintenant que son lieutenant était parti, il pouvait donner libre cours à son anxiété, car Mr. Marle était anxieux, c'était un fait.

Plus il pensait à ce problème de mots croisés et au message qu'il dissimulait, plus il doutait que Garcia en fût l'auteur. L'inspecteur Sims, Mr. Marle devait au fond de lui le reconnaître, était un homme habile. L'attirer, lui, Mr. Marle, en une visite nocturne et illégale dans une boutique aurait fourni au détective, non seulement une occasion de l'arrêter, mais aussi un prétexte à une enquête générale qui pourrait avoir des conséquences tout à fait déplaisantes. Si, d'un autre côté, le message était au-

thentique, il fallait s'emparer des perles et ainsi le libraire pourrait commencer la liquidation de ces affaires compliquées et dangereuses auxquelles il voulait à présent renoncer. S'il réussissait ce coup, il serait très riche et libre de consacrer le reste de sa vie à cette étude de l'occultisme qui l'attirait de plus en plus depuis son voyage aux Indes et à cette autre grande ambition de sa vie : l'achèvement d'une bibliothèque qui rendrait son nom célèbre parmi les érudits du monde entier.

Vis-à-vis du Crochet, Mr. Marle n'avait aucune crainte. S'il tombait dans une embuscade de la police, il ne risquait qu'une condamnation pour cambriolage. Il n'y avait pas à redouter qu'il trahisse son chef, car par ce fait même, il eût reconnu sa complicité dans des affaires beaucoup plus graves.

Quant à la possibilité que le Crochet trouvât les perles et les gardât, Mr. Marle était également très tranquille. D'abord, le Crochet serait retenu par le fait de savoir que, s'il trahissait son chef, il ne vivrait pas longtemps, et aussi qu'il ne pourrait guère disposer de son butin qu'en sacrifiant la plus grande partie de sa valeur.

Mais le réel objet de l'anxiété du libraire était bien plus important que la récupération des perles : le résultat de la visite de Morgan au Claribel révélerait directement ou indirectement, Marle en était convaincu, jusqu'à quel point il fallait se méfier de l'inspecteur Sims. Dans combien de temps le Crochet pourrait-il revenir? Voyons, une demi-heure pour se rendre au Claribel y compris une petite promenade préliminaire dans les parages pour voir si la voie est libre, puis dix minutes — quinze au maximum — pour chercher les perles, une autre

demi-heure pour revenir, cela faisait en tout une heure un quart.

Mr. Marle eut recours à l'anesthésique qu'il emportait partout où il allait : un livre. De sa poche, il sortit son compagnon du moment, *Guerre et Paix* de Tolstoï.

En dépit des préoccupations du libraire, la magie créatrice du grand Russe exerça sa fascination et Mr. Marle oublia tout ce qui n'était pas sa lecture.

Un coup frappé à la porte le ramena à la réalité. Il ouvrit et le Crochet se glissa dans la pièce, ses petits yeux brillants d'excitation.

— Eh bien? demanda Mr. Marle.

— Je les ai, patron! cria le Crochet.

— Les perles?

— Oui. Elles étaient où Garcia disait.

L'homme fouilla dans une poche intérieure et en sortit un paquet oblong, qu'il mit entre les mains du libraire.

— Tout s'est bien passé, expliqua-t-il rapidement tandis que Mr. Marle commençait à défaire le paquet. Pas un chat dans la rue. Je me faufile à l'intérieur et, à l'aide de mon couteau, je soulève la planche et je vois le paquet... Je le prends, ressors et me voilà... Bigre!

Mr. Marle élevait en l'air un long fil de perles luisantes. Soudain, il sursauta. S'approchant de la puissante lampe électrique posée sur la table, il examina soigneusement les perles et les toucha à diverses reprises au bout de la langue, puis avec un glapissement, il les jeta dans le feu.

— Les perles! cria Morgan affolé s'élançant en avant.

Mais son chef se tourna vers lui, furieux.

— Les perles?... Imbécile! Elles sont fausses! Ce n'est pas le collier de Baumberg... c'est une imitation! vous pouvez en acheter tant que vous voudrez pour vingt-cinq francs pièce dans une douzaine de boutiques par ici!

— Alors, c'est un piège? bégaya le Crochet.

— Un piège? Bien sûr, c'est un piège... machiné contre nous par ce damné policier!

Il se mit à arpenter la pièce, les poings serrés.

— Dites-moi, gronda-t-il, s'arrêtant soudain face à son blême assistant. Etes-vous sûr qu'il n'y avait personne dans la rue quand vous êtes entré dans la boutique?

— J'en suis certain.

— Ni quand vous en êtes sorti?

— Personne non plus.

— Avez-vous vu un policeman dans les parages?

— Pas l'ombre d'un.

Mr. Marle ricana férocement.

— Naturellement! On avait donné des ordres! Et je suis certain que ce maudit Sims et sa bande étaient cachés par là, vous épiant... peut-être étaient-ils dans la boutique même...

— Mais alors pourquoi ne m'ont-ils pas arrêté?

— Parce qu'ils se fichaient de vous, imbécile! C'est moi qu'ils voulaient. Vous, ils vous auront quand ils voudront!

— Ils m'auront? murmura le Crochet.

Et ses yeux se tournèrent vers la porte.

Mr. Marle le saisit par les épaules et l'obligea à le regarder en face.

— Pas de ça! dit-il durement. Vous allez faire ce que je vais vous dire et promptement, ou vous mourrez d'une mort plus rapide que celle que la police pourrait vous procurer... Comprenez-vous?

Morgan acquiesça silencieusement. Le libraire, se calmant, reprit :

— Maintenant, écoutez-moi, inutile de s'affoler. L'inspecteur Sims a gagné une manche, mais j'ai gardé une carte qui va le surprendre. Unissez-vous à moi et je vous sauverai; quittez-moi et vous serez pendu dans un mois. Saisi?

— Oui, monsieur Marle, gémit le Crochet. Je suis avec vous, monsieur Marle!...

Dans ses yeux passa le désespoir d'un rat pris au piège.

— Ecoutez bien, dit le libraire.

Et il esquissa rapidement un plan de campagne qui laissa tout d'abord Morgan muet de stupéfaction et qui le fit ensuite sourire méchamment.

XXI

Le lendemain, Roger Kent achevait de déjeuner chez lui, quand Ah Fong entra et annonça :

— Quelqu'un veut vous voir.

— Qui?

— Il ne veut pas dire qui il est.

— Comment est-il?

— Un homme robuste, avec beaucoup d'or sur la tête, expliqua le Chinois.

— De l'or sur la tête? Que diable veux-tu...

Roger s'arrêta, frappé d'une idée soudaine. Veux-tu dire qu'il a les cheveux rouges?

— L'inconnu, expliqua Ah Fong, désirait vous parler. Il ne voulut pas dire son nom, mais me déclara que ce dont il avait à vous entretenir était très important et vous ferait grand plaisir. A la réflexion, je l'introduisis dans le hall et refermai la porte derrière lui. Il ne faut pas offenser les porteurs de bonnes nouvelles. En entrant, il ôta son chapeau et c'est ainsi que je vis ses cheveux rouges. Il m'a dit aussi de vous prévenir que le libraire était très dangereux.

— Vraiment? Bonne nouvelle, en vérité! dit Roger Kent sans pouvoir retenir un sourire.

— Je le mets dehors? demanda Ah Fong avec détachement.

— Pas du tout! Introduis-le ici. Apporte du

whisky et un siphon et veille à ce que nous ne soyons pas dérangés jusqu'à ce que je sonne.

— Une supposition qu'il viendrait voler ou causer du scandale, suggéra Ah Fong, je pourrais me cacher sous la table pendant que vous le feriez entrer?

— Veux-tu décamper, idiot! Et ne te tourmente pas. S'il veut faire le méchant — ce que je ne pense pas — je t'appellerai à tue-tête et tu pourras lui crever les yeux selon la charmante coutume de ton pays. Allez, vite!

Une minute après, l'Oriental introduisit Joe le Rouquin en personne.

Quand le regard du visiteur tomba sur Roger, il rectifia instinctivement la position comme jadis et attendit :

— Qui êtes-vous? demanda Roger.

— Smith est mon nom, sir. Joe Smith.

— Eh bien?

— Je sollicite la faveur d'un entretien avec vous, sir.

Roger hésita, ne sachant s'il devait révéler ou non qu'il reconnaissait Smith.

— Je ne viens pas mendier, sir, reprit le Rouquin, se méprenant sur la cause de l'hésitation de Roger.

— Asseyez-vous et dites-moi ce que vous voulez, dit Roger.

Joe le Rouquin s'assit, posa son chapeau par terre près de lui et fit face à Roger.

— Capitaine Kent, je vais vous demander de vous reporter à l'époque où vous étiez officier, en France. Vous n'avez pas oublié, je suppose...

— Non, je n'ai pas oublié, interrompit Roger. Je

me souviens d'avoir sorti votre tête écarlate d'un mauvais coin, si c'est ce que vous voulez dire.

— Vous vous rappelez ça, sir? s'écria Joe surpris. Je ne croyais pas que vous m'auriez reconnu.

— Oh! si, répondit froidement Roger. Je vous ai reconnu dès le jour où vous êtes venu chercher au Claribel des objets volés.

— Et dire que je ne vous ai pas remarqué, ni là, ni ailleurs! murmura le Rouquin, pensif. Quand je sortis de l'hôpital en France, je fis tout pour vous retrouver, sir, mais vous ne m'aviez pas dit votre nom et ce n'est que par un coup de chance que je l'ai appris d'un camarade, bien longtemps après. Mais je ne vous ai jamais retrouvé, malgré tous mes efforts.

— Pourquoi me chercher?

— On ne se laisse pas sauver la vie, sans désirer dire quelque chose à celui qui vous l'a sauvée, dit Joe lentement, non sans dignité.

— Mais c'était une chose toute naturelle, Smith...

— Je vous demande pardon, sir, interrompit le Rouquin, je sais tout. Mais je sais aussi qu'un homme comme vous n'aime pas que l'on parle de tout ça. Aussi me tairai-je. Seulement... seulement, je veux vous dire que je n'ai pas oublié et que je n'oublierai jamais, aussi longtemps que je vivrai...

— Voulez-vous prendre quelque chose? offrit Roger pour changer de sujet.

Mais le Rouquin arrêta sa main.

— Ligue anti-alcoolique? demanda Roger surpris.

Joe eut un léger sourire.

— Non, sir, pas du tout. Mais une fois que je vous aurai dit ce que j'ai à vous dire, vous n'aurez plus envie de boire avec moi, capitaine Kent.

Roger le regarda bien en face, mais l'homme ne baissa pas les yeux.

— Peut-être, dit Roger pensivement, sais-je ce que vous allez me dire. Mais vous allez prendre quelque chose quand même.

Il versa deux whiskies and sodas, en tendit un à Joe stupéfait et garda l'autre.

— J'ignore ce que vous savez, mais vous semblez connaître beaucoup plus de choses que je ne le supposais, dit le visiteur. Ça ne fait rien. Je suis un mauvais garçon, capitaine Kent, comme pourra vous le dire la police, mais je ne veux rien faire contre un copain — et sauf le respect que je vous dois — vous êtes pour moi un copain, sir.

Roger fit un signe de tête, reconnaissant le ton de la sincérité dans la voix de l'homme qui reprit :

— Vous connaissez Mr. Marle, le libraire, n'est-ce pas?

— Oui, dit seulement Roger.

Joe sourit.

— Vous avez raison de vous méfier, sir, mais vous devez savoir à présent si vous pouvez ou non avoir confiance en moi. Savez-vous ce que je suis censé de faire à cet instant?

Roger secoua la tête.

— Je suis censé vous surveiller et apprendre tout ce que je pourrai à votre sujet, pour le répéter à ce vieux forban qu'est Marle.

Roger se mit à rire :

— Vous me surveillez de très près, alors! Mais je ne vois pas pourquoi vous êtes venu me dire cela? Est-ce Mr. Marle qui vous envoie?

— Non. S'il savait que je suis ici...

Il était impossible de douter de la sincérité du

Rouquin. Sa main tremblait comme il prenait son verre.

— Vous courez un risque alors, en venant ici? demanda Roger.

— Un risque?

Joe reposa son verre sur la table.

— Sir, je suis un homme mort si Mr. Marle découvre que je suis venu. Et quand vous aurez répété à la police ce que je suis venu vous dire, je crois que j'aurai de la veine si je m'en sors.

— Mais pourquoi diable êtes-vous venu alors?

Les poings énormes de Joe se serrèrent.

— Pourquoi? répéta-t-il; parce que j'en ai soupé de sa tyrannie! Parce qu'il m'a traité comme de la boue! Surtout parce qu'il m'a chargé d'espionner le seul homme qui m'ait fait du bien dans ma vie. Voilà pourquoi, capitaine Kent.

Roger leva la main.

— Une minute, laissez-moi réfléchir.

Pendant quelques instants, le silence ne fut plus troublé que par la respiration des deux hommes.

— Je ne veux pas profiter de vous, Smith, dit enfin Roger. Avant de me dire quoi que ce soit, vous rendez-vous compte que je vais aller le répéter à la police?

— Bien sûr, sir, et c'est pourquoi je suis venu vous le dire. J'irai avec vous, si vous voulez. Quand vous m'avez tiré de l'enfer d'obus là-bas j'ai juré que j'essaierai de vous le rendre un jour. J'ai une chance aujourd'hui.

— Je peux ne pas arriver à vous sauver, dit Roger, c'est courir un gros risque...

— Au diable, le risque! cria le Rouquin avec

violence. Vous n'avez pas pensé au risque quand...

— Soit, interrompit Roger; nous allons...

Il fut interrompu par un coup frappé à la porte.

— Qu'est-ce que c'est?

La tête d'Ah Fong apparut.

— Le téléphone. Très pressé, dit-il.

— Dis que je suis sorti, s'écria Roger impatienté.

Le Chinois jeta un coup d'œil à Joe.

— Le téléphone. Très pressé, répéta-t-il, imperturbable.

Roger regarda l'impassible visage jaune. Puis, après un mot à Joe, il sortit dans le hall.

Deux minutes après, il était de retour.

— C'était l'inspecteur Sims de Scotland-Yard. Il veut me voir d'urgence....

Joe se leva :

— Parfait, sir.

— Vous venez ?

Pour toute réponse, Joe alla vers la porte et, quelques minutes plus tard, il filait vers le Yard dans l'auto de Roger.

Au Yard, ils furent aussitôt introduits dans le bureau de Sims. Le détective y était avec le sergent Andrew.

— Bonjour, capitaine Kent, dit Sims. Ah! Smith, ajouta l'inspecteur froidement, que faites-vous ici?

— Il a tenu expressément à venir, dit Roger vivement.

— C'est très aimable de sa part, répondit sèchement l'inspecteur.

Joe le Rouquin avait le sens de l'humour.

— Je n'avais jamais pensé que je viendrais vous faire une visite ici, à moins d'être poissé, sir, dit-il avec une grimace.

En quelques mots, Roger exposa la situation.

— Bien, Smith, dit l'inspecteur; je suis prêt à vous écouter, mais vous savez que tout...

— ... sera pris par écrit et pourra être retenu contre moi, jeta Smith. J'ai entendu cela si souvent, que je le sais par cœur. Je ne vous demande rien, monsieur Sims, le capitaine Kent sait pourquoi je suis venu et cela me suffit.

— Très bien alors. Qu'avez-vous à nous dire?

— C'est au sujet de Mr. Marle, le libraire, monsieur. C'est un sale type.

— Si c'est tout ce que vous avez de neuf...

— Ce n'est pas tout. Je suis venu avertir le capitaine Kent que Mr. Marle nourrit de noirs projets à son égard.

— Pourquoi?

— Il ne sait pas jusqu'à quel point le capitaine est en relations avec vous et le professeur Wells dans l'affaire Garcia.

— Qui a tué Garcia?

Le Rouquin hésita :

— Si ça avait été Mr. Marle, je vous l'eusse dit volontiers.

— Mais vous ne voulez pas « donner » quelqu'un d'autre?

— Il y a de ça.

— Eh bien! je vais vous le dire, moi! C'est Mr. Thomas Morgan, plus connu sous le nom de Crochet.

Joe sursauta.

— C'est la vérité !... Quoique je ne voie pas comment vous avez pu le savoir.

— C'est pour cela qu'on me paie, dit Sims.

— Alors, répondit Joe avec un demi-sourire, inutile que je vous fasse perdre votre temps.

Sims éclata de rire :

— Bonne réponse, Smith! mais je ne sais pas encore *tout*, bien que j'espère le savoir bientôt. Plus vous nous en direz, *plus vous prouverez votre reconnaissance au capitaine Kent.*

Il avait touché l'endroit sensible.

— Interrogez-moi comme vous l'entendrez, monsieur, et je vous dirai tout ce que je sais.

— Soit. Quel est le jeu de Marle?

— Gagner de l'argent, pour autant que je sache.

— Rien d'autre?

— A quel point de vue?

— Politique, par exemple?

— Espionnage pour l'étranger, etc..., c'est ce que vous voulez dire?

— Oui.

— Eh bien! je l'en ai toujours soupçonné, mais Mr. Marle n'est pas bavard. Garcia devait savoir quelque chose, mais il ne m'a pas fait de confidences. Quant à l'affaire des perles, j'ai toujours pensé que l'attrait principal ne se trouvait pas être les perles.

— Pourquoi?

— Trop de risques courus. Jamais Mr. Marle ne s'était autant découvert. Et je me suis dit que ces perles n'étaient pas si merveilleuses, après tout. Pas mal évidemment, mais ce n'étaient pas les plus belles du monde.

Sims acquiesça pensivement :

— Vous n'êtes avec Mr. Marle que depuis la guerre, n'est-ce pas?

— Oui. Il m'a pris un peu après l'armistice.

— Comment vous traite-t-il?

— Comme de la boue! dit le Rouquin haineux. Je suis un homme, pas un chien. Il est assez large pour l'argent, ce n'est pas *tout* ce que désire un homme.

— Il y a une grande part de vérité dans ce que vous dites, répondit l'inspecteur en jetant un regard significatif aux deux autres hommes. Maintenant, dites-moi tout ce que vous savez au sujet du vol des perles, voulez-vous?

Joe y consentit volontiers. Il dit peu de choses que le détective ne sût déjà, mais Sims le conduisit par des moyens habiles à des considérations au cours desquelles émergeaient quelques points que Sims notait silencieusement.

— Bien, dit-il enfin. Vous avez été franc, Smith, et je ne le regrette pas quoique je ne puisse faire aucune promesse pour ce qui peut arriver. Je sais que vous m'avez dit la vérité, parce qu'avec ce que j'ai appris, j'aurais su si vous mentiez. Qu'allez-vous faire maintenant?

Joe le Rouquin hésita et remua les pieds avec embarras.

— Cela veut dire que vous ne me coffrez pas?

— Pas pour le moment, dit Sims, mais j'aurai peut-être à le faire plus tard.

Joe accepta sans poser de questions l'assurance que la police lui mettrait la main au collet quand elle voudrait.

— Je... je vais voir pour du travail, déclara-t-il. Du « régulier ».

— Dans le droit chemin pour quelque temps? questionna le sergent Andrew.

— Non, monsieur Andrew, pas pour quelque temps : pour toujours maintenant, dit le Rouquin d'un ton bourru.

— C'est une bonne chose, Smith, dit Sims. Il n'est jamais trop tard pour s'amender, vous savez?

— Je vais vous aider à trouver quelque chose, dit le sergent Andrew brusquement.

— Vrai? s'écria le Rouquin avec un tel étonnement que le détective sourit.

— Oui. La police a quelquefois du bon, Joe.

— Prenez le large maintenant, dit Sims, mais restez en relations avec le Yard. Emmenez-le, Andrew, et dites-lui bien ce qu'il doit faire.

Joe les regarda les uns après les autres, secoua la tête comme un homme désorienté par un nouvel et étonnant aspect de la vie, puis fut guidé hors de la pièce par le sergent Andrew.

XXII

L'inspecteur Sims ne se perdit pas en commentaires.

— C'est assez intéressant que Joe le Rouquin soit ainsi venu vous trouver, capitaine Kent. Mais nous parlerons de cela un autre jour. Dites-moi, quand vous avez vu miss Fayne pour la dernière fois, vous a-t-elle parlé de s'absenter?

— S'absenter? Non, pas du tout! dit Roger très surpris; où diable voulez-vous qu'elle aille?

— C'est ce que j'aimerais savoir.

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire qu'elle et Mr. Gregory Marle ont disparu.

— Quand?

— Entre hier soir et ce matin. Je sais que Mr. Marle était à Londres très tard, la nuit dernière, et ce matin j'ai appris qu'il avait disparu.

— Je croyais que vous le surveilliez? observa Roger.

— Je le surveillais, en effet, répondit l'inspecteur sèchement.

— Et il a disparu à votre insu?

La sonnerie du téléphone les interrompit.

— Qui? demanda Sims dans l'appareil. Oh! Mr. Felle. Très bien, envoyez-le.

Un instant plus tard, l'inspecteur aurait pu croire

que le portier avait obéi littéralement à son ordre et « envoyé » Peter comme un ballon, car le jeune homme entra en trombe dans le bureau.

— Elle a disparu ! hurla-t-il sans autre salutation.

— Oh! nous le savons, répondit Roger, sombre.

— Comment vous le savez? cria Peter. Eh bien! puisque vous le savez, qu'allez-vous faire?

— Une minute, s'interposa Sims; je ne suis pas très sûr que nous le sachions. Qui a disparu, Felle?

— Bel Dene, bien sûr! répondit Peter surpris. Qui pensiez-vous que je voulais dire?

— Miss Fayne! expliqua Roger. Elle a disparu également et le vieux Marle aussi.

Peter resta un moment muet de stupeur.

— Dites-nous ce que vous savez? demanda Sims.

— J'ai reçu un coup de téléphone de miss Marchant ce matin, me demandant de venir au Claribel d'urgence. Vous savez que miss Marchant et miss Dene habitent près de là? Au milieu de la nuit, me dit Bessie, elles furent réveillées par un messager qui apportait un mot de Pamela Fayne...

— Miss Marchant a-t-elle vu ce mot?

— Non. Bel le lui lut. Miss Fayne disait que son tuteur, le vieux Marle, était tombé soudainement malade; elle avait envoyé chercher un médecin; elle demandait que Bel vienne lui tenir compagnie jusqu'à ce que le docteur se soit prononcé. Bel s'habilla et sauta dans le taxi.

— Quel taxi?

— Celui que le messager avait amené.

— Comment était-il, ce messager?

— Petit, maigre. Bessie ne fit pas particulièrement attention à lui. Il se tenait près de la voiture, col relevé et mains dans les poches.

— Les deux mains ou une seule? demanda vivement Sims.

— Je ne sais pas, répondit Peter.

— Bon. Ensuite?

— Ce matin, de bonne heure, Bessie téléphona chez Marle. La gouvernante lui répondit que Mr. Marle et miss Fayne étaient partis subitement, tard dans la nuit, pour le continent, sans doute. Quant à Bel Dene, la gouvernante ne savait rien d'elle et ne l'avait pas vue. Alors, Bessie me téléphona. C'est tout.

Roger prit la parole.

— Je ne vois pas pourquoi, si Marle voulait s'enfuir, il a emmené avec lui Bel Dene et même Pamela Fayne.

— Eh bien! je vais vous dire pourquoi, répondit Sims.

Sans dévoiler le vrai nom de la propriétaire du Claribel, l'inspecteur donna aux deux amis un bref résumé de son histoire et du tour qu'elle l'avait aidé à jouer au libraire.

— Il n'est pas tombé dans votre piège, en tout cas, remarqua Peter. Il n'y a pas eu de cambriolage au Claribel, Bessie Marchant me l'aurait dit.

— Vous avez en partie raison et en partie tort, dit Sims. Mr. Marle — j'en conviens — était trop malin pour tomber dans le piège. Néanmoins, le Claribel a été « visité » — non pas exactement cambriolé — cette nuit.

— « Visité »? s'écria Peter. Et par qui?

— Par moi d'abord, répondit l'inspecteur froidement.

— Non? dit Peter stupéfait. Alors, vous cambriolez à vos moments perdus?

Sims se mit à rire et expliqua :

— Voici tout simplement ce qui s'est passé : j'espérais que Mr. Marle serait tenté de se rendre lui-même au Claribel. Il avait, de toute évidence, envoyé Joe prendre une empreinte des clefs. Malheureusement, Mr. Marle se méfia et envoya un de ses hommes.

— Comment le savez-vous? demanda Peter.

— J'étais au Claribel à ce même instant, avec Andrew.

— Vous aviez une clef, vous aussi?

Roger intervint :

— Pour l'amour du ciel, Peter, tais-toi! Laisse parler l'inspecteur!

— Donc, continua ce dernier, l'excellent Marle décida de jouer sur le velours. Il envoya Morgan le Crochet, avec des instructions pour s'emparer des perles si elles y étaient; ce que le Crochet fit avec beaucoup de succès. Je ne l'ai pas arrêté; Marle compte seul; ses complices, à côté de lui, n'ont aucune importance.

— Que fîtes-vous alors?

— Je rentrai me coucher. Je vous avouerai que je n'escomptais rien de la part de Marle avant aujourd'hui.

A ce moment un planton entra dans le bureau et tendit à Sims une feuille de papier. L'inspecteur y jeta un coup d'œil et se leva brusquement.

— Il faut que je vous quitte! Capitaine Kent, voulez-vous aller jusqu'à la librairie de Marle et, sans avoir l'air de rien, vous entretenir avec le jeune Foster? Faites semblant d'ignorer tout, discutez livres, laissez Foster parler et recueillez toutes les informations que vous pourrez. Felle, allez dire à miss Marchant de venir ici aussi vite qu'elle le pourra et surtout qu'elle ne paraisse pas inquiète de

la disparition de son amie. Qu'elle dise, si on la questionne, que miss Dene est partie pour quelques jours, voir une amie malade. Téléphonez-moi tous deux vers quatre heures, en cas d'imprévu. Et ne vous inquiétez pas au sujet des jeunes filles : nous découvrirons vite où elles sont et vous pouvez être sûrs que, malgré la noirceur de son âme, Marle ne leur fera ni ne leur laissera faire le moindre mal.

Il bouscula les deux amis dans le couloir et jusqu'à la rue et avant qu'ils aient pu reprendre leurs esprits, sauta dans une auto où Andrew l'attendait.

— Aussi vite que vous le pourrez! ordonna-t-il au conducteur qui démarra à toute vitesse.

— Alors, Marle a mis le feu à son bureau de Thames Street? dit Sims.

— Oui, chef, c'est certain, à mon avis. Et le feu a été confiné juste dans le coin qu'il occupait d'après le rapport.

A Lower-Thames Street, des pompiers et des constables se trouvaient encore là. Le feu s'était déclaré, au début de la matinée, dans la partie supérieure de l'édifice, précisément dans les bureaux de Mr. T. Morgan, agent maritime. Le sinistre fut assez vite maîtrisé. On en attribua officiellement la cause à un court-circuit.

Sims et Andrew pénétrèrent dans les bureaux et considérèrent les meubles carbonisés et les cendres humides. La pièce intérieure avait le plus souffert, et de tous les papiers qui y étaient entassés, il n'y avait plus un seul de lisible. Les grands coffres étaient à l'épreuve du feu, mais bien que Sims eût pris ses dispositions pour qu'ils fussent transportés à Scotland-Yard et ouverts par un expert, il savait fort bien que Mr. Marle n'y avait certainement rien laissé qui puisse le compromettre.

L'inspecteur revint dans l'antichambre qui avait moins souffert et chercha autour de lui un torchon ou quelque chose dans ce genre pour essuyer ses mains maculées, tandis qu'il fouillait dans les décombres. Un vieux rideau en lambeaux pendait encore à une fenêtre, mais comme il y portait la main, le support lâcha et la lourde tringle tomba, frôlant la tête du détective et entraînant dans sa chute une vieille lanterne de bateau qui était pendue au mur. Machinalement, Sims essaya de rattraper la lanterne, mais elle tomba à terre et le verre se brisa.

L'inspecteur la ramassa presque machinalement et l'examina. Il laissa échapper une exclamation de surprise.

— Vous vous êtes coupé, monsieur? demanda Andrew, attiré par le bruit.

— Non, j'ai fait tomber une vieille lanterne, c'est tout! dit négligemment l'inspecteur. Je ne pense pas qu'il soit utile de nous attarder davantage ici, poursuivit-il. Cet incendie fut bien combiné par notre ami Marle.

— Oui, répondit Andrew. Il lui suffisait de remonter ce réveil, de mettre la sonnerie à l'heure qu'il désirait et de brancher le tout sur la batterie. Alors, il s'en allait et, en temps voulu, la sonnerie se déclenchait, le contact se faisait, la batterie remplissait son rôle et le feu éclatait. Les pompiers auraient trouvé les débris d'un réveil, des morceaux de fils et autres, mais si tordus et carbonisés qu'ils auraient aussi bien pu appartenir à une machine à écrire qu'à un poste de T. S. F.

— Un habile homme, ce Marle, dit Sims qui se mit en devoir de quitter la pièce.

— Vous emportez cet objet, chef? demanda An-

drew, souriant de la distraction de son supérieur qui tenait encore à la main la lanterne brisée.

— Oui, dit Sims. Je l'emporte... en souvenir de Mr. Marle et de ce brave Crochet.

Riant en lui-même de l'étonnement d'Andrew, Sims descendit l'escalier, monta dans l'auto et s'en revint à Scotland-Yard.

XXIII

Lorsque Claribel Dene reçut le message lui demandant d'aller rejoindre, dans la nuit, Pamela Fayne, sa première impulsion, assez naturelle, fut de refuser. Non pas qu'elle doutât de l'authenticité du message. L'idée qu'il ait pu lui être adressé par Mr. Marle lui-même n'effleura même pas son esprit. Mais elle se demandait si l'inspecteur Sims eût souhaité qu'elle parte ainsi de chez elle.

La soudaine indisposition de Mr. Marle devait bouleverser les calculs du policier. Bel n'était pas sans soupçonner la lettre qu'elle avait transmise à la requête de Sims, de contenir quelque menace ou avertissement susceptible de provoquer une surprise, une émotion, voire une attaque, chez un homme qui n'était plus jeune. Bel n'avait aucune sympathie pour Mr. Marle, mais elle réalisait quel choc avait dû être cette soudaine maladie pour Pamela Fayne pour qui le libraire était seulement un tuteur bon et attentionné. Et si Bel était la cause indirecte de la maladie du libraire, elle devait aider Pamela. Après tout, elle pourrait communiquer avec l'inspecteur Sims à la première occasion, et il était possible que, sous le toit de Marle, elle recueillît des informations qui seraient précieuses au détective.

Toutes ces pensées traversèrent son esprit en un

instant et elle se décida avec une rapidité qui soulagea grandement le messager de Mr. Marle qui n'était autre que Morgan le Crochet.

Bel promit à Bessie de lui téléphoner au début de la matinée, dévala l'escalier et sauta dans le taxi qui attendait. Le Crochet s'assit sur le strapontin en face d'elle. Il avait expliqué qu'il était le valet de chambre de Mr. Marle et Bel n'avait aucune raison de douter de cette affirmation, non plus que de l'authenticité du taxi; elle avait remarqué le compteur en y montant et le chauffeur, un homme au visage sanguin, lui avait à peine jeté un coup d'œil quand elle était sortie de la maison.

L'auto fila dans les rues presque désertes et Bel se perdit dans une profonde rêverie ayant trait aux événements auxquels elle se trouvait si étrangement mêlée.

Elle s'en réveilla avec un sursaut. Les stores avaient glissé silencieusement devant les vitres et, au même instant, une lampe s'alluma au plafond.

— Pourquoi cela? demanda Bel à son compagnon.

— Pour vous empêcher de regarder dehors et les gens de dehors de regarder à l'intérieur, expliqua le Crochet, abandonnant son attitude respectueuse et découvrant ses dents jaunes en un sourire méchant.

Juste à cet instant, l'auto ralentit pour tourner. Bel agit vivement. Comme le Crochet se tournait de l'autre côté, la jeune fille lui lança un coup de poing sur la tempe. Il perdit l'équilibre et leva la main droite pour se retenir. Cependant Bel tournait la poignée de l'autre portière, décidée à se jeter au dehors, au risque d'une chute. Mais bien que la poignée tournât, la portière resta immobile.

Le Crochet se redressa en glapissant :

— Ne recommencez pas ou cela pourrait aller mal pour vous! Regardez ceci!

Il leva son bras gauche dont l'extrémité était restée constamment enfouie dans la poche du pardessus et au bout de ce bras, au lieu d'une main, il y avait une lame d'acier courte et mince, aiguisée comme un rasoir.

— Un autre mouvement de votre part et je vous coupe la gorge, dit l'homme. Si vous restez tranquille, il ne vous arrivera rien jusqu'à ce que le chef décide de votre sort.

Bel frissonna et serra les dents pour ne pas hurler. Ils restèrent ainsi à se surveiller mutuellement tandis que l'auto continuait à rouler.

Enfin, l'auto ralentit et il fut évident que le chauffeur cherchait son chemin avec attention. A deux ou trois reprises, la voiture fut secouée par des cahots violents, puis elle s'arrêta.

Morgan le Crochet dut toucher quelque levier que Bel ne pouvait voir, car aussitôt les stores se relevèrent et la lumière s'éteignit.

Ouvrant l'une des portières, le Crochet descendit et parla au chauffeur. Puis il se pencha à l'intérieur de la voiture :

— Venez! dit-il seulement.

Bel obéit. Pour le moment il n'y avait que cela à faire. Descendant de voiture, elle regarda vivement autour d'elle, se doutant que le Crochet allait lui bander les yeux. Mais cette précaution était inutile. Il faisait encore nuit, bien que l'heure fût avancée; venant de l'intérieur éclairé de la voiture, Bel pouvait à peine distinguer où elle posait les pieds.

Lui prenant la main gauche dans sa droite et

après l'avoir avertie de marcher avec précaution, Morgan la fit avancer. A mesure que ses yeux s'accoutumaient à l'obscurité, la jeune fille distingua des formes sombres autour d'elle; elle trébucha une ou deux fois contre des décombres qui encombraient ce qui semblait être une vaste cour entourée de murs. Le Crochet se dirigeait vers un endroit où une lanterne accrochée à un poteau jetait une faible lueur sur ses alentours immédiats.

Un léger murmure intrigua la jeune fille jusqu'à ce qu'ils eussent atteint la lanterne. Alors, elle s'aperçut qu'ils étaient sur un petit quai que léchait doucement l'eau.

Contre le quai se trouvait une longue forme basse que Bel identifia comme étant un bateau à moteur, assez important, avec pont et cabines. Sur l'avant se trouvaient quelques caisses recouvertes de toile goudronnée, et d'autres gisaient également sur le quai.

A ce moment, le chauffeur qui les avait suivis, en portant les bagages, tira le Crochet de côté et eut avec lui une conversation à voix basse.

Un instant, Bel supputa les chances d'une fuite désespérée. Où était-elle? Elle n'en avait pas la moindre idée. Si elle pouvait atteindre le mur d'enceinte, il lui serait possible d'appeler au secours. Elle jeta un coup d'œil vers Morgan. Il lui tournait le dos, écoutant attentivement ce que lui disait le chauffeur.

Bel fit un pas en avant sur le quai, tout en jetant un ultime regard autour d'elle. Elle s'arrêta, le cœur battant. La bâche couvrant les caisses du pont s'était légèrement déplacée et deux yeux luisants, dans une face livide, lui apparurent au-dessus du canon bleuâtre d'un automatique.

La bâche reprit sa place. Le Crochet se retourna, sauta sur le quai et lui intima l'ordre de le suivre, ce qu'elle fit, consciente de la menace de l'homme caché sous la bâche.

Entrant dans la cabine arrière, le Crochet alluma l'électricité. Les hublots étaient garnis de rideaux épais et aucune lueur ne pouvait être vue de l'extérieur.

C'était une cabine assez vaste avec une table au centre et des banquettes de chaque côté. A l'autre extrémité, il y avait une porte que le Crochet ouvrit. Bel vit une minuscule chambre, juste assez grande pour contenir une couchette, une table à toilette et une autre table qui se rabattait contre la cloison.

— Entrez là! dit le Crochet. Personne ne vous importunera si vous restez tranquille.

Sans rien plus ajouter, il la quitta en refermant la porte derrière lui.

Il avait laissé allumé le globe électrique. Bel se jeta sur la couchette et essaya de réfléchir à ce qui allait arriver.

Pendant près d'une demi-heure, elle resta ainsi. Puis elle tressaillit en entendant marcher sur le pont au-dessus d'elle, ensuite parler à mi-voix dans la cabine voisine. Peu après, la clef tourna dans la serrure et le Crochet reparut. Quelqu'un referma aussitôt la porte derrière lui.

Le Crochet portait avec adresse et posa sur la table une tasse de thé posée sur une assiette de sandwiches.

— Il faut manger car vous ne pourrez avoir d'autre repas avant quelques heures, dit le Crochet. Ne craignez rien, ce n'est pas empoisonné.

La porte se referma et la clef tourna.

Bel, restée en présence des sandwiches, se rendit compte qu'elle mourait de faim. Elle hésita un instant, mais son bon sens lui fit comprendre que si ses geôliers avaient eu envie de se débarrasser d'elle, il leur eût suffi de l'assommer et de la jeter pardessus bord. Elle mangea et but deux tasses de thé.

Réconfortée, elle se mit à réfléchir à sa situation. Mais, bientôt, une torpeur contre laquelle elle essaya vainement de lutter l'envahit. Le thé drogué faisait son œuvre.

XXIV

Quand Bel ouvrit les yeux, elle ne réalisa pas tout d'abord pourquoi le lit où elle était étendue s'élevait et s'abaissait continuellement.

Puis elle se souvint et, se dressant, elle tira le rideau qui dissimulait le hublot à côté d'elle. Elle ne vit que la mer étincelant sous le soleil.

Bel jeta un coup d'œil à sa montre-bracelet qu'elle avait heureusement remontée la veille au soir : il était trois heures et demie. Elle avait dormi pendant près de douze heures.

En regardant autour d'elle, la jeune fille vit des serviettes propres sur la table de toilette et un savon parfumé. « Que d'attentions! » se dit-elle sans pouvoir s'empêcher de sourire. On lui avait laissé la petite valise qu'elle avait emportée de chez elle et elle put faire sa toilette, ce qui acheva de la réveiller.

S'asseyant au bord du lit, elle regarda machinalement la porte et fut surprise de voir une enveloppe blanche pendue au bouton. Elle se leva et alla la décrocher. C'était une lettre qui émanait de Mr. Marle et disait :

« Chère miss Dene,

« Je m'excuse de la façon peu civile dont je vous

ai priée de nous accompagner dans cette petite croisière, mais je craignais que vous ne refusassiez une invitation plus conforme aux coutumes mondaines.

« Laissez-moi vous féliciter pour le piège ingénieux que vous et ce bon Mr. Sims m'avez tendu. Je ne m'en formalise pas puisque je l'ai déjoué.

« Les circonstances nous ont placés dans des camps adverses, cependant j'ai fait de mon mieux dans la mesure du possible pour vous éviter un manque d'égard et de confort.

« En retour, puis-je vous demander de m'aider en un point qui ne vous contraindra pas à la moindre déloyauté envers vos amis?

« Nous avons, si je puis dire, une qualité commune : notre affection pour Pamela. Comme vous le pensez, j'en suis sûr, elle ignore tout de mes activités étrangères aux livres. Malheureusement, elle ne pourra rester toujours dans la même ignorance. Mais je propose qu'elle soit pour l'instant mise au courant de rien. Nous toucherons terre cette nuit et je vous promets de discuter alors la situation avec vous. Ensuite, si vous désirez rompre la trêve, vous serez libre de le faire.

« Si, comme je l'espère, vous acceptez ma proposition, veuillez ouvrir la porte de votre cabine qui n'est point fermée à clef. Dans la cabine voisine vous trouverez Pamela qui ignore votre présence ici. Il est inutile que je vous suggère des explications qui ne manqueront pas de vous venir à l'esprit. »

Si Mr. Marle, tranquillement assis au gouvernail, avait pu jeter un coup d'œil dans la cabine de Bel, il eût été satisfait car les réactions de la jeune fille furent exactement celles qu'il avait prévues.

Bel haussa les épaules avec irritation, puis elle eut un sourire d'amusement involontaire. Ce Marle,

quel toupet! quel cynisme! Il faisait d'elle sa complice, tout au moins pour tenir Pamela dans l'ignorance.

Et le pire, c'est qu'il savait bien que Bel acquiescerait : Pamela n'était coupable de rien et plus longtemps elle serait tenue dans l'ignorance, mieux ce serait.

Bel ouvrit la porte.

— Bel!

Avec un cri tout à la fois d'étonnement et de joie, Pamela se leva du divan où elle était étendue et embrassa son amie.

— Mais que fais-tu ici? Pourquoi ne m'avoir pas dit que tu venais?

— Une surprise! répondit Bel gaiement. Je ne me suis décidée qu'à la dernière minute.

— Mais, dit Pamela, l'oncle Gregory (c'est ainsi qu'elle avait toujours appelé son tuteur) ignorait jusqu'à hier soir ce voyage.

— Il m'a envoyée chercher seulement dans la nuit. Et tu sais qu'il aime à faire des mystères.

Bel se demandait quelles raisons de leur départ Mr. Marle avait bien pu donner à sa pupille; elle espérait que Pamela parlerait d'autre chose, car elle-même ne savait plus quoi dire malgré la flatteuse opinion sur sa présence d'esprit qu'avait le libraire.

Mais Pamela Fayne ne se laissait pas jouer si facilement. Elle ne manquait ni de courage, ni de bon sens.

— Bel, dit-elle résolument, il y a quelque chose dans tout cela que je ne comprends pas très bien. Oncle Gregory m'a dit qu'il lui fallait aller immédiatement en France acheter un livre rare. Il m'a dit qu'il était de première importance que rien ne

se sache jusqu'à ce qu'il ait le livre en sa possession et il m'a demandé de l'accompagner pour lui tenir compagnie...

— Exactement, répondit Bel essayant de paraître très au courant.

— Je pense l'avoir cru... poursuivit Pamela d'une voix altérée. J'avais besoin de le croire...

— Mais voyons... commença Bel.

Elle s'interrompit : Mr. Marle se tenait dans l'encadrement de la porte.

Un instant le silence pesa.

— Eh bien! dit le libraire à sa pupille, je suis sûr que vous avez été surprise de voir que miss Dene nous avait fait le plaisir de nous accompagner dans cette petite excursion.

— Je ne pense pas être surprise de quoi que ce soit de votre part, répondit Pamela, soudain.

Mr. Marle continua de sourire.

— En vieillissant, on devient souvent... euh... excentrique, dit-il; mais j'espère que tel n'est pas mon cas.

Pamela eut un geste irrité.

— Pourquoi ne pas me dire la vérité? Me prenez-vous pour une enfant?

Sa voix s'adoucit :

— Vous... vous avez été très bon pour moi et je ferai tout ce que je pourrai pour vous aider, à moins que...

— A moins que? répéta Mr. Marle. A moins que? Ce sont des mots suggestifs, ma chère Pamela. Ne voulez-vous pas terminer votre phrase?

— Oh! je ne sais comment m'exprimer, s'écria la jeune fille, je veux dire...

— Vous voulez dire que vous m'aiderez à moins

que... je ne sois un vilain monsieur qui ne mérite pas votre secours?

Le silence de Pamela fut une réponse.

Mr. Marle se tourna vers Bel :

— Notre petite surprise n'a pas eu de succès, miss Dene.

— Surprise! s'écria Pamela avant que Bel ait pu répondre. J'en ai assez de ces surprises! Que faites-vous? Que signifient tous ces mystères? Pensez-vous que je suis aveugle? Depuis la nuit où Garcia a été assassiné...

— Ah! nous revenons à Garcia? Mais qu'est-ce qui vous fait penser qu'il ait été assassiné? Les journaux ont dit...

— Les journaux disent ce qu'ils veulent! protesta Pamela. Vous croyez que je ne vous ai pas vu cette nuit-là?

En dépit de son sang-froid, Mr. Marle tressaillit.

— Vous m'avez vu?

— Oui! Juste après que j'eus failli tomber sur son corps. Vous vous teniez dans l'encoignure d'une porte, épiant le capitaine Kent et Mr. Felle quand ils le découvrirent.

— Et vous pensez que je l'ai tué?

Pamela hésita :

— Je ne le pensais pas « alors »... murmura-t-elle.

— Et maintenant?

— Pourquoi prétendiez-vous craindre que ce ne soit Gerald Foster le meurtrier?

— Il y avait certaines raisons à cela. Mais vous ai-je toujours menti, Pamela?

Les yeux clairs de la jeune fille cherchèrent les siens.

— Je ne le pense pas.

— Alors, laissez-moi vous assurer que je ne mens pas quand je vous jure n'avoir pas tué Garcia.

— Alors, pourquoi...?

— Pourquoi étais-je sur les lieux? répéta Gregory Marle. J'y étais pour voir tuer Garcia. Garcia était un mauvais homme. il a trahi la confiance qu'on avait placée en lui et fut châtié. Maintenant, écoutez, Pamela, si je l'avais pu, je vous aurais toujours caché ces choses. C'est pourquoi j'avais demandé à miss Dene de ne pas vous dire pourquoi elle était ici. Si je vous ai trompée, je l'ai fait dans votre intérêt. Je ne m'excuse pas, je ne demande pas d'aide. Je ne crains personne. Comprenez bien cela toutes deux. J'ai choisi mon chemin dans la vie et nul ne m'en détournera. Miss Dene, vous pourrez dire tout ce que vous voudrez à Pamela, cela m'est indifférent. Vous vous apercevrez bientôt que vos amis ont été fous de vouloir contrecarrer mes plans. Mais je parlerai de tout cela à un autre moment. Cette nuit, nous allons toucher la côte française, à un endroit où j'ai une maisonnette. Vous y trouverez tout le confort désirable et tout ce que je vous demande, c'est de ne pas tenter de vous enfuir. Si vous le faisiez en mon absence, Morgan n'hésiterait pas à vous arrêter par tous les moyens... Et je crains que ses méthodes ne soient guère agréables...

Il avait parlé avec calme, mais soudain la colère le saisit et il cria à miss Dene :

— Vous avez grande confiance en Mr. Sims, en sa troupe de détectives professionnels et amateurs! Eh bien, j'ai mis son ami le professeur Wells hors de combat et si l'inspecteur Sims ne prend pas garde à lui-même, il s'apercevra bientôt personnellement que je suis un homme dangereux à attaquer. Jusqu'ici, je vous ai traitée le mieux possible, miss

Dene. Votre père était un grand homme, et personne n'a regretté sa mort plus que moi.

— Pourtant, vous l'avez tué! dit Bel froidement. Aussi sûrement que si vous lui aviez donné un coup mortel.

Marle fronça les sourcils.

— Ainsi vous savez... Mais, croyez-moi, je ne prévoyais pas, ni ne pouvais prévoir que votre père prendrait la chose aussi à cœur. Le suspecter était une chose tellement absurde...

— Il ne pensait pas ainsi.

— C'est pourquoi vous êtes contre moi? Je vois... C'est bien...

Il fit une pause et réfléchit quelques instants. Puis il reprit brusquement :

— Je vais vous laisser. Peut-être pourrons-nous mieux parler de toutes ces choses quand vous aurez eu le temps de réfléchir. En attendant, laissez-moi vous assurer que rien de mal ne vous arrivera.

Il s'inclina et quitta la cabine.

XXV

Pendant près d'une heure, les deux jeunes filles eurent une conversation animée.

Bel sentait que pour Pamela n'importe quoi valait mieux que les doutes secrets qui l'oppressaient et elle lui dit tout ce qu'elle savait, terminant par son propre enlèvement.

Elle avait à peine fini quand la porte s'ouvrit et Morgan le Crochet leur apporta un repas complet.

— Il faut manger, Pamela, dit Bel avec autorité. Nous laisser mourir de faim serait stupide. Nous pourrons avoir besoin de toutes nos forces s'il se présente une chance d'aider les autres, ajouta-t-elle dans un murmure.

Pamela, reconnaissant la justesse de ce raisonnement, partagea le repas avec son ami et s'en sentit réconfortée.

Quand la nuit tomba, le Crochet réapparut, tira les rideaux des sabords et alluma l'électricité.

— Mr. Marle vous fait dire qu'il acceptera votre promesse de ne pas ouvrir les rideaux, déclara-t-il d'un ton revêche.

— Et si nous ne promettons rien?

— Vous resterez dans l'obscurité.

— Alors, dites-lui que nous promettons, déclara Bel. Et remerciez-le d'avoir confiance en nous! ajouta-t-elle en riant.

— Je n'en aurais pas, moi! répondit le Crochet en haussant les épaules.

Sur le pont, Mr. Marle était revenu au gouvernail. Le bateau avançait lentement, car le libraire ne désirait pas accoster avant la nuit noire.

Il n'y avait aucun des feux de position obligatoires. Mr. Marle se tenait en dehors des routes ordinaires de la navigation et il espérait que le bateau, extrêmement plat, échapperait à toute observation.

Enfin, Mr. Marle fit donner à fond les machines, regarda le compas et fit faire un tour au gouvernail; le bateau bondit en avant et, assez rapidement, ils furent en vue de la côte française. Le Crochet scrutait l'horizon et, par moments, communiquait ses observations à son chef.

Evitant les lumières d'un petit port, Mr. Marle longea la côte puis fit entrer le bateau dans une petite baie, si petite qu'elle était difficilement visible à une faible distance de la côte.

Malgré l'obscurité, Mr. Marle ne fit aucune faute de direction. Le bateau accosta une petite jetée de pierre. Morgan sauta à terre et l'amarra. Pendant ce temps, Mr. Marle descendit l'échelle et entra dans la cabine.

— Nous sommes arrivés! dit-il aux deux jeunes filles. Si vous voulez bien venir avec moi, je vais vous conduire dans un endroit plus confortable. Morgan prendra les bagages de Pamela et la valise de miss Dene.

Les deux jeunes filles le suivirent sur le pont. Il les aida à descendre à terre, puis les guida le long

d'un chemin pavé. Des marches de pierre se virent dans l'obscurité, montant vers le pied d'une masse sombre qui se révéla un petit manoir.

Mr. Marle ouvrit une porte derrière la maison et fit entrer les jeunes filles dans une cuisine dallée où un grand feu flambait dans une vaste cheminée à l'ancienne mode.

Une vieille femme, sans montrer de surprise, jeta un regard aux jeunes filles et salua Mr. Marle.

— Bonsoir, Jeanne! dit celui-ci.

Et il se mit à lui parler en un patois très rapide dont Bel et Pamela ne purent saisir un mot. Il leur dit ensuite :

— Si vous voulez bien suivre Jeanne, elle vous montrera vos chambres. Jeanne gère cette maison pour moi et nous avons coutume, quand nous venons, de prendre un extra pour l'aider, mais pour le moment, nous nous en passerons. Je dois vous dire que nous sommes assez isolés ici; le plus proche village est à six kilomètres environ et j'ai cultivé la réputation d'excentrique que l'on m'a faite et qui me protège des visites importunes. Il serait inutile de votre part d'espérer du secours de l'extérieur. D'ailleurs, Morgan restera ici avec vous. Du reste, la maison est très confortable. Un jardin enclos de murs est à votre disposition. J'ai un court voyage à effectuer, mais je serai vite de retour et nous pourrons alors discuter de nos plans futurs. Je pense que vous me croirez si je vous affirme que mon grand désir est que votre captivité soit aussi peu ennuyeuse que possible.

Bel et Pamela suivirent la vieille femme hors de la cuisine et Mr. Marle sortit dans la cour. D'un côté était un garage où se trouvait une puissante voiture

de tourisme. Le Crochet était fort occupé à la remplir d'essence et, en quelques minutes, elle fut prête à partir.

— Vous resterez ici, Morgan, dit Mr. Marle en ajustant une paire de lunettes vertes. Ayez l'œil à ce que Jeanne ne laisse manquer de rien miss Fayne et miss Dene. Vous avez compris?

Le Crochet acquiesça en silence. Il désapprouvait la présence de tels témoins dans la retraite de son chef.

— Si tout va bien, ajouta Mr. Marle, je serai de retour dans deux jours.

Il monta dans l'auto, sortit de la cour et fila vers Paris.

Le vieux libraire possédait une endurance remarquable; néanmoins, quand il eut atteint la capitale, après ne s'être arrêté qu'une fois pour prendre un repas rapide, il ne fut pas fâché de remettre la voiture aux soins des domestiques du calme petit hôtel qu'il avait choisi, près de la gare Saint-Lazare.

Les draps de lit, dans sa chambre, étaient frais et tentants, mais Mr. Marle ne se permit pas encore le repos. Un bain froid l'ayant regaillardi, il s'assit et écrivit une lettre qu'il scella à l'aide d'une bague ancienne qu'il portait toujours. Il plaça cette lettre dans une seconde enveloppe, avec une feuille de papier sur laquelle il traça quelques lignes. Ayant fermé la seconde enveloppe, il descendit la remettre au portier de l'hôtel, le chargeant de la faire poster sans délai.

Ceci fait, il remonta se coucher et dormit paisiblement pendant six heures. Quand il se réveilla, il envoya deux télégrammes. Puis il partagea son temps entre les bouquinistes et le théâtre, jusqu'à

ce qu'il eût reçu la réponse à un de ses « fils ». Alors, il ordonna que l'on prépare sa voiture.

Il revint à son point de départ sans trop se presser et il faisait nuit quand il atteignit le voisinage du manoir, à un kilomètre duquel il éteignit ses phares pour continuer sa route avec une lampe pilote.

La voiture glissa presque silencieusement sur l'étroite route et Mr. Marle venait de prendre le dernier tournant quand un homme se dressa devant les roues, Mr. Marle serra les freins et jeta un cri d'avertissement. L'homme se jeta de côté, mais trop tard : l'aile le heurta et le projeta violemment sur le sol.

Mr. Marle descendit et vint à son secours. L'étranger gisait, replié sur lui-même : simplement étourdi ou gravement blessé, il était impossible de le savoir.

Après un instant d'hésitation, Mr. Marle hissa l'homme inanimé dans la voiture, monta à son tour et repartit.

Il pressa un bouton dissimulé dans les sculptures d'une porte encastrée dans les hauts murs qui entouraient la maison. Presque aussitôt Morgan le Crochet vint ouvrir.

Mr. Marle pénétra dans la cour.

— Il y a un homme derrière, dit-il; je l'ai renversé sur la route. Aidez-moi à le sortir.

Le Crochet le regarda stupéfait :

— Pourquoi ne l'avez-vous pas laissé sur la route, patron?

— Il aurait été trouvé par quelqu'un, dit Mr. Marle, impatienté. Ne faites pas l'imbécile, Morgan. Si je ne l'avais pas conduit ici, il y aurait eu

une enquête, le diable et son train. S'il est vivant, nous le rétablirons et nous nous en débarrasserons; s'il est mort, nous l'enterrerons dans le jardin et la police française aura un mystère de plus à élucider.

Morgan ricana et tous deux sortirent l'homme de la voiture et le portèrent dans le garage éclairé où il ne tarda pas à s'agiter un peu et à ouvrir les yeux.

C'était un grand et vigoureux gaillard aux cheveux grisonnants et ayant l'apparence d'un paysan.

— Qui êtes-vous? demanda le libraire en se servant du patois local.

L'homme émit une réponse inarticulée.

Mr. Marle sortit un flacon de sa poche et lui fit avaler une dose d'eau et de brandy. Il sembla se remettre, se redressa et remua ses bras et ses jambes avec une satisfaction évidente.

— Eh bien, vous semblez n'avoir rien de cassé, fit remarquer Mr. Marle.

Et il demanda à nouveau :

— Qui êtes-vous?

De nouveau, l'homme émit un son inarticulé. Puis il fouilla dans la poche de sa blouse et exhiba un papier sale qu'il tendit au libraire.

Ce dernier lut, écrite par un nommé Louis Leroux, fermier, une attestation que le porteur, Jacques Benoit, plus connu sous le nom de Jacques Sanlangue, avait travaillé pour lui, Leroux, pendant trois mois de moissons. Le dit Jacques, bien que simple d'esprit et muet, était doué d'une grande force et très laborieux et honnête. En foi de quoi, lui, Leroux, avait signé ce certificat pour permettre à Jacques d'obtenir du travail dans d'autres fermes.

En dessous, de différentes écritures étaient d'au-

tres attestations d'agriculteurs qui avaient davantage l'habitude de guider la charrue que le porte-plume.

— Ainsi, il est muet, remarqua le Crochet. Tant mieux, il ne pourra rien dire de tout cela. Donnez-lui cinquante francs, monsieur Marle, et laissez-le aller.

Mr. Marle regardait Jacques attentivement.

— Une minute, Morgan, dit-il en anglais, cet homme peut nous être utile. Il pourrait aider aux gros travaux ménagers et nous être précieux... par la suite. Je ne voulais prendre personne de la région, mais ce gaillard ne peut parler et il m'a un air prouvant qu'il ne ferait pas de manières, le cas échéant...

Jacques, revigoré par le brandy, s'était remis sur pied et dévisageait les deux hommes. Il portait une blouse délavée, un pantalon rapiécé et ses pieds nus étaient chaussés d'innommables godillots. Son apparence était plus apte à exciter la suspicion d'un garde champêtre qu'à gagner la confiance d'un riche et vieux gentleman sur une route déserte.

— Etes-vous sans travail? demanda Mr. Marle en patois.

Jacques acquiesça d'un brusque mouvement de tête.

— Voulez-vous travailler pour moi?

En une pantomime fort expressive, Jacques imita les gestes d'un homme fauchant le blé.

— Non, dit Mr. Marle en riant, vous vous occuperez du jardin, nettoierez la voiture, aiderez à faire marcher la dynamo qui fournit la lumière à la maison et autres choses de ce genre. Vous aurez pour gages le double de ce que vous gagniez dans les fermes.

Un éclair de cupidité passa dans les yeux de l'homme et il sourit quand le libraire lui tendit une pièce de vingt francs.

— Voici pour l'accord, dit Mr. Marle. Morgan, montrez-lui où il dormira : hors de la maison, dans un des hangars, et dites à Jeanne de lui donner à manger. Demain, vous pourrez le faire travailler.

Tournant les talons, Mr. Marle rentra dans la maison et envoya Jeanne dire aux jeunes filles qu'il espérait qu'elles lui feraient l'honneur de dîner avec lui.

XXVI

L'inspecteur Sims arpentait son bureau de Scotland-Yard, une cigarette éteinte entre les doigts et l'air soucieux.

Le sergent Andrew était assis, silencieux, les mains profondément enfoncées dans les poches.

— Vos enquêtes ne nous ont pas beaucoup avancés, Andrew?

— J'en suis désolé, sir.

— Oh! je ne vous blâme pas! A votre place personne n'aurait fait mieux. Marle a certainement effacé ses traces.

— S'il en a laissé!

— Que voulez-vous dire?

— Il ne peut laisser de traces s'il n'a suivi aucun chemin.

— Oh! je vois. Vous pensez qu'il est encore à Londres, caché?

— Je ne sais que penser, sir. Mais Londres est le meilleur endroit du monde pour se cacher.

— Jusqu'à un certain point, oui. Mais n'oubliez pas que nous connaissons la majeure partie des

cachettes de Marle et que nous les avons vérifiées... Avez-vous fait prévenir Kent et Felle?

— Oui, sir. Ils seront ici dans un instant.

— Parfait. Il faut que je leur trouve quelque chose à faire, sinon ils feront ce que je ne veux pas qu'ils fassent. Mais...

Sims fut interrompu par l'arrivée des deux amis.

Roger, après de brèves salutations, interrogea Sims du regard.

— Non, pas encore de nouvelles, dit l'inspecteur.

— J'ai une idée... dit timidement Peter.

— Bon! Quelle idée?

— Voilà, expliqua Peter, Vous avez surveillé toutes les voies par où Marle pouvait s'enfuir : trains, paquebots, aéroplanes, etc. et vous n'avez pas trouvé la moindre trace de lui. Il ne reste à mon avis qu'un moyen.

— Et c'est?

— Le sous-marin.

Roger, malgré lui, sourit, mais l'inspecteur accueillit très sérieusement cette suggestion car il savait que tourner en ridicule un enthousiaste, c'est le décourager de faire à l'avenir d'autres suggestions qui pourraient être précieuses.

— C'est une idée intéressante, dit Sims, et elle est certainement venue à Marle. Mais l'Amirauté m'a dit que c'était pratiquement impossible. Les sous-marins sont l'objet d'une surveillance rigoureuse et on les détruit quand ils deviennent trop vieux. Je ne pense pas que Marle ait pu s'en procurer un. Mais voici autre chose. La police fluviale déclare qu'un grand bateau à moteur a descendu la Tamise, la nuit où Marle a disparu.

— *By Jove!* Cela semble intéressant! s'écria Roger.

— Oui, mais malheureusement, le sergent qui remarqua le bateau n'avait aucune raison de le suspecter. D'après lui, le bateau était gouverné par un homme portant une casquette de yachtman profondément enfoncée et un cache-nez enroulé autour du menton. Le sergent n'a, d'ailleurs, jeté qu'un coup d'œil à l'embarcation.

— Ces bateaux sont bien enregistrés?

— Oui, mais il y a quantité d'embarcations de ce genre. Leurs propriétaires s'en servent souvent pour effectuer de longs voyages le long de la côte. Aussi ce n'est pas une petite affaire que de déceler celui qui nous intéresse.

— Le long de la côte? répéta Roger qui réfléchissait. Supposons que Mr. Marle ait une paisible petite maison quelque part sur la côte, il pourrait s'y rendre facilement par ce moyen sans attirer l'attention.

— Oui, et quelle partie de la côte suggéreriez-vous? demanda Sims.

— C'est assez difficile à dire, répondit Roger embarrassé.

— En effet, dit Sims sèchement. Nous avons donné des ordres pour que l'on nous fasse part de toute information quelle qu'elle soit; nous sommes en communication avec la police des îles du Channel et la police française, mais il vaudrait autant, semble-t-il, chercher une aiguille dans une meule de foin. Toutefois, si vous vouliez la suivre, je pourrais vous suggérer une ligne d'enquête.

— Tout plutôt que ne rien faire! s'exclama Roger avec ardeur.

— Vous avez tous deux une auto. Pourquoi ne pas aller faire un petit tour sur la côte et observer...

— Epatant ! s'exclama Peter.

— Il n'y a qu'une très mince chance, reprit Sims; mais si vous voulez essayer... Vous devez seulement communiquer journellement avec moi et, pour l'amour du ciel, souvenez-vous que vous êtes censés être des touristes!

Il s'arrêta pour décrocher le téléphone qui sonnait.

— Qui? demanda-t-il. Oui, envoyez-le immédiatement.

Il raccrocha et expliqua :

— C'est Joe le Rouquin; il a quelque chose d'important à nous communiquer.

Quand Joe fit son entrée, il était évident qu'il était en proie à une excitation intense.

— B'jour! dit-il en faisant une courbette.

— Eh bien! Joe, qu'y a-t-il? demanda l'inspecteur.

— J'ai une lettre pour vous, m'sieu, expliqua le Rouquin en fouillant dans la poche de sa veste. C'est drôle, mais c'est Mr. Marle qui me l'a envoyée pour vous la donner!

— Mr. Marle? Mais vous l'avez vu, alors?

— Non, m'sieur! Je ne sais pas où il est, mais voici la lettre, je l'ai reçue par la poste, ce matin, dans celle-ci.

Sims prit les deux lettres.

La première était un ordre adressé à Joe de prendre l'autre enveloppe, de la porter à Scotland-Yard, à l'inspecteur Sims, puis d'attendre d'autres ordres de Mr. Marle.

— Hum! postée à Paris, remarqua Sims en examinant la première enveloppe.

Puis il décacheta l'autre, jeta un coup d'œil sur son contenu et la posa sur le bureau devant lui.

— Voici enfin des nouvelles! dit-il en ricanant. Asseyez-vous, Joe, il n'y a aucune raison pour que vous n'écoutiez pas. Maintenant, attention!

Et il lut à haute voix la lettre suivante :

« Mon cher monsieur Sims,

« Vous reconnaîtrez, je pense, que la partie que nous avons jouée n'était pas monotone. Vous m'avez placé un ou deux coups avec une habileté pour laquelle je vous dois des félicitations.

« Mais, je le crois bien, mes cartes étaient meilleures que les vôtres. Néanmoins, je suis disposé à parlementer si vous voulez bien accepter les conditions très raisonnables que je suggère.

« Je veux les perles. Vous me voulez. Nous ne pouvons avoir ni l'un ni l'autre ce que nous désirons.

« Mais vous (ou vos associés) voulez aussi la compagnie de deux très charmantes jeunes filles qui, pour le moment, acceptent mon hospitalité.

« Ces demoiselles sont l'atout avec lequel je me propose de gagner.

« En bref, voici ma suggestion : laissez-moi revenir à Londres et poursuivre la recherche des perles, sans être inquiété et j'amènerai avec moi miss Fayne et miss Dene, les laissant libres d'agir,

par la suite, comme bon leur semblera. Si vous refusez, non seulement ces demoiselles ne reviendront pas, mais je ne garantirai plus leur sécurité.

« Vous me connaissez trop bien pour considérer cela comme une vaine menace. Je ne leur souhaite aucun mal, mais il y a certaines raisons qui m'empêchent de permettre que des obstacles se dressent entre moi et les perles.

« Je n'oublie pas les obligations de votre poste, mais je rendrai votre situation moins embarrassante, si je vous affirme solennellement que dès que j'aurai recouvré les perles, j'ai l'intention d'abandonner pour toujours certaines activités qui vous ont causé tant de soucis. Je suis un vieil homme et je me propose de consacrer le restant de mes jours à des recherches où vous ne trouverez plus rien à redire.

« J'espère (et crois) que vous ne rejetterez pas mon offre à la légère.

« Si vous refusez, je vous préviens que vous devrez vous considérer responsable de conséquences plus graves que vous ne l'imaginez.

« Si, vous acceptez, je suis prêt à m'en remettre à votre bonne foi pour le respect des clauses du contrat. Vous n'aurez qu'à faire insérer un avis dans les journaux cités plus loin, adressé à *Bibliophile* et disant que *les livres sont maintenant utilisables*, signé *Yard*. Vous aurez immédiatement de mes nouvelles. Les journaux que je propose sont l'*Herald* (New-York), l'*Indépendance Belge* (Bruxelles), *Le Matin* (Paris), le *Berliner Tageblatt* (Berlin), le *Telegraaf* (Amsterdam) et le *Times* (Londres).

« Pour terminer, vous prierai-je de transmettre

au professeur Wells mon espoir que son état soit à présent satisfaisant. Je suis heureux que votre propre santé soit restée bonne... si longtemps.

« Votre

« GREGORY MARLE. »

— Ben, zut, alors! s'exclama Peter quand l'inspecteur eut terminé sa lecture.

— Qu'allez-vous faire? demanda Roger, pratique.

— Je n'en sais rien encore, répondit Sims en fronçant les sourcils. C'est une question trop sérieuse pour être décidée immédiatement.

— Quel est son but en vous priant d'insérer l'avis dans tout ces journaux? demanda Peter. Il ne peut être partout à la fois... D'un autre côté, vous dites que sa lettre vient de Paris.

— Le but des journaux est de nous empêcher de savoir où il va, expliqua Sims. Quant à la lettre de Paris, il peut l'avoir envoyée à quelqu'un pour l'y poster. Au fait, vous suspecterait-il, Joe?

— Je n'en sais rien, m'sieur. On ne le dirait pas, puisqu'il m'a envoyé la lettre, mais qui peut jamais savoir ce qui lui trotte derrière la tête?

— Avez-vous jamais voyagé avec lui?

— Non. Morgan quelquefois, mais je ne sais pas où ils allaient.

— Que Mr. Marle suspecte ou non Joe, intervint Andrew, il était tranquille en lui envoyant la lettre. Il savait que Joe l'apporterait ici, qu'il soit ou non avec nous.

— C'est juste, reconnut Sims. En tout cas, peu importe pour l'instant.

— Quelle audace de vous avoir chargé de ce message pour le professeur! dit Peter. Bien entendu, vous ne le lui transmettrez pas?

— Certes non. Il a besoin d'une parfaite tranquillité.

— C'est vrai, remarqua Roger, j'ai téléphoné à Russel Square hier, mais l'infirmière n'a pas voulu entendre parler encore de ma visite. Elle est terrible.

— Elle fait ce qui lui a été ordonné, dit Sims.

— Vos deux types sont toujours là-bas? ajouta Roger.

— Je ne veux courir aucun autre risque... déclara Sims.

— Vous ne feriez pas mal de vous garder vous-même, dit Peter. Le vieux Marle insinue que votre santé a été étonnamment bonne jusqu'à présent.

— Eh bien! je ne suis pas la police entière, remarqua tranquillement Sims. S'il m'a, d'autres resteront qui...

Il s'arrêta comme un planton entrait et lui tendait un télégramme. Il l'ouvrit, le lut, et le posa devant lui.

— J'ai besoin d'un jour pour réfléchir à tout cela, reprit-il. Kent et vous, Felle, ferez mieux d'ajourner votre randonnée pour le moment. Téléphonez-moi tous les deux demain matin. Et faites de même, Joe. Maintenant, si vous voulez bien m'excuser, Andrew et moi avons à nous occuper d'autre chose.

Andrew attendit que les trois hommes fussent sortis. Puis il jeta un coup d'œil significatif au télégramme. Sims le prit et le lui tendit. Le visage du sergent grimaça de joie.

— Ainsi Alpha 7 est enfin sur la piste? dit-il.

— C'est ce qui me semble, répondit Sims.

XXVII

Les relations étaient tendues dans le petit manoir de Mr. Marle.

Bel Dene était retenue prisonnière dans la maison et Pamela Fayne partageait volontairement sa captivité.

C'était, comme l'avait fait remarquer Mr. Marle, la faute de Bel. Se promenant dans le jardin, elle avait un jour rencontré Jacques Sanlangue qui travaillait. La jeune fille avait à son départ quelque argent dans son sac et il lui vint à l'idée de s'en servir pour persuader l'homme de lui ouvrir la porte et de la laisser fuir. Ce qu'elle ferait ensuite dépendrait des circonstances, mais elle espérait atteindre un endroit d'où elle pourrait téléphoner à la police.

Mais Jacques avait d'abord paru se méfier de l'argent étranger qu'elle lui offrait. Puis, il avait réfléchi lentement que si la jeune fille désirait s'échapper de chez monsieur, monsieur le récompenserait probablement, lui, Jacques, de l'en empêcher. Aussi Bel, indignée, se vit-elle le bras agrippé par une main sale, mais vigoureuse qui l'entraîna en

présence de Mr. Marle. Là, Jacques montra le sac de Bel, puis la porte, et fit mine de courir en regardant derrière lui. Ce qu'il espérait arriva. Mr. Marle le récompensa et il put ainsi aller jusqu'au village boire beaucoup de vin et en revenir saoul. Mr. Marle, bien que mécontent de cette ébriété, réfléchit que l'homme ne pouvait divulguer quoi que ce soit et il lui permit d'aller cuver son vin dans le hangar. Jacques avait monté en grade dans l'estime de Mr. Marle, pour la façon rapide dont il s'était rendu compte de quel côté était son intérêt. Il semblait toutefois que Jacques était moins simple d'esprit que Mr. Marle ne l'avait d'abord cru. Morgan l'avait surveillé tandis qu'il se jetait pour y ronfler bruyamment sur une couche de paille. Puis le Crochet était revenu près du bon feu de Jeanne, emportant une bouteille que Jacques avait été trop ivre pour dissimuler.

Après avoir avalé un copieux souper, le Crochet sortit la bouteille de sa poche, la déboucha et goûta le contenu. C'était une excellente eau-de-vie. Le Crochet approcha une chaise du feu, se versa et but une copieuse rasade. Ensuite, il décida que bien que lui et Mr. Marle aient été obligés de s'enfuir de Londres comme des lièvres, la vie avait encore ses petits agréments. Après une seconde rasade, le Crochet sombra dans un sommeil si profond qu'il ne vit pas Jeanne sourire et absorber la fin de la bouteille. Après quoi, elle sombra à son tour dans le sommeil.

Mais quelqu'un d'autre la vit et ce fut Jacques en personne, qui était sorti de son ivresse avec une rapidité surprenante. Regardant avec précaution par la fenêtre de la cuisine, il épia les deux dormeurs pendant quelques instants, sans montrer le

moindre regret de la perte de son bien. Puis il regarda la pendule, au-dessus de la cheminée : onze heures du soir. Pamela et Bel s'étaient retirées dans leurs chambres. Mr. Marle était dans son bureau où, souvent, il lisait jusqu'à l'aube.

Faisant demi-tour, Jacques se dirigea silencieusement jusqu'aux marches de pierre qui conduisaient à la petite baie où le bateau était dissimulé. Les descendant, il pénétra dans un appentis où étaient remisés divers objets. Il choisit une lampe tempête, remplit le réservoir et arrangea la mèche.

Puis, plaçant près de lui une montre qu'il sortit de son vêtement, il s'assit sur un baril et attendit.

Pendant un long moment, il resta ainsi, immobile mais aux aguets, son regard scrutant de temps à autre, à la lueur d'une allumette, sa montre, l'oreille attentive à capter le moindre bruit insolite. Enfin, il se leva, alluma la lampe et l'enveloppa soigneusement dans un chiffon de telle sorte qu'aucune lueur ne transparaisse. Puis, portant la lanterne, il alla jusqu'au bout de la petite jetée et considéra la mer.

C'était une nuit orageuse, mais Jacques, avec le paletot de cuir qu'il avait endossé, défiait les rafales.

Soudain, il lui sembla avoir entendu trois détonations rapides, comme si quelqu'un déchargeait un revolver.

A nouveau une salve de trois coups.

Jacques ôta le chiffon de la lanterne et éleva celle-ci au-dessus de sa tête. Presque aussitôt, une lumière sembla surgir du sein des flots, resta immobile un instant dans les ténèbres, puis s'évanouit.

Jacques remit le chiffon de la lanterne, mais cette fois-ci de telle sorte que la lumière soit invisible de la terre, mais visible de cette partie de la mer où il

avait vu la lueur. Soudain, près du rivage et à peine au-dessus de l'eau, un minuscule pinceau de lumière apparut et Jacques entendit un bruit de rames. Une voix appela doucement :

— Qui est là ?

— Alpha 7! répondit Jacques.

Et une embarcation accosta la jetée.

L'inspecteur Sims sauta à terre et serra la main de l'homme dont le télégramme lui avait révélé la cachette de Mr. Marle.

— C'est du beau travail, dit-il, mais nous en reparlerons plus tard.

Se tournant, il donna un ordre et un des hommes apparut et amarra l'embarcation.

— Quoi d'abord? demanda Sims.

— A la maison, répondit Alpha 7. Vous avez un mandat?

— J'ai arrangé tout cela avec Laporte, notre ami de la police de Paris. Nous avons toutes les autorisations voulues.

— Bon. Voulez-vous me suivre?

— Venez, vous autres, dit Sims aux gens du bateau. Et pas de bruit!

Roger et Peter sautèrent sur la jetée, suivis du sergent Andrew.

— Vous avez amené du monde, remarqua Alpha 7.

— J'ai encore d'autres hommes dans un bateau près d'ici, si vous voulez... dit Sims.

— Inutile, répondit l'autre.

Et il montra le chemin vers les marches.

Devant la fenêtre de la cuisine, il s'arrêta et regarda. Puis il fit signe à l'inspecteur Sims de regarder à son tour.

— Morgan le Crochet et la gouvernante se sont

régalés de mon eau-de-vie, expliqua-t-il; je l'avais préparée spécialement. Vous n'avez pas à vous préoccuper d'eux, ils en ont pour des heures.

Ouvrant la porte, il guida ses compagnons vers l'escalier.

Faisant signe aux autres de l'imiter, il ôta ses souliers. Puis, les cinq hommes montèrent en file indienne jusqu'au premier étage.

Là, un long couloir était éclairé par un globe en veilleuse et, vers le milieu, une raie lumineuse filtrait sous une porte close. Devant cette porte Alpha 7 attendit les autres. Puis l'ouvrant, il entra.

C'était une vaste pièce mi-chambre à coucher, mi-cabinet de travail. A un bureau éclairé par une puissante lampe, était assis Mr. Marle, étudiant un manuscrit gothique à l'aide d'une loupe.

Il leva la tête avec stupéfaction.

— Que venez-vous faire ici? commença-t-il en patois.

Puis il vit l'inspecteur derrière l'homme en blouse sale et son visage changea. Vivement, sa main se glissa vers un tiroir du meuble, mais Alpha 7 fit un bond et lui arracha le revolver. En dépit de son âge, le libraire luttait comme un furieux, mais il ne tarda pas à se trouver dans un fauteuil, menottes aux poignets et les chevilles attachées à l'aide du cache-nez d'Andrew.

Sims regarda son prisonnier :

— Je pense, dit-il, que nous avons gagné, monsieur Marle!

Le libraire se maîtrisa avec un sang-froid :

— Vous avez fait preuve de plus d'intelligence que je n'en attendais de la part d'un policier, dit-il. J'aurais dû me souvenir que vous avez eu l'avantage de suivre les cours du professeur Wells.

Sims sourit et jeta un coup d'œil à Alpha 7.

Celui-ci agissait étrangement. Traversant la pièce dans la direction d'un lavabo, il se mit en devoir de se laver le visage et les mains. Ceci fait, il sortit un étui de sa poche et y prit une paire de lunettes cerclées d'or qu'il ajusta sur son nez. Puis il se tourna vers le libraire.

— Dieu! s'écria celui-ci, c'est Wells!

Roger et Peter, qui, jusqu'à présent, n'avaient guère fait qu'entrevoir leur guide, s'avancèrent, ahuris.

— De toute évidence, c'est moi! dit le professeur en souriant. Vos amis n'ont pas réussi à me tuer, monsieur Marle, mais leur attaque m'a fourni, indirectement, un excellent moyen de me déguiser. Il est vrai que mes lunettes me manquaient, mais je peux quand même voir un peu sans leur secours.

Le libraire éleva ses mains enchaînées et se tourna vers Sims :

— Voulez-vous me permettre de prendre ma tabatière?

Portant les mains à son côté, il réussit à extraire l'objet de la poche de son veston, l'ouvrit et inhala une pincée de poudre brune avec un plaisir évident.

— Monsieur Sims, dit-il alors, il me semble que vous aurez à rendre compte de la façon arbitraire dont vous avez envahi une propriété privée en territoire français.

— Quant à cela, je n'ai aucune anxiété, les autorités françaises sont prévenues, dit l'inspecteur.

— Possible, dit le libraire, mais quelles charges pouvez-vous bien avoir relevées contre moi?

— Et l'enlèvement?

— Les jeunes filles? L'une est ma pupille, l'autre

une de ses amies. Je vous demande un peu pourquoi diable les aurais-je enlevées? Mais ce n'est là qu'un à-côté, il y a maintes choses que je pourrais vous révéler sur le monde criminel et qui vous seraient très utiles... Je me propose de prendre ma retraite... une fois que j'aurai retrouvé les perles...

— Pour ces perles, j'ai peur que vous n'arriviez trop tard, monsieur Marle.

Pour la première fois, le vieux libraire parut ému.

— Que voulez-vous dire? Vous n'insinuez pas que vous les avez trouvées?

Sims mit la main à la poche et en sortit quelque chose qu'il éleva en l'air.

— Mes perles! cria Gregory Marle.

— Exactement, répondit Sims très froid. Vous êtes un lettré, monsieur Marle. Avez-vous jamais lu la nouvelle où Edgar Poë relate la façon si habile dont un ministre avait caché un document que nul ne pouvait trouver?

Mr. Marle émit un son inarticulé en se rappelant que lui-même avait donné cet exemple à Morgan.

— Vous vous rappelez, poursuivit Sims, que c'était parce que ce document était presque en évidence, que personne ne le voyait? Garcia adopta le même principe, il cacha les perles...

— Où? gronda Gregory Marle.

— Dans votre propre bureau de la Cité. Vous vous souvenez peut-être d'une vieille lanterne qui était accrochée au mur dans la première pièce? Les perles ont toujours été là.

Toutes les ambitions et les intrigues dont ce fil de perles avait été le centre se reflétaient sur le visage terreux du criminel qui le regardait avec un désespoir sans borne. Les hommes le surveillant

dans un profond silence n'étaient pas exempts d'une certaine pitié.

Sa tabatière était encore dans sa main gauche. Tapant le couvercle de son geste coutumier, il plongea son pouce et son index droits dans la boîte.

L'instant d'après, il se renversait sur son siège.

Le professeur Wells bondit en avant et se pencha sur lui. Puis, avec précaution, il retira du poignet de Mr. Marle un minuscule dard à la pointe acérée.

Pendant un moment, personne ne parla. Puis le professeur montra le visage renversé et paisible :

— La mort souriante, dit-il.

FIN

IMPRIMERIE CHARAIRE A SCEAUX 17.453-5-39

VOLUMES PARUS DANS LA COLLECTION

LE MASQUE

I. — ROMANS POLICIERS

1. LE MEURTRE DE ROGER ACKROYD.	A. CHRISTIE
2. LE TROIS DE TRÈFLE.	VALENTIN WILLIAMS
3. LA MAISON HANTÉE.	P. WENTWORTH
4. LES MILLE MAINS.	B. NORMAN
5. L'HOMME AU PIED BOT.	VALENTIN WILLIAMS
6. LE BOURREAU FANTOME.	LÉON GROC
7. QUI ?	J.-S. FLETCHER
8. LA CHASSE AU PAPIER.	HEARNDEN et BALFOUR
9. UN AN ET UN JOUR.	GUY THORN
10. LE RETOUR DU PIED BOT.	VALENTIN WILLIAMS
11. LE MYSTÈRE DU ZOO D'ANVERS.	SINTAIR et STEEMAN
12. LES TROIS MENSONGES.	BOYSIVON
13. LE LOUP SOLITAIRE.	L.-J. VANCE
14. C'EST FAIT.	J. CHANCELLOR
15. LES VENGEANCES DU PIED BOT.	VALENTIN WILLIAMS
16. PRENDS GARDE.	ANDRÉ CHARPENTIER
17. LA FASCINANTE LUEUR VERTE.	VINCENT FULLER
18. LA CABINE 19.	JOHN IRONSIDE

19. **LA MAISON SUR LA FALAISE.** — Valentin WILLIAMS
20. **LE TREIZIÈME COUP DE MINUIT.** — SINTAIR et STEEMAN
21. **LE DRAME DE RAVENSDENE.** — J. FLETCHER
22. **DANS L'OMBRE.** — Herbert FLOWERDEW
23. **L'ÉCHELLE DE CARTES.** — John CHANCELLOR
24. **LE CHEVALIER DE BATAVIA.** — Horace VAN OFFEL
25. **142 QUEEN'S GATE.** — Herbert ADAMS
26. **L'AFFAIRE WALTON.** — Edgar WALLACE
27. **S. O. S.** — René PUJOL
28. **LE CLUB DES MASQUES.** — Alen UPWARD
29. **LA SPHÈRE D'OR.** — Erle COK
30. **MORT OU VIF.** — Laurence GASTINE
31. **LA VALLÉE DE LA PEUR** (Une aventure de Sherlock Holmes). — A. CONAN DOYLE
32. **LE MANOIR DE TAPLING.** — Marten CUMBERLAND
33. **LE MEURTRE DE DALE HOUSE.** — Francis EVERTON
34. **LA MAIN DANS L'OMBRE.** — Edgar WALLACE
35. **LE DIPLOMATE ASSASSINÉ.** — Peter OLFELD
36. **FAUX VISAGES.** (Une aventure du Loup Solitaire) — Louis-Joseph VANCE
37. **LA BETE RAMPANTE** (Une aventure du Pied Bot). — Valentin WILLIAMS
38. **LE TALISMAN DES VAIL.** — E.-F. BENSON
39. **L'ARRESTATION DE JACK YEMMEURDE.** — Herbert FLOWERDEW
40. **LE DIVAN ORANGE.** — Valentin WILLIAMS
41. **LE CRIME D'ANN.** — R.-T.-M. SCOTT
42. **LA NOUVELLE CHRONIQUE DE SHERLOCK HOLMES.** — A. CONAN DOYLE
43. **L'HOMME CHAUVE.** — SIDNEY HORLER
44. **LES SEPT CADRANS.** — Agatha CHRISTIE
45. **SAMUEL BOYD DE CATCHPOLE SQUARE.** — B.-L. FARGEON
46. **LE MYSTÉRIEUX MONSIEUR RAMOSI.** — V. WILLIAMS
47. **L'ÉCOLE DU CRIME.** — Marten CUMBERLAND
48. **LE POIGNARD DE CRISTAL.** — Rodolphe BRINGER
49. **L'ÉNIGME DE BAGSCHOTT.** — Oscar GRAY
50. **LA VEINE JAUNE.** — Valentin WILLIAMS
51. **LA CHANCE MERVEILLEUSE.** — Patricia WENTWORTH

52. **DEUX CRIS DANS LE BROUILLARD.** — Fergus HUME
53. **L'ÉTRANGE MORT DE BILSITER.** — John LAURENCE
54. **LE COFFRE DE CYPRÈS.** — Gérald CUMBERLAND
55. **LE DIABLE AU COLLÈGE.** — SINTAIR et STEEMAN
56. **L'INSPECTEUR MANDERTON.** — Valentin WILLIAMS
57. **LE MYSTÈRE DE CLOOMBER.** — CONAN DOYLE
58. **LA TOUR NOIRE.** — Patrick WYNNTON
59. **L'HOMME SANS TÊTE.** — H. de Vere STACPOOLE
60. **LE TESTAMENT DE BASIL CROKES.** — Peirre VERY

(Grand Prix du roman d'aventures **1930.**)

61. **LE TROISIÈME MESSAGER.** — P. WYNNTON
62. **SERVICE SECRET.** — Valentin WILLIAMS
63. **LA CHAINE FERMÉE.** — Frank ARNAU
64. **STOP (U CONTRE U).** — Alex COUTET
65. **LE MARTEAU FATAL.** — Francis EVERTON
66. **LE DOIGT VOLÉ.** — Stanislas-André STEEMAN
67. **L'AGENDA DE M. LANSON.** — WALLING
68. **LE CRIME DE LA MADELEINE.** — DOU
69. **L'HOMME AU COMPLET MARRON.** — Agatha CHRISTIE
70. **LA DAME AUX RUBANS MAUVES.** — Ernest FOX
71. **JANE SMITH.** — Patricia WENTWORTH
72. **LA ROSE VERTE.** — Roy VICKERS
73. **LE CRIME DE MINUIT.** — Sax ROHMER
74. **LA FILLE DU LOUP SOLITAIRE.** — L.-J. VANCE
75. **LE FINANCIER BARDOLPH.** — R.-A.-J. WALLING
76. **L'HOMME DANS LA NUIT.** — John FERGUSON
77. **CHASSÉ-CROISÉ.** — Douglas NEWTON
78. **LE FAUSSAIRE.** — Edgar WALLACE
79. **L'OMBRE MYSTÉRIEUSE.** — Fergus HUME
80. **L'ÉTUI DE LAQUE ROUGE.** — Patricia WENTWORTH
81. **RUPTURE D'ANÉVRISME.** — Henry WADE
82. **L'AUBERGE DE LA DOUBLE CROIX.** — J. LAURENCE
83. **SANS MERCI.** — Marten CUMBERLAND
84. **SIX HOMMES MORTS.** — Stanislas-André STEEMAN

(Grand Prix du roman d'aventures **1931.**)

85. **LE CERCLE NOIR.** — Mansfield SCOTT
86. **CICATRICES BLANCHES.** — Muriel SHARP BUCHANAN
87. **LA MENACE.** — John FERGUSON

88. LE DOCTEUR FRÉGALLE. — Oswald DALLAS
89. LA MAISON DU MYSTÈRE. — Herman LANDON
90. LE CASSE-TÊTE MALAIS. — Horace VAN OFFEL
91. ANGEL ESQUIRE. — Edger WALLACE
92. BOB BANTAM. — Paul ROSENHAYN
93. LE PUZZLE DE L'INSPECTEUR FROST. — H. Maynard SMITH
94. LE DOCTEUR FU-MANCHU. — Sax ROHMER
95. LA NUIT DU 12 AU 13. — Stanislas-André STEEMAN
96. LE SINGE D'OR. — Herbert ADAMS
97. LE SCEAU DE LA PIEUVRE. — Sydney HORLER
98. VENGEANCE. — J.-S. FLETCHER
99. LA PUPILLE SANGLANTE. — Anthony WYNNE
100. M. BROWN. — Agatha CHRISTIE
101. LE MANNEQUIN ASSASSINÉ. — Stanislas-André STEEMAN
102. PILE OU FACE. — Victor BRIDGES
103. ARSENIC. — Austin FREEMAN
104. LES FAISEURS D'OR. — Georges HOFFMAN
105. LA MÉLODIE DE LA MORT. — Edgar WALLACE
106. LA MYSTÉRIEUSE AFFAIRE DE STYLES. — Agatha CHRISTIE
107. LE DIABOLIQUE FU-MANCHU. — Sax ROHMER
108. L'HORRIBLE MORT DE MISS GILDCHRIST. — Jean-Toussaint SAMAT
(Grand Prix du roman d'aventures 1932.)
109. RENDEZ-VOUS DE CHASSE. — M.-G. EBERHART
110. LE DÉTECTIVE DANS LA CITÉ. — Maynard SMITH
111. LE RETOUR DU LOUP SOLITAIRE. — L.-J. VANCE
112. VILLA MARGUERITE. — Dudly LAMBERT
113. UN DANS TROIS. — Stanislas-André STEEMAN
114. L'AFFAIRE PROTHÉRO. — Agatha CHRISTIE
115. LA MESSE ROUGE. — Valentin WILLIAMS
116. OBSESSION. — Herman LANDON
117. UN MEURTRE DANS L'AQUARIUM. — Stuart PALMER
118. LE CRIME DU GOLF. — Agatha CHRISTIE
119. LE MAITRE DU MYSTÈRE. — SEAMARK
120. LE JARDIN HOLLANDAIS. — Herbert ADAMS
121. LES ATOUTS DE M. WENS. — Stanislas-André STEEMAN
122. LE TRAIN BLEU. — Agatha CHRISTIE

123. L'INCENDIE DE WAVERDALE. L. MAYNARD
124. MONSIEUR SHERLOCK HOLMES (UNE ÉTUDE EN ROUGE). CONAN DOYLE
125. L'HOMME AUX ROMANS POLICIERS. Juliette PARY
126. LE SECRET DE CHIMNEYS. Agatha CHRISTIE
127. LE VISITEUR NOCTURNE. André BERGE
128. LE COFFRE D'ARGENT. Herman LANDON
129. L'ASSASSINÉ ASSASSINÉ. Stanislas-André STEEMAN
130. LA TRAGÉDIE DU RAIL. John RHODE
131. PRINCE DU CRIME. Phillips OPPENHEIM
132. L'ÉTRANGE VOLONTÉ DU PROFESSEUR LORRAIN. Simone d'HERIGNY

(Grand Prix du roman d'aventures 1933.)

133. LE CRIME DE MONTE-CARLO. Henry HOLT
134. LES QUATRE. Agatha CHRISTIE
135. MONSIEUR FAUX-PAS. Mr. et Mrs. Dudly LAMBERT
136. LE DÉTECTIVE EN VACANCES. Charles BARRY
137. RYNOX. Philip MACDONALD
138. LA PREMIÈRE MORT DE H.-W. CRAGGS. Gérard Y. MACARY
139. LE MASQUE DE FU-MANCHU. Sax ROHMER
140. LE CRIME DANS L'AUTOBUS. Cecil F. GREGG
141. LE YO-YO DE VERRE. Stanislas-André STEEMAN
142. SOIR D'ORAGE. Philip MACDONALD
143. L'OISEAU DE MER. Jack HURST
144. ÉNIGMES. N.-S. LINCOLN
145. LE MAGICIEN NOIR. R.-T.-M. SCOTT
146. « Z ». Jefferson FARJEON
147. JUSTICE SAUVAGE. A. BIRMINGHAM
148. L'OREILLE COUPÉE. J.-S. FLETCHER
149. LE PAQUEBOT TRAGIQUE. F.-H. SHAW
150. NOUVELLE AVENTURE DU LOUP SOLITAIRE. L.-J. VANCE
151. « AUX TROIS CORBEAUX ». Henry HOLT
152. UN PASSAGER POUR FOLKESTONE. J.-S. FLETCHER
153. L'ARBRE DE LA MORT. L. MACFARLANE
154. LA DISPARITION DE LORD BYGRAVE. R. FORSYTHE
155. LA MAISON DE L'HORREUR. Carolyne WELLS

156. **LE POISSON CHINOIS.** — Jean BOMMART
(Grand Prix du roman d'aventures 1934.)
157. **LA MAISON DU PÉRIL.** — Agatha CHRISTIE
158. **LA FORMULE DU PROFESSEUR MATHESON.** — J.-S. FLETCHER
159. **REX.** — Martin PORLOCK
160. **LE LÉVRIER BLEU.** — Stanislas-André STEEMAN
161. **CIRCUIT FERMÉ.** — J.-T. SAMAT
162. **DOUCHE ÉCOSSAISE.** — Robert MASON
163. **UNE PREUVE ACCABLANTE.** — Fergus HUME
164. **LA MOUCHE.** — Edgar WALLACE
165. **LA MARQUE INFAMANTE.** — Seldon TRUSS
166. **UN MEURTRE A L'UNIVERSITÉ.** — P. PATRICK
167. **CALIBRE 22.** — Aubrey TYSON
168. **HISTOIRE SANS ISSUE.** — Thomas COBB
169. **LE CRIME DE L'ORIENT-EXPRESS.** — Agatha CHRISTIE
170. **LE TRÉSOR DE LA VILLA ROSE.** — A.-E.-W. MASON
171. **LA PREMIÈRE AFFAIRE DE RICHARDSON.** — Sir Basil THOMSON
172. **LE CHIEN DE MARKENMORE.** — J.-S. FLETCHER
173. **LE MYSTÉRIEUX N° 1.** — Anthony ARMSTRONG
174. **LORD PETER ET L'AUTRE.** — Dorothy SAYERS
175. **LA LÈVRE TORDUE.** — Herbert ADAMS
176. **LE MYSTÈRE DU MASQUE.** — Maurice RENARD
177. **L'ADORABLE SPECTRE.** — Stanilas-André STEEMAN
178. **LA PORTE AUX SEPT SERRURES.** — Edgar WALLACE
179. **LA POLICE S'ÉNERVE.** — Werner SCHELLE
180. **LA BÊTE AUX SEPT MANTEAUX.** — P.-A. FERNIC
(Grand Prix du roman d'aventures 1935.)
181. **LA MORT VERTE.** — Elaine HAMILTON
182. **LE GRAND MYSTÈRE DE BRIGHTON.** — J.-S. FLETCHER
183. **LA MAISON VIDE.** — Françis-D. GRIERSON
184. **LA BÊTE DORÉE.** — Phillips OPPENHEIM
185. **LA FILLE DE FU-MANCHU.** — Sax ROHMER
186. **LE RUBIS DE PATRICK HENLEY.** — Francis OCAMPO
187. **LE JUGEMENT DE LAROSE.** — A. CASK
188. **LA MALLE DE BOMBAY.** — L.-G. BLOCHMAN
189. **LES TROIS JUSTICIERS.** — E. WALLACE

190. 5 H. 25. — Agatha CHRISTIE
191. LORD PETER ET LE BELLONA CLUB. — Dorothy SAYERS
192. LE PRINCE MAIYO. — Phillips OPPENHEIM
193. LE MESSAGE ROUGE. — Henry HOLT
194. L'ÉPAVE TRAGIQUE. — Jefferson FARJEON
195. LE STUDIO D'EN-HAUT. — Elaine HAMILTON
196. LA PREUVE EST AU FOND. — Rufus KING
197. LE COUTEAU SUR LA NUQUE. — Agatha CHRISTIE
198. LA MAUDITE FAMILLE WILLETT. — Rufus KING
199. L'INSPECTEUR DICKINS PREND SA RETRAITE. — Phillips OPPENHEIM
200. LE TÉMOIGNAGE DU SINGE. — Bruce HARRISON
201. JERRY FRISH, DÉTECTIVE. — Nellise CHILD
202. LE CHATEAU DES ARAIGNÉES. — J.-S. FLETCHER
203. LE POT DE CONFITURE. — Henry HOLT
204. WEEK-END AU TOUQUET. — Yves DARTOIS
(Grand Prix du roman d'aventures 1936.)
205. TERREUR DANS LA VALLÉE. — G. PATRICK
206. LA CROIX NOIRE. — J.-M. WALSH
207. LA CLOCHE SILENCIEUSE. — Elaine HAMILTON
208. DOUBLE CRIME SUR LA LIGNE MAGINOT. — Pierre NORD
209. L'HOMME AUX CENT MASQUES. — Edgar WALLACE
210. LA MORT EN BLOUSE BLANCHE. — Etienne ALERET
211. LE CARNAVAL DES LOUPS. — Phillips OPPENHEIM
212. L'INSAISISSABLE Mr. DEATH. — Carlton WALLACE
213. L'AS DE PIQUE. — Henry HOLT
214. DERRIÈRE LA PORTE JAUNE. — Valentin WILLIAMS
215. KIDNAPPERS. — Hughe CLEVELY
216. LE DÉTECTIVE PARESSEUX. — George DILNOT
217. LA SORCIÈRE. — Olga HARTLEY
218. LA MORT DANS LES NUAGES. — Agatha CHRISTIE
219. LE MEURTRE DU CHAMOIS. — Cécil M. WILLS
220. L'HOMME AU SCOTLAND YARD. — Valentin WILLIAMS
221. 17 CARTES. — E.-C. VIVIAN
222. LE MAITRE DE L'OR. — Phillips OPPENHEIM

223. MEURTRE EN NOIR. F.-D. GRIERSON
224. SINISTRE ALIBI. CARLTON WALLACE
225. LE VIEUX TOM. MILES BURTON
226. NOUVELLE ENQUETE DE RICHARDSON. SIR BASIL THOMSON
227. LA PRISON EST OUVERTE. DAVID HUME
228. TERRE D'ANGOISSE. PIERRE NORD
(Grand prix du roman d'aventures 1937.)
229. LE SECRET DE BOGEY HOUSE. HERBERT ADAMS
230. ON A TUÉ LE JUGE ROBINSON. R.-L. GOLDMAN
231. L'INCONNU DE LA GRANGE. HENRY HOLT
232. L'HOROCOSPE DU MORT. YVES DARTOIS
233. DÉBUT DANS LA POLICE. M.-A. HYCHX
234. LE CARNET VERT. ANTHONY ARMSTRONG
235. LA LOI DU GANG. HUGH CLEVELY
236. LA TOILE D'ARAIGNÉE. VALENTIN WILLIAMS
237. LA MORT D'UN ÉDITEUR. NORMAN FORREST
238. LE NUMÉRO GAGNANT. FRANCIS BEEDING
239. RIEN N'EST IMPOSSIBLE. HEARNDEN BALFOUR
240. LE DÉPUTÉ RANDALL. C.-F. GREGG
241. POURQUOI PAS EVANS ? A. CHRISTIÉ
242. MADAME. PH. OPPENHEIM
243. CI-GIT. SELDON TRUSS
244. DANS LA SALLE DE BAINS. SIR BASIL THOMSON
245. SOUS LE TUNNEL. MILES BURTON
246. L'HEURE INEXORABLE. VALENTIN WILLIAMS
247. MONSIEUR X... HENRY HOLT
248. UNE MISSION DÉLICATE. DAVID HUME
249. DRAME EN ÉCOSSE. VALENTIN WILLIAMS
250. APPEL DU BUREAU CENTRAL... LÉONARD R. GRIBBLE
251. L'ASSASSIN EST A BORD. Q. PATRICK
252. LE REPOS DE BACCHUS. PIERRE BOILEAU
(Grand Prix du roman d'aventures 1938.)
253. L'INFAILLIBLE SILAS LORD. S.-A. STEEMAN
254. LE CRI DE LA CHOUETTE. ARTHUR J. REES
255. LA CHAMBRE NOIRE. CECIL M. WILLS
256. L'ARAIGNÉE DE FER. BAYNARD H. KENDRICK

257. QUATRE GRIFFES. — Henri HOLT
258. LE MORT AUX DEUX VISAGES. — Raymond SILVA
259. DINER D'ANNIVERSAIRE. — Phillips OPPPENHEIM
260. LE DRAGEOIR D'OR. — Valentin WILLIAMS
261. TROIS DÉTECTIVES. — Léo BRUCE
262. LA DAME D'ONZE HEURES — Pierre APESTÉGUY
263. A. B. C. CONTRE POIROT — Agatha CHRISTIE
264. LIBERTÉ PROVISOIRE — R.-L. GOLDMAN
265. BAS LES MASQUES — David HUME
266. BROUILLARD — Valentin WILLIAMS et Dorothy Rice SIMS
267. PERTE DE VITESSE — Hugh CLEVELY
268. LA MAIN DE MARBRE — John Dickson CARR
269. PARTIE D'ÉCHECS — GANPAT
270. TEMPÊTES SUR L'ATLANTA — Weiner E. HINTZ
271. LE DORMEUR S'ÉVEILLE — Richard ESSEX
272. LE TIROIR OUVERT — Luke ALLAN
273. MARTINSON CONTRE LES GANGSTERS — Hugh CLEVELY
274. LA CHEMINÉE SANS FEU — Maxence RHONNER
275. CARTES SUR TABLE — Agatha CHRISTIE
276. SEPT SIGNATURES. — Richard ESSEX
277. LA MINIATURE VOLÉE. — Erich KASTNER

II. — ROMANS D'ACTION

1. LE CAPITAINE ARDANT.	Pierre NORD
2. LA MARCHANDE DE MORT.	M. CONSTANTIN-WEYER
3. LES PORTES DU DESTIN.	Jean d'ESME
4. L'OR DU PACIFIQUE.	H. de Vere STACPOOLE
5. HÉLÈNE ET LE POISSON CHINOIS	Jean BOMMART
6. LE CYGNE NOIR.	Rafaël SABATINI
7. LA CONQUE DE NACRE.	H. de Vere STACPOOLE
8. LA BOULE ROUGE.	Frank-L. PACKARD
9. LE FANTOME DE L'ILE DE VARDA.	SAPPER
10. LA FIÈVRE BLANCHE.	Raymond SILVA
11. MIRAGES.	Jean MARTIN
12. L'OR BLANC.	Ottwell BINNS
13. L'ILE PERDUE.	Edison MARSHALL
14. BAROUD.	Jean MARTIN
15. SORTILÈGES.	Gilbert STIÉBEL
16. LE ROI DES SABLES	Pierre APESTÉGUY

PARIS
LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES
2 bis, RUE DE MARIGNAN, 2 bis.

278

LA MORT SOURIANTE

PAR

FRANCIS D. GRIERSON

LA MORT SOURIANTE

FRANCIS D. GRIERSON

LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

206.000. 281